B.VII
25

LF C
8582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

NOVEMBRE 1785.

209750
4. 3. 27

A PARIS,
Au Bureau, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.
Au Bureau, & chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
NOVEMBRE 1785.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

MARIUS,
TRADUIT DU LATIN.

« J'AVOIS été, dit M. de Montagnac, passer quelques jours chez M. le Comte de C.... Commandant sur les côtes du Poitou.... Ses talens

& ſon goût pour les Lettres ſont connus. Parmi pluſieurs manuſcrits précieux dont il eſt poſſeſſeur, celui dont je haſarde aujourd'hui la traduction, me tomba entre les mains. Je ſouhaite qu'elle plaiſe autant que m'a plu l'original : la latinité en eſt ſi belle, que je ne doute point qu'il ne ſoit du ſiècle d'Auguſte ».

A propos de ce ſiècle, un de ces avantageux, tels qu'on en trouve aſſez dans la Société, croyant qu'il y avoit un *d* de trop dans ces mots, *Siècle d'Auguſte*, corrigea l'expreſſion, en diſant, *Siècle auguſte*. En faiſant une faute qui prouvoit ſon ignorance, il ſut donner à ce ſiècle l'épithète qui lui convenoit le mieux. On ſait le nombre des grands Hommes qu'il produiſit, & de ces Génies dont les Ouvrages immortels paſſeront comme autant de chef-d'œuvres & de modèles, malheureuſement ſans copies, à la poſtérité de tous les temps.

Le Roman dont nous donnons ici la traduction, eſt marqué à des traits qui caractériſent le bon goût du temps où il paroît avoir été écrit. Si le texte latin, comme le penſe judicieuſement M. de Montagnac, eſt digne du ſiècle d'Auguſte la traduction n'eſt inférieure ni à l'original, ni à la perfection que notre langue ſemble avoir atteinte.

Le commencement du *Télémaque* présente beaucoup d'analogie avec celui-ci. *Lesbie* est une héroïne d'amour semblable à *Calipso*. La maison de plaisance de la première approche de l'isle fameuse de l'autre. Ces deux personnages sont témoins des suites affreuses d'un naufrage ; toutes deux, aussi sensibles, sont également hospitalières. Le Lecteur remarquera lui-même tous les traits de ressemblance qui se trouvent dans notre *Télémaque* avec ce Roman. Ne pourroit-on pas être tenté de croire que l'habile Fénelon avoit lu cet Ouvrage ? Il est vrai qu'en supposant qu'il l'eût regardé, en certains endroits, comme une espèce de modèle, il faudroit avouer que la copie est infiniment plus parfaite.

Quoi qu'il en soit, nous osons avouer que ce *Marius* n'est point indigne de figurer dans le nombre des meilleurs Romans qui composent notre Collection.

C'ÉTOIT dans une maison de plaisance, située sur le bord de la mer, que la jeune Lesbie passoit ordinairement la plus belle saison de l'année son amour pour la solitude étoit

augmenté, depuis qu'elle étoit obligée de vivre avec un Prince qu'elle n'aimoit pas.

La chasse, la pêche, la promenade, la lecture, partageoient agréablement son temps, dans un lieu que l'art & la nature avoient concouru à rendre charmant.

Elle y étoit déjà depuis quelque temps, lorsqu'un jour, étant allée se promener au bord de la mer, elle apperçut sur le rivage les débris d'un vaisseau qu'une violente tempête avoit brisé sur les côtes d'Afrique : naturellement compatissante, Lesbie se sentit toute émue à un pareil spectacle ; elle ne put même s'empêcher de donner quelques larmes au sort des malheureux que la mer venoit d'engloutir : elle promenoit ses regard de tous côtés, dans l'espoir de découvrir quelqu'un de ces infortunés à qui son secours pourroit être utile, lorsque la mer jeta à ses pied un homme vêtu à la romaine : sa robe de pourpre, un poignard enrichi de pierres précieuses, qui pendoit à son côté, faisoient voir qu'il étoit de la première qualité. Les horreurs de la mort

n'avoient pu effacer entièrement les graces naturelles de sa figure ; il étoit aisé de remarquer qu'à peine âgé de vingt ans, sa physionomie devoit être charmante.

Quoiqu'il ne donnât aucun signe de vie, Lesbie le fit transporter au palais (c'est probablement la maison de plaisance dont nous venons de parler), où on s'apperçut, à un mouvement de cœur presque imperceptible, qu'il vivoit encore. Les prompts secours qu'on lui donna furent si efficaces, qu'il eut bientôt recouvré l'usage de ses sens ; & dès le lendemain il fut en état d'aller témoigner sa reconnoissance à la jeune Lesbie. Cette aimable personne, qui ne voyoit que des hommes hideux, & qui étoit accoutumée aux manières féroces d'Hyempsal, fut saisie d'admiration à la vue du jeune Romain, dont les manières douces, polies, & insinuantes, prévenoient autant que sa figure. Celui-ci, de son côté, fut étonné de trouver, dans le fond de l'Afrique, une personne qui ne le cédoit ni en beauté, ni en graces, à tout ce que Rome avoit de plus parfait. Après

quelques complimens réciproques, il satisfit la curiosité de Lesbie en ces termes (1).

HISTOIRE

DU JEUNE MARIUS.

Vous avez sans doute ouï parler, Madame, du grand Marius mon père: ses différens avec Sylla ne vous sont pas inconnus, non plus que la manière odieuse dont les Romains, sans égard aux services qu'il leur avoit rendus, l'ont traité.

Lorsque Sylla, à la tête d'une armée formidable, eut obligé Rome de plier sous son joug impérieux; mon père, ses amis, ses parens, tous ses partisans furent obligés de fuir, ou de se cacher, pour éviter la mort qui leur étoit préparée. Dans ce désastre général, je pris avec quelques-uns la route de

(1) Ne voilà-t-il pas Télémaque racontant ses aventures à Calipso, ou Enée à Didon?

Brindes, où je m'embarquai, dans le dessein de chercher un asile chez quelque Prince Africain. Les premiers jours de notre navigation furent assez heureux; mais sur la fin du quatrième, dans le temps que nous commencions à découvrir les côtes d'Afrique, l'air s'obscurcit tout d'un coup; mille nuages épais nous présagèrent une tempête prochaine. Un vent furieux se leva, les vagues écumantes devinrent semblables aux plus hautes montagnes. Le pilote n'est plus le maître du gouvernail; nos voiles sont bientôt mises en pièces, nos mâts brisés : jouet infortuné de l'onde, notre vaisseau, tantôt est élévé dans les airs & tantôt précipité dans les abîmes immenses de la mer : les ténebres épaises dont nous étions environnés, la sombre lueur des éclairs, le bruit épouvantable du tonnerre, le sifflement horrible des vents, le mugissement de l'onde, les cris des matelots; tout cela formoit l'ensemble le plus effrayant : dans cette extrémité, nous faisons tous nos efforts pour défendre nos vies contre la fureur des flots. Tout ce que nous avions de plus précieux est jeté dans la mer;

chacun pompe avec ardeur. Mais, vains efforts ! inutiles précautions ! le vaisseau, poussé avec violence sur la pointe d'un rocher, s'entr'ouvre ; l'eau y entre en si grande abondance, qu'il ne nous reste plus d'espoir.

Dans ce danger pressant, je m'élance, avec quelques-uns des miens, dans un esquif ; & ayant coupé le cable qui l'attachoit au vaisseau, nous voguions au gré des flots : un instant après, nous vîmes périr notre vaisseau ; & comme si la colère de Neptune eût été appaisée par ce naufrage, le vent tombe dans le moment, la mer se calme, le soleil reparoît, & ramène dans nos cœurs la douce espérance. Nous apperçevons la terre : animés par cette vue, nous redoublons nos efforts ; & ce fut si heureusement, que bientôt après nous abordâmes.

Mais quel fut notre désespoir, lorsque cette terre, dont la vue nous avoit fait tant de plaisir, n'offrit à nos yeux qu'un immense désert où il ne paroissoit nul vestige d'habitation humaine : quelques-uns de mes gens voulurent, par une prompte mort, terminer leurs

misères, & éviter le sort affreux qu'ils regardoient comme inévitable : je m'opposai à leur résolution, en leur représentant que les choses n'étoient pas aussi désespérées qu'elles le paroissoient, & que, sans compter les ressources que la mer & les airs nous fourniroient toujours, nous pourrions peut-être trouver, en pénétrant plus avant, un pays habité. Dès le soir même, nous construisîmes, avec des branches d'arbres, une petite cabane. C'est dans ce lieu sauvage que j'ai demeuré plusieurs mois avec les compagnons de mes misères : du poisson, quelques volatiles, des fruits admirables, dont sont couverts les arbres de ce désert, nous ont servi de nourriture. Nous avions heureusement trouvé, à quelques pas de notre domicile, une source d'eau douce. Dépouillé de tout désir de vaine gloire & de folle ambition, à l'abri des injustices des hommes, à couvert du ressentiment du féroce Sylla, je ne laissois pas de trouver des charmes à mon désert ; j'y serois vraisemblablement encore, sans une aventure qui, en m'arrachant à ma solitude, m'a livré, de nouveau, à la plus ca-

pricieuse des Déesses ; & pour comble de malheur, a donné naissance à une passion chimérique, qui distille sur mes jours le fiel le plus amer.

Etant un jour allé à la chasse avec une partie des miens, je m'écartai du gros de la troupe ; insensiblement ma rêverie me conduisit au haut d'un rocher dont la mer venoit battre le pied. La vue de cet élément, qu'on ne regarde jamais sans être saisi d'une morne admiration, réveilla en moi mille idées tristes sur l'horreur de ma situation, sur la cruauté des ennemis de mon père, & sur l'inconstance de la fortune. J'étois en proie aux réflexions les plus accablantes, lorsque tout à coup j'apperçus, à quelque distance de moi, un vaisseau qui, venant à toutes voiles & favorisé du vent, devoit nécessairement aborder dans peu de momens. « Enfin, ô Fortune ! m'écriai-je dans un transport dont je ne fus pas le maître, tu veux donc te réconcilier avec le fils du plus grand des Romains ! Que de graces n'ai-je point à te rendre » ! Insensé que j'étois ! que je connoissois peu alors cette Déesse, qui ne flatte que pour

mieux trahir, & qui n'eſt jamais plus proche de nous accabler, que lorſqu'elle nous rit le plus!

Cependant le vaiſſeau entre dans une petite baie que formoit la mer, auprès du rocher où j'étois : j'en vis ſortir deux hommes magnifiquement vêtus ; l'un d'eux traînoit avec violence une femme voilée, qui n'oppoſoit que des larmes & des ſanglots à la brutalité de cet homme. Dieux ! qu'elle avoit d'attraits ! Un pas noble, une taille fine & admirablement bien proportionnée, de grands cheveux noirs de jais, qui, naturellement bouclés, flottoient ſur ſes épaules, le ſon de voix le plus touchant, des graces infinies dans le moindre de ſes mouvemens : telle étoit l'aimable perſonne dont un voile jaloux me déroba le viſage, qui ſans doute eſt auſſi beau que tout ce que je vis.

Agité de mille ſentimens inconnus qui s'élevèrent dans mon ame à cette vue, je ſuivis ces deux hommes, bien réſolu de périr, plutôt que de laiſſer achever le crime qu'ils paroiſſoient méditer. Ils s'arrêterent dans un petit bois ſitué au pied du rocher dont je viens de vous

parler ; & là, sans égard pour les cris & les pleurs de cette infortunée, ils alloient exercer sur elle la violence la plus affreuse.

Ne consultant plus que ma fureur, à cet aspect, je fonds, l'épée à la main, sur ces deux scélérats : du premier coup j'en renverse un à mes pieds : l'autre, étonné, sans se déconcerter, se défend avec un courage que je n'avois pas lieu d'attendre d'un malheureux tel que lui. Sa vigoureuse résistance donne aux siens, qui, du bord de leur vaisseau, voyoient tout ce qui se passoit, le temps de venir à son secours : environné de vingt scélérats, il ne me reste plus de ressource, & je ne songe plus qu'à vendre chèrement ma vie, que je ne regrette que parce que j'entrevois le sort affreux qui menace cette jeune personne. Appuyé près d'un gros arbre, je me défends avec une vigueur qui déconcerte mes ennemis ; j'ai même l'avantage de faire mordre la poussière à trois d'entre eux : mais à quoi pouvoit servir ma résistance ? Accablé par le nombre, j'allois succomber : déjà mes forces, épuisées par les efforts que j'avois faits & par

deux profondes bleſſures que j'avois reçues, étoient ſur le point de m'abandonner. Déjà mes genoux tremblans ſe déroboient ſous moi ; déjà un nuage épais couvroit mes paupieres ; déjà enfin j'entrevoyois la ſombre demeure de Pluton, lorſque les miens, qui, étonnés de ne point me voir, cherchoient de tous côtés, apperçurent le danger qui me menaçoit. Ils volent à mon ſecours. Mes ennemis ſurpris ne ſe défendent que foiblement, & ſont tous, ſans exception, immolés à leur fureur. Cette petite victoire nous rendit maîtres du vaiſſeau de ces ſcélérats, que nous trouvâmes plein de toutes ſortes de proviſions.

A peine me vis-je délivré de mes ennemis, que je fis chercher par-tout l'aimable inconnue que j'avois eu le bonheur de ſouſtraire à la rage de ſes raviſſeurs. Mais jugez de ma douleur, Madame, lorſqu'après les perquiſitions les plus exactes, on vint me dire qu'on n'avoit pu la trouver.

Je paſſai encore deux mois dans cette terre déſerte : ayant enfin perdu tout eſpoir de retrouver cet objet charmant,

nous nous embarquâmes sur le vaisseau dont nous nous étions rendus maîtres. Mais la Fortune, toujours contraire à mes désirs, suscita une tempête si violente, que notre vaisseau, après avoir été quelque temps le jouet des ondes, s'entr'ouvrit. Je ne m'arrêterai pas ici à vous retracer l'effroi, la consternation, les cris, les larmes, le désespoir de la plupart de nous dans cet instant d'horreur. Je perdois si peu en perdant la vie, que le dernier moment ne me parut point redoutable. Cependant, comme on ne se défait jamais bien de cet amour pour la vie, si naturel à l'homme, je me saisis d'une planche, qui m'étoit d'un grand secours lorsque mes forces épuisées ne me permettoient plus de nager. Après avoir été près de deux jours sur l'eau, la mer m'a enfin jeté sur ce rivage, où vos bontés m'ont rappelé à la vie.

Mais vous vous troublez! vos yeux perdent insensiblement de leur éclat! vous pâlissez! Ah! tirez-moi vîte d'inquiétude; je prends un intérêt si vif à ce qui vous regarde.... = Ce n'est rien, lui dit Lesbie; votre récit a fait sur moi une telle impression, il s'élève dans mon

cœur tant de mouvemens divers.... Parlerai-je, Marius? .... Votre inconnue.... Eh bien! = Votre inconnue? = Ah! c'eſt vous, charmante Leſbie; je n'en doute pas.... Je te pardonne tous les maux que tu m'as faits, ô Fortune! tu les répares tous en ce jour. Comment vous peindre tout ce que je ſens, adorable Leſbie? Mon cœur ne m'a point trompé. Quelle autre que vous eût pu m'inſpirer une paſſion auſſi vive? Votre air, vos graces, cette taille divine, ce qu'on éprouve en vous voyant, tout me diſoit que vous étiez mon aimable inconnue : en vain la raiſon vouloit combattre le témoignage de mes yeux & de mon cœur; elle ne pouvoit me perſuader : mais ne m'apprendrez-vous pas par quel étrange coup du haſard vous courûtes un ſi grand riſque dans l'île où je fus aſſez heureux pour vous ſouſtraire à la brutalité de vos raviſſeurs? = Je vais vous ſatisfaire, Seigneur, interrompit Leſbie, en vous faiſant un fidèle récit de tout ce qui m'eſt arrivé depuis ma naiſſance.

*

HISTOIRE DE LESBIE.

Je suis née dans la Numidie, de parens aussi illustres par leurs richesses que par le rang qu'ils tenoient dans leur province. Mon père, me trouvant de la figure, ne négligea rien pour me donner une éducation qui répondît à ses vues ambitieuses : vieux Courtisan, il s'étoit toute la vie étudié à encenser les vices des Rois ; & c'est à ce talent, que peu de gens ont possédé comme lui, qu'il étoit redevable d'une fortune beaucoup au dessus de ses espérances. Il auroit du être satisfait ; mais le propre de l'ambition est d'être insatiable. Il connoissoit le penchant d'Hyempsal pour les plaisirs de l'amour ; ce fut sur ce penchant qu'il fonda les chimères les plus brillantes ; il crut pouvoir gouverner l'Etat sous le nom de son Prince, s'il pouvoit parvenir à lui inspirer une tendresse dont il croyoit que ma beauté & l'art de la faire valoir, me rendroient digne. Il ne con-

ſulta point mon goût ; il ne conſulta point mes intérêts ; il ne jeta point les yeux ſur les précipices affreux dont étoit environnée la place qu'il vouloit me faire occuper.

A peine eus-je atteint ma quinzième année, qu'il réſolut d'exécuter le projet qu'il avoit formé depuis long-temps. Il me tint un jour le diſcours ſuivant.

« Je paſſerai rapidement, ma fille, ſur les obligations générales & particulières que vous m'avez ; vous n'ignorez point la tendreſſe que j'ai toujours eue pour vous ; les ſoins que j'ai pris de votre enfance, l'éducation que je vous ai donnée, vous le diſent tous les jours. Le moment de reconnoître ce que vous me devez eſt arrivé : vous êtes jeune, vous avez de la beauté, de l'eſprit ; il faut s'en ſervir pour aſſujettir votre Roi : en régnant ſur ſon cœur, vous régnerez ſur ſes ſujets : à quel uſage plus glorieux pouvez-vous employer ces attraits que je vois briller en vous avec tant d'éclat ? Quoi de plus flatteur, quoi de plus agréable que le titre & l'autorité de Reine ? Les plaiſirs ne marchent-ils pas

sur les traces de ceux qui sont élevés au faîte des grandeurs? ne préviennent-ils pas leurs désirs? Si le timon de l'Etat vous paroît trop pesant, vous pourrez le remettre entre mes mains, & vous reposer sur moi d'un soin qui troubleroit vos plaisirs. Je suis donc persuadé que vous vous prêterez à l'exécution d'un dessein dont toutes sortes de raisons me font souhaiter la réussite. Je vous présenterai au Roi au premier jour: naturellement porté à l'amour, ce Prince ne pourra s'en garantir à votre vue; ce sera ensuite à vous à mettre tout en œuvre pour lui inspirer une passion si violente, qu'elle le rende l'esclave de vos volontés; c'est ce qui ne vous sera point difficile. Eh! que ne peut point sur un Prince foible, une femme qui réunit à une figure séduisante, toutes les graces de l'esprit »? Tel fut le discours que me tint mon père ».

Nous ne nous permettrons à ce sujet aucunes réflexions : plût à Dieu que l'expérience journalière ne nous mît pas tous les jours sous les yeux de pareils exemples! Que ne peut point l'ambition?

Lesbie continue». Je n'avois nulle expérience, point de passion dans le cœur. Faut-il donc s'étonner si les idées de grandeur, de richesses, de volupté qu'il (mon père) fit briller à mon imagination & qu'il anima par tout ce que la flatterie à de plus délicat, firent sur moi l'effet qu'il s'en étoit promis? Je l'assurai d'une entière déférence à ses volontés. Dès le lendemain je fus présentée au Prince, parée de tout ce que l'art avoit pu ajouter à la nature. Ma vue ne parut pas le toucher autant que l'avoit cru mon père; il se contenta de me donner quelques louanges vagues; & après avoir donné des ordres pour qu'on me conduisît dans un des appartemens du sérail, il passa dans celui d'une belle Géorgienne, qui, depuis plusieurs années, étoit en possession de le gouverner. Comme son histoire à beaucoup de liaison avec la mienne, il est nécessaire, Seigneur, de vous la faire connoître.

PORTRAIT DE SAPHO.

Sapho étoit d'une taille avantageuse & admirablement bien proportionnée ; rien de plus délicat, rien de plus régulier que ses traits : ses yeux ne respiroient que le plaisir, quand ils étoient animés par l'envie de plaire ; ses regards étoient si attrayans, ils avoient des charmes si séducteurs, qu'il étoit impossible de leur résister. Que de graces dans toute sa personne ! que de douceur dans sa physionomie ! Mais que cette douceur étoit dangereuse ! Elle cachoit sous ces beaux dehors l'ame la plus noire, le cœur le plus pervers, l'esprit le plus méchant. Implacable dans ses ressentimens, cruelle jusqu'à la barbarie ; malheur à ceux qui osoient l'offenser, & qui n'avoient pas le bonheur de lui plaire ! Ses charmes, soutenus par un esprit fin & délié, avoient entièrement fasciné les yeux du Roi. Esclave de ses volontés, il avoit poussé l'aveuglement à un point difficile à

imaginer : elle en avoit profité pour se livrer sans ménagement à toutes ses passions. A quels excès dans tous les genres ne s'étoit-elle point portée ! Un homme lui plaisoit-il? elle lui prodiguoit ses faveurs ; mais, bientôt après, craignant son indiscrétion, elle lui faisoit arracher la vie. Combien d'infortunés qui du sein des plaisirs ont passé dans la nuit obscure du tombeau ! Toutes les femmes pour qui le Prince témoignoit une attention trop marquée, étoient aussi-tôt immolées à son ambition ; elles expioient dans leur sang le crime de la nature, qui les avoit assez bien partagées pour lui donner de l'ombrage. Telle étoit, Seigneur, cette Sapho dont j'aurai souvent occasion de vous parler dans la suite. Reprenons le fil de mon histoire.

L'espèce de mépris que le Roi avoit témoigné pour mes charmes, ne fit sur moi qu'une bien légère impression : l'air, les manières, la figure de ce Prince, m'avoient si fort déplu, que je fus bientôt consolée de n'avoir pu lui plaire. Mon père y fut plus sensible : ses vues de gouvernement, ses projets d'ambition

détruits, toutes ses espérances évanouies, lui causèrent un chagrin si violent, qu'il en mourut peu de temps après.

La mort de mon père me laissa en liberté de suivre mon goût pour les Lettres & l'étude de la Philosophie. Négligeant donc toutes les frivoles occupations des personnes de mon sexe, je me renfermai dans mon appartement, & je m'y livrai tout entiere à l'étude. Les beautés solides de la Philosophie me dédommagèrent bien du léger chagrin que la conduite du Roi m'avoit d'abord donné. Que de réflexions ne fis-je point sur les passions & sur leurs effets! Que je me trouvois heureuse d'avoir pu me soustraire à leur empire tyrannique! Avec quel plaisir, du fond de ma solitude, ne promenois-je pas mes regards sur cette mer orageuse qui renferme tant d'écueils dans son sein! Que je plaignois les misérables humains sans cesse exposés à y faire naufrage! & que je rendois de graces au destin qui m'avoit garantie d'un semblable malheur! Mais il falloit que j'éprouvasse sa malignité: jaloux de mon bonheur, il chercha à le troubler, & à me prouver que le sage qui

qui court après la vraie félicité, court après une chimère; & que le seul fruit qu'il tire de ses études, est de se convaincre que les soucis dévorans, les inquiétudes mortelles, les peines de toute espèce sont & seront toujours le partage de l'humanité.

Il y avoit près d'un an que j'étois renfermée dans le sérail, lorsqu'un jour, le Roi, que je n'avois pas encore vu depuis le moment où je lui fus présentée, eut envie de voir toutes ses femmes. On vient me l'annoncer, en m'ordonnant, de sa part, de me parer de tout ce que j'avois de plus précieux. Je n'obéis qu'avec une peine extrême: autant autrefois j'avois souhaité de lui plaire, autant je le redoutois alors; j'avois un noir pressentiment des malheurs qui me sont arrivés dans la suite. Il fallut pourtant obéir. Je parus donc devant le Roi avec mes compagnes: il nous examina toutes d'abord avec des regards curieux; mais lorsqu'il m'eut considérée plus particulièrement, il s'écria avec transport: « Comment une telle beauté peut-elle avoir été pendant un an dans mon sérail, sans que je l'aie su?

Comment tant de charmes ne m'ont ils point touché la première fois que je les ai vus? Il falloit que je fusse bien aveuglé : mais, Madame, ajouta-t-il en me regardant tendrement, je réparerai mes injustices; dès ce moment vous occupez dans mon cœur une place qu'une autre y avoit usurpée. Je vous déclare Sultane favorite; & je veux que vous jouissiez des prérogatives attachées à ce titre éminent. Vous dirai-je, Seigneur, que ces paroles flatteuses, qui auroient dû naturellement me transporter, me causèrent une peine inexprimable? Rien n'est pourtant plus vrai : ce ne fut qu'avec douleur que je me vis arracher aux délices de ma solitude; & tandis que tous les Courtisans, mes compagnes mêmes, qui redoutoient la cruauté de Sapho, me témoignoient le plaisir que leur causoient les sentimens du Roi, j'étois dévorée de chagrin.

Cependant Sapho fut renfermée. Qu'on imagine la douleur, la rage, le désespoir de cette infortunée, qui se voyoit tout à coup déchue de ses espérances, & qui perdoit, dans un instant, le fruit de dix années de crimes! La découverte

d'une conſpiration qu'elle avoit tramée contre le Roi, à qui elle vouloit ôter la Couronne pour la mettre ſur la tête d'un de ſes Favoris, occaſionna ſa diſgrace.

Par quelle fatalité arrive-t-il que, dans le temps même où l'on a le plus à ſe féliciter des bons traitemens d'un ami, on ſoit ſouvent le plus cruellement ingrat envers lui?

Accoutumée à régner, elle n'auroit pas ſurvécu à cette diſgrace, ſi elle ne s'étoit flattée de reprendre quelque jour, ſur le cœur du Prince, l'empire qu'elle y avoit exercé pendant ſi long-temps. Cet eſpoir adouciſſoit ſes maux, en flattant la plus chère de ſes paſſions. Elle formoit les projets les plus barbares; & ſi elle déſiroit le ſuprême pouvoir, ce n'étoit que pour tirer une vengeance éclatante de ſes ennemis. Je devois être la première victime de ſes fureurs. Quel plaiſir pour elle, lorſque ſon imagination ſanguinaire lui repréſentoit ſon infortunée rivale expirante ſous les coups qu'elle lui portoit! Vous verrez, dans la ſuite de mon hiſtoire,

à quels excès furieux elle se porta contre moi.

L'amour du Roi augmentoit de jour en jour ; il ne pouvoit se passer un moment de moi ; & j'aurois été heureuse si je l'avois aimé. Mais, quoique d'une complexion tendre, ses soins, ses attentions, ses manières empressées, ne m'avoient inspiré qu'une froide reconnoissance ; je ne pouvois pas surmonter l'impression que sa figure avoit faite sur moi ; ses manières d'ailleurs conservoient un air de férocité avec lequel je n'avois pu me familiariser. A cela près, je n'avois rien à désirer ; jamais Reine n'eut un pouvoir plus étendu. Dispensatrice des graces, j'étois sans cesse environnée d'une foule de Courtisans, dont l'art flatteur ne s'étudioit qu'à prévenir mes désirs ; leurs discours, leurs manières, leur manége, étoient pour moi une source inépuisable de réflexions. Que d'occasions de connoître les replis tortueux du cœur de l'homme n'eus-je pas alors ! Je ne voyois que des vices parés du manteau respectable de la vertu ; feintes amitiés, fausses

générosités, fourberies détestables, calomnies atroces, foi trahie, sermens violés; voilà ce qui s'offroit tous les jours à mes yeux.

Il y avoit déjà quelque temps que je régnois despotiquement, lorsque mes ennemis, à la tête desquels étoit Sapho, qui, du fond de sa prison, cherchoit continuellement les moyens de me perdre, eurent recours au stratagême le plus abominable. Le Roi avoit eu, pendant sa jeunesse, d'une belle Circassienne, plusieurs enfans, dont le Prince Adherbal étoit l'aîné. Ce Prince entroit dans sa vingtième année, lorsque je parus à la Cour. Il joignoit, à une taille majestueuse, tous les charmes d'une figure séduisante; sa conversation, ses manières, les graces de son esprit, la douceur de son caractère, avoient gagné tous les cœurs. Ce n'étoit qu'avec peine que le Roi voyoit dans son fils tant de belles qualités qui sembloient lui reprocher tacitement ses défauts. Il craignoit qu'il n'abusât de ses talens, & que, maître de tous les cœurs, il n'usurpât le suprême pouvoir. Qu'il connoissoit mal le Prince dont

toutes les actions n'avoient pour objet que la vertu ! Le caractère ombrageux de son père lui avoit fait renfermer ses talens dans la nuit la plus obscure : mais le propre du mérite étant de se faire jour à travers les ténèbres les plus épaisses, sa conduite modeste & réservée, qui mettoit ses vertus dans un plus grand jour, avoit augmenté la jalousie de son père, & lui avoit attiré les traitemens les plus durs : le Prince n'y avoit opposé que la douceur & la modération. Sapho s'étant rendue, à peu près dans ce temps, la maîtresse du Gouvernement, n'avoit pu voir le mérite du Prince sans en être touchée; & comme elle étoit peu délicate sur les moyens de se satisfaire, elle n'avoit pas tardé de le lui faire connoître. Adherbal, trop vertueux pour ne pas frémir à la seule idée d'un inceste, prévenu d'ailleurs contre une femme dont il connoissoit toute la méchanceté, avoit payé sa passion du mépris le plus offensant. Ces sortes d'affronts se pardonnent rarement. Sapho outragée ne songea qu'à se venger. Adherbal, devenu l'objet de la haine & des persécutions de

cette furie, fut obligé de s'exiler de la Cour de son père, où il ne revint que lorsqu'il apprit la disgrace de Sapho. Il trouva en moi des sentimens bien différens de ceux de ma rivale. Sa vertu, ses malheurs m'intéressèrent; je me servois de tout le pouvoir que j'avois sur l'esprit du Roi, pour lui procurer tous les agrémens que l'héritier présomptif de la Couronne devoit avoir à la Cour. La reconnoissance étoit sa vertu favorite : il fut extrêmement sensible au peu que j'avois fait pour lui; il chercha à me le témoigner dans toutes les occasions. Il se forma bientôt entre nous un commerce d'amitié, dont les liens furent encore resserrés par un même penchant pour l'étude de la philosophie, par les mêmes goûts, & les mêmes inclinations. Sapho, instruite de tout, se servit des armes que, sans y penser, nous lui fournissions nous-mêmes. Ses émissaires firent d'abord remarquer au Roi notre étroite liaison, & jetèrent par-là dans son esprit, naturellement ombrageux, quelques soupçons qu'on eut soin de fortifier par de fines ironies, des propos équivo-

ques, des discours pleins d'une calomnie d'autant plus dangereuse, qu'elle étoit déguisée sous le voile trompeur du zèle le plus ardent & de l'affection la plus intéressée. Nous contribuions encore, par notre imprudence, à donner du poids aux accusations de nos ennemis. Quand on n'a rien à se reprocher, on vit sans défiance, & le peu de soin qu'on prend de cacher un commerce, est, d'ordinaire, la meilleure preuve de son innocence ».

Lesbie ne dit point que, malgré l'innocence de ce commerce, il lui importoit toujours de prendre des précautions, pour ne pas scandaliser certains esprits : il en est tant qui, dans ce monde, s'occupent à mal interpréter tout ce qui se passe ! La prudence doit éviter jusqu'au soupçon de faute. C'est n'être sage qu'à demi, que de mettre contre soi les apparences.

Elle continue. « Nous ne gardions point de ménagemens dans les témoignages d'estime & d'affection que nous nous donnions mutuellement. Quand nos ennemis virent les soupçons d'Hyempsal presque tournés en certitude, ils pri-

rent les mesures les plus justes pour achever de nous perdre. Sapho connoissoit une vieille femme, très-habile à contrefaire toute espèce d'écriture; elle l'engagea, sous l'espoir d'une forte récompense, à écrire une lettre dont le caractère imitoit parfaitement le mien. Cette lettre, adressée au Prince & conçue dans les termes les plus passionnés, finissoit par une tendre invitation de venir passer avec moi une partie de la nuit. Le Roi, à qui on fit lire ce fatal écrit, jura de laver dans notre sang l'injure qu'il croyoit que nous lui faisions. Celui qui s'étoit chargé de le lui présenter, ajouta, en le voyant si ému, qu'il ne tenoit qu'à lui de se convaincre, par ses propres yeux, de la vérité de ce qu'il avoit lu. En effet, peu d'heures après que je me fus retirée dans mon appartement, il y mena le Roi, qui, prévenu comme il l'étoit, ne pouvoit manquer de donner dans le piége qu'on lui avoit tendu. On avoit furtivement enlevé à Adherbal ses habits, qu'on avoit eu soin de placer auprès de mon lit. Par les soins d'une de mes femmes, que mes ennemis avoient

gagnée, la porte de ma garde-robe se trouva ouverte, pour laisser un libre passage à un esclave de la taille du Prince, qui s'étoit caché dans ma chambre, & qui sortit avec précipitation dès que le Roi entra. Hyempsal, qui reconnut les habits de son fils, ne douta point que ce ne fût lui. La foible & sombre lueur d'une bougie aida encore à le tromper.

Dans ce premier moment, transporté de fureur, il s'approche, à pas précipités, de mon lit. J'étois alors dans ces momens de repos qui suspendent le cours de nos peines; mes sens étoient plongés dans une ivresse délicieuse. Jugez, Seigneur, de mon étonnement, lorsque, réveillée en sursaut, j'apperçois, à la lueur de quelques flambeaux, le Roi, dont les yeux, le visage, le geste, & le port étinceloient de rage: ses mains étoient armées d'un poignard; ma mort étoit écrite dans les regards furieux qu'il laissoit tomber, de temps en temps, sur moi. « Malheureuse! me dit-il après un moment de silence, c'est donc ainsi que tu gardes la fidélité que tu m'avois jurée? est-ce

la philoſophie qui t'a appris à commettre les crimes les plus énormes? L'inceſte & le parricide ſont les fruits que tu as recueillis de l'étude de la ſageſſe. Peu contente de me déshonorer, tu veux m'enlever & la vie & le trône ! Les Dieux n'ont pas permis qu'un attentat auſſi noir eût ſon effet & demeurât impuni. Meurs, infame; que ton crime ſoit lavé dans ton ſang, & emporte aux enfers le regret d'y avoir entraîné ton complice, le lâche, l'inceſtueux Adherbal ». Ces mots furent ſuivis de deux coups de poignard. Je perdis connoiſſance; il me crut morte.

Ici le jeune Marius interrompit Leſbie. « Comment ſe peut-il, Madame, lui dit-il, que le barbare ait pouſſé la cruauté juſqu'à tremper ſes mains dans le ſang de tout ce que Ciel a formé de plus beau ? comment ne fut-il pas attendri à la vue de tant de charmes? comment l'amour permit-il que ce beau ſein, qui n'eſt fait que pour être percé de ſes traits, devînt la victime d'un poignard inhumain ? Mais je ne m'apperçois pas qu'emporté par une paſſion

dont je ne suis plus le maître, je vous ai interrompu dans l'endroit le plus intéressant de votre histoire : daignez en reprendre le fil ». Lesbie, ayant répondu par un doux sourire aux propos flatteurs de Marius, reprit la parole en ces termes :

« Seule, & noyée dans des ruisseaux de sang, je touchois à mon dernier moment, lorsque le Ciel, voulant me rappeler à la vie, ou plutôt aux peines, aux tourmens, & aux misères qui en sont inséparables, envoya à mon secours une de mes femmes qui m'étoit fort attachée. S'étant apperçue que je respirois encore, elle tâcha d'arrêter le sang qui couloit abondamment de mes plaies. Peu contente de ce premier service, & voyant bien que sa pitié seroit inutile, si je restois au palais, elle me fit transporter, avec toutes les précautions qu'exigeoit la prudence, chez sa mère, où les soins qu'elles me donnèrent l'une & l'autre, m'eurent bientôt rendue à la vie.

Pendant cet événement, le malheureux Adherbal avoit été arrêté, & forcé, peu de temps après, par les

ordres inhumains de ſon père, à ſe faire ouvrir les quatre veines. Sa mort me pénétra de la plus vive douleur : j'étois attachée à ce Prince infortuné par les liens de l'eſtime la plus forte & de l'amitié la plus tendre. Sapho reprit ſa place dans le cœur d'Hyempſal, & gouverna avec plus d'autorité que jamais. Maîtreſſe deſpotique de l'Etat & du Roi, en liberté de ſuivre tous ſes penchans effrénés, n'ayant plus à redouter un Prince dont la vertu l'offuſquoit, ſa joie auroit été parfaite, ſi l'incertitude de mon ſort n'y eût mêlé un peu d'amertume : elle craignoit toujours que je ne reparuſſe ſur la ſcène, & que le Roi, touché de mes charmes, ne la fît de nouveau renfermer dans le Sérail, pour me faire occuper ſa place. Ne voyant rien au-deſſus du trône, elle étoit perſuadée qu'il n'y avoit point de crime dont on ne fût capable quand on en avoit une fois connu les douceurs. Imbue de cette maxime, & convaincue que j'avois échappé au glaive meurtrier d'Hyempſal, il étoit des momens où elle appréhendoit que je n'euſſe recours à un lâche aſſaſſinat pour me

venger de tous les outrages que j'en avois reçus.

Dans le temps qu'elle se donnoit tous les mouvemens imaginables pour découvrir le lieu de ma retraite, ignorée du monde entier, je coulois, dans un petit réduit champêtre, des jours que la philosophie me faisoit paroître délicieux. Peu occupée de ce qui se passoit à la Cour, je ne songeois qu'à cultiver mon esprit par l'étude des Belles-Lettres. La jeune personne dont je vous ai déjà parlé, & à qui j'avois tant d'obligations, venoit quelquefois me voir ; c'étoit d'elle que j'apprenois toutes les inquiétudes de Sapho.

Je me promenois un jour dans une allée qui formoit l'avenue de mon petit domicile, lorsque je vis arriver mon amie. Les transports de la joie la plus vive étoient peints sur son visage : elle vint à moi les bras ouverts & en faisant mille exclamations. = Enfin, me dit-elle, Madame, le Ciel vient de se justifier à nos yeux ; votre innocence est reconnue; la fourberie détestable de Sapho est découverte; le Roi en est instruit; il brûle de réparer, par

la conduite la plus tendre & la plus respectueuse, les mauvais traitemens qu'il vous a fait essuyer. S'il étoit instruit de votre demeure, vous le verriez dans le moment à vos genoux : pénétré du repentir le plus sincère & le plus vif, il vous demanderoit un cœur dont la privation fait son supplice. Refuseriez-vous de monter sur le trône que vous êtes si digne d'occuper ? = Que ce que vous me dites, lui répondis-je, à lieu de m'étonner ! Le Roi a reconnu mon innocence ; & il veut, par les témoignages de l'amour le plus tendre, réparer ses crimes ! Puis-je bien me fier à un Monarque qui a pu plonger le poignard dans le sein de sa femme, & arracher la vie à son propre fils ? Ce trône, que vous faites briller à mes yeux, peut-il avoir des attraits pour moi ? N'ai-je pas reconnu la fragilité de ses fondemens ? Ne sais-je pas bien que l'éclat du diadême est un éclair que le même instant voit naître & mourir. Que le Roi ignore donc toujours le lieu de mon domicile ; qu'il me laisse dans le port ; je ne veux plus m'embarquer sur ce perfide élément, dont j'ai déjà

éprouvé l'inconſtance. Mon deſſein eſt de donner le reſte de ma vie à l'étude d'une ſcience qui apprend à l'homme à faire uſage de ſa raiſon, & à régler les mouvemens de ſon cœur =. Je finiſſois à peine ces mots, que nous vîmes paroître, au bout de l'allée, pluſieurs hommes armés, dont l'air & la contenance avoient je ne ſais quoi de féroce. Saiſies d'effroi à cet aſpect, nous voulûmes fuir; mais on ne nous en donna pas le temps : on renferma mon amie, & je fus traînée avec violence à bord d'un bâtiment prêt à mettre à la voile, à quelques milles de là.

Jugez, Seigneur, de mon étonnement, lorſque, revenue du profond évanouiſſement où m'avoit jetée la frayeur, je me trouvai environnée d'une troupe d'hommes barbares, dont la phyſionomie ſombre & féroce me donnoit tout à appréhender! L'un d'entre eux, que je jugeai, à la magnificence de ſes habits & aux déférences que les autres avoient pour lui, devoir être leur Chef, m'aborda aſſez civilement; & après quelques légères juſtifications ſur la violence de ſes procédés, il m'apprit que

Sapho, instruite du lieu de ma demeure, l'avoit chargé de m'enlever, en le laissant le maître de mon sort, à condition toutefois qu'il me menât si loin, que le Roi n'entendît plus parler de moi. Il ajouta que, se sentant pour moi l'amour le plus tendre, il vouloit me rendre maîtresse d'une fortune assez brillante, & que, dès l'instant, si je le jugeois à propos, nous serions unis par des liens indissolubles. Je lui répondis que, le croyant honnête, j'étois persuadée qu'il n'abuseroit pas du pouvoir que la fortune lui avoit donné sur moi; que, ne me sentant point de goût pour les liens dont il venoit de me parler, je le suppliois de vouloir me remener dans les lieux où il m'avoit enlevée; que je lui promettois d'y mener une vie si retirée, qu'Hyempsal ne découvriroit jamais ma retraite; & que, quand même cela arriveroit, je ne me servirois du pouvoir que j'avois sur son esprit, que pour le combler de richesses & d'honneurs. Ces paroles ne firent point, sur mon ravisseur, l'effet que j'en avois attendu: il me dit qu'il étoit déterminé à satisfaire la passion qu'il avoit

pour moi, & que, puiſqu'il étoit maître de ma perſonne, rien au monde ne ſauroit l'empêcher d'uſer de ſes droits, ſi je ne voulois pas répondre à ſes vœux. Ce fut alors que j'enviſageai, dans toute ſon étendue, l'horreur de ma ſituation. Condamnée par l'impitoyable Sapho à être la victime des brutalités d'un ſcélérat, ne voyant aucun moyen d'éviter ce ſupplice, la mort ne devoit-elle pas me paroître un bien déſirable? C'eſt en vain que je l'appelai à mon ſecours; c'eſt en vain que je mis tout en uſage pour toucher le barbare exécuteur des ordres de mon ennemie: mes larmes ne firent pas plus d'impreſſion ſur lui que mes diſcours. Il me quitta, en m'ordonnant, avec un ſouris amer, de me déterminer ſans délai. « Si dans huit jours, ajouta-t-il, vous n'êtes pas changée, je prendrai les meſures les plus juſtes pour m'aſſurer la poſſeſſion de votre perſonne ».

Dans quel état terrible ces foudroyantes paroles ne me laiſsèrent-elles pas! « C'eſt donc là, ô Ciel! m'écriai-je en verſant un torrent de larmes, les récompenſes que tu donnes à ceux qui

aiment la vertu ? Par où ai-je mérité les traitemens dont tu m'accables. Assassinée par mon époux, diffamée dans l'esprit de tous les honnêtes gens; il falloit encore, pour comble d'ignominie, que je fusse réservée à assouvir les infames désirs d'un scélérat ! Verrons-nous donc toujours la vertu opprimée par le vice?... ». Quand ces premiers transports furent un peu calmés, la philosophie & la raison me fournirent des armes contre le désespoir; je mis toute ma confiance en l'Etre suprême, à qui je venois de reprocher, un moment auparavant, son injustice, persuadée qu'il me garantiroit des outrages dont j'étois menacée; & bien résolue, s'il ne le faisoit pas, à m'y soustraire par les moyens dont la sagesse se sert en pareille occasion. Cette résolution prise, j'attendis, avec assez de tranquillité, l'effet des menaces qu'on m'avoit faites. A peine les huit jours étoient-ils expirés, que le Chef des scélérats vint me trouver, pour savoir le résultat de mes réflexions. Inutilement je lui demandai encore quelques jours de délai; il ne me répondit qu'en saisissant ma main

avec force, & en m'entraînant, avec l'aide d'un de ſes gens, à la proue, d'où il me fit deſcendre dans l'île, où votre valeur me ſauva la vie : car mon parti étoit pris ; & dans l'inſtant où vous fondîtes ſur mes raviſſeurs, j'allois me ſaiſir d'un de leurs poignards, pour éviter, par une mort glorieuſe, l'infamie qu'on me préparoit.

Dès que je vis le combat engagé, je ne penſai qu'à chercher mon ſalut dans une prompte fuite. Je m'enfonçai donc dans le plus épais du bois : un ſentier que le haſard m'offrit, & que je ſuivis pendant quelque temps, me conduiſit au bord de la mer, où la même fortune, dont j'avois éprouvé de ſi cruelles viciſſitudes, avoit fait aborder un vaiſſeau Africain, qui ramenoit en Numidie une des ſœurs d'Hyempſal. Cette Princeſſe me reçut à bord de ſon bâtiment ; & après une navigation de quelques jours, nous arrivâmes heureuſement ici. J'appris la mort violente de Sapho, que ſes débordemens, ſes injuſtices, ſes cruautés, ſes conſpirations continuelles avoient enfin conduite ſur un échafaud. Le Roi, inſtruit de mon

arrivée, témoigna, par les transports les plus expressifs, la joie qu'il en ressentoit. Il voulut, malgré moi, que je remontasse sur le trône. Depuis ce temps-là, il n'a rien omis pour me faire oublier les crimes dont il s'étoit noirci: mais il n'a pu y reussir. Rien au monde ne sauroit effacer la profonde impression que la mort de son fils a faite sur moi. Pourrai-je jamais aimer un Prince qui a été capable de se porter à un pareil excès? Le devoir & la raison me l'ordonnent en vain; mon cœur ne peut supporter le joug qu'ils veulent lui imposer: ses manières d'ailleurs conservent toujours, au milieu des emportemens de la plus vive passion, une férocité dont il ne se dépouillera jamais, parce qu'elle lui est naturelle. Je viens souvent dans ce séjour chercher, dans l'étude de la sagesse, un remède aux maux dont je suis accablée. Voilà, Seigneur, ajouta Lesbie, où finit le récit des aventures d'une infortunée qui n'oubliera jamais les obligations essentielles qu'elle vous a, & qui ne désire rien tant que de vous en témoigner sa reconnoissance ».

Marius, pénétré de tout ce qu'il venoit d'entendre, le témoigna à Lesbie dans les termes les plus vifs, & sut si bien lui persuader la sincérité de sa passion, qu'il en obtint les aveux les plus touchans & les plus flatteurs. Depuis ce jour-là, ces deux tendres amans cherchèrent continuellement les occasions de se donner des preuves de leur tendresse. La fortune sembla les favoriser pendant quelque temps. Il se passoit peu de jours qu'ils n'eussent des entretiens charmans, où l'amour prodiguoit ces plaisirs vifs & délicats qui sont le partage des ames sensibles, & la vraie image de ceux que les Immortels goûtent dans l'Olympe. Ils avoient trouvé le secret d'endormir les soupçons du vieux Hyempsal; & la prudence, qui s'allie rarement avec l'amour, couvroit leur intrigue du voile épais du mystère. Pendant quelques mois, leur vie ne fut plus qu'un tissu de plaisirs. Mais comme il est impossible que tôt ou tard une violente passion ne se trahisse elle-même, & que trop de confiance, suite ordinaire d'un amour heureux, ne fasse naître l'imprudence,

quelques Courtisans éclairés s'apperçurent bientôt d'un amour qu'il n'étoit plus en leur pouvoir de cacher : ils n'eurent rien de plus pressé que d'en informer le Roi. Ce Prince chercha à s'éclaircir ; il en eut bientôt trouvé l'occasion.

A l'extrémité d'une allée en forme de terrasse, dont la mer venoit baigner le pied, étoit un cabinet de verdure, prodige de l'art qui avoit surpassé la nature : ce lieu charmant étoit souvent le témoin de leur bonheur. Ils y étoient allés un jour, selon leur coutume ; ils commencèrent une des conversations délicieuses dont l'amour seul connoît tout le prix. = Que je suis heureux ! dit Marius à Lesbie : aimé de tout ce que le Ciel a formé de plus parfait, ai-je rien à désirer ? L'éclat de la plus brillante fortune, les dignités, les honneurs, Rome même, n'ont plus d'attraits pour moi depuis que je vous connois. Oui, ma chère Lesbie, vous seule me tenez lieu de richesses, de charges, de parens, de patrie, de tout, en un mot ; sans vous, la couronne de l'univers me paroîtroit méprisable. = Qu'il

m'eſt doux, Seigneur, répondit Leſbie, de vous voir des ſentimens qui flattent ſi agréablement les miens ! Mon bonheur ſeroit parfait, ſi la crainte que notre amour ne vienne à la connoiſſance du Roi, n'y mêloit un peu d'amertume ; cette fatale idée empoiſonne les plus doux momens de ma vie : nos jours ne ſeroient pas en ſûreté, ſi ce Prince barbare pouvoit percer le myſtère de nos amours. = Pourquoi ne pas chaſſer de pareilles idées ? répliqua Marius. Ecartons tous ces nuages ; rempliſſons-nous tout entiers du plaiſir d'aimer & d'être aimés.... =. Après quelques momens de ſilence : « Regrettez-vous encore Rome ? dit Leſbie à ſon amant ». Le ſon de ſa voix étoit ſi touchant, ſes regards ſi tendres, ſes yeux remplis d'une volupté ſi fine & ſi piquante, que l'heureux Marius ne lui répondit que par quelques mots entrecoupés, qui rendirent bien mieux l'état de ſon cœur, que les diſcours les plus éloquens...Enivrés de leur bonheur, nos deux amans n'avoient garde de croire qu'ils touchoient au moment le plus cruel de leur vie.

Hyempſal,

Hyempſal, caché dans le cabinet, n'avoit pas perdu un mot de leur converſation. Qu'on ſe forme, ſi l'on peut, une image des différens mouvemens qui s'éleverent dans ſon cœur. Au milieu des cruels déchiremens qu'il éprouva, il ne laiſſa pas d'avoir un plaiſir bien vif, lorſqu'il fit réflexion que les deux perſonnes qui l'offenſoient ſi cruellement, étoient en ſon pouvoir. Agité par les paſſions les plus furieuſes, il fut pluſieurs fois au moment de s'élancer ſur elles pour les percer de mille coups. La ſeule appréhenſion de faire un éclat infructueux, le retint; il ne différa ſa vengeance que pour la mieux aſſurer.

Marius & Leſbie furent à peine retirés dans leur appartement, que le Roi donna des ordres pour les arrêter. Lesbie, inſtruite par une de ſes femmes (celle-la même qui lui avoit déjà ſauvé la vie), eut le temps de ſe réfugier dans cette ſolitude qui l'avoit, pendant long-temps, dérobée aux fureurs de Sapho, & qui lui offrit encore un aſile, où elle ne trouva pas les mêmes agrémens que la première fois. Etoit-elle aſſez tranquille pour goûter les plaiſirs

purs & délicats de l'aimable Philoſophie ? Triſte jouet d'une violente paſſion, ſon cœur voguoit, depuis long-temps, ſur une mer orageuſe & ſemée d'écueils: les orages qu'il avoit eſſuyés, l'avoient trop écarté du port pour y rentrer ſi vîte.

Marius ne fut pas auſſi heureux. Il n'y avoit que quelques momens qu'il étoit rentré chez lui, lorſque le Capitaine des Gardes d'Hyempſal vint lui demander ſon épée. La réſiſtance eût été inutile : il la donna, en ſe récriant contre la tyrannie du Monarque, qui violoit les droits de l'hoſpitalité (*On remarquera que lui-même les avoit violés en cherchant à ſéduire Leſbie. Sied-il au criminel de ſe plaindre d'un crime ?*), & qui pouſſoit l'audace juſqu'à faire arrêter un Romain, & un Romain tel que lui. « Qu'il ne penſe pas, ajouta-t-il, que ſon attentat demeure impuni : la République, mon père, Sylla même, ſauront bien lui apprendre à reſpecter le nom Romain . . . . » On n'eut aucun égard aux plaintes de Marius ; il fut reſſerré très-étroitement dans une tour ſituée ſur le bord de la mer.

Quand la réflexion eut émoussé la colère d'Hyempsal, il délibéra de sang froid sur le traitement qu'il feroit à son prisonnier. La crainte d'irriter une puissance aussi formidable que l'étoit alors celle de Rome, retint son courroux, & l'empêcha de se souiller du meurtre de Marius : il voulut attendre, avant de prendre un parti, que le sort eût décidé la querelle du grand Marius & de Sylla, persuadé que, s'il se déclaroit en faveur du dernier, il pourroit satisfaire son ressentiment, par la mort de celui qui l'avoit si sensiblement outragé. En attendant, il donna les ordres les plus précis, & il prit les moyens les plus justes pour l'empêcher de recouvrer sa liberté.

Renfermé dans un cachot ténébreux, cet infortuné mettoit en usage la fermeté naturelle de son esprit, pour supporter l'affreux revers que la fortune venoit de lui faire essuyer. L'incertitude du sort de son amante étoit, sans contredit, ce qui l'affligeoit le plus. Epris d'une passion qui lui avoit fait oublier ce qu'il devoit à sa gloire, à sa patrie, à son père, pouvoit-il n'être pas pé-

nétré de la plus vive douleur, en voyant enlever l'idole à laquelle il avoit tout sacrifié ? Il ne fut d'abord sensible qu'à cette perte : mais lorsque son imagination refroidie lui eut laissé envisager le tort qu'il avoit fait à sa réputation, lorsque la raison lui eut fait entendre son langage, lorsqu'il eut réfléchi sur les suites d'une passion qui pouvoit entraîner la chute de la République & la mort d'un père, le plus grand des mortels, que son courage auroit pu sauver, peu s'en fallut que, succombant sous l'excès d'un horrible désespoir, il ne terminât ses maux, en s'arrachant une vie qui n'étoit plus pour lui qu'un fardeau insupportable. Il ne fut retenu que par le foible espoir de pouvoir encore être utile à sa patrie, & d'effacer, par les exploits les plus éclatans, la tache qu'une honteuse passion avoit imprimée à son nom.

Il y avoit déjà quelques jours que Marius languissoit dans les fers, lorsqu'un de ses gardes lui rendit une lettre de son amante ; la voici : « J'ai trouvé le moyen, cher amant, de me dérober aux cruautés du plus inique

des Tyrans. Peu contente d'avoir mis mes jours en sûreté, je tremblois sans cesse pour les vôtres ; mais, depuis quelques jours, je suis plus tranquille. Hyempsal craint les Romains; il ne veut rien entreprendre contre vous, qu'il ne soit assuré du triomphe de Sylla. Je me flatte qu'il n'aura pas le temps d'exécuter son lâche dessein; j'ai pris les mesures les plus justes pour votre évasion; & si le succès ne trompe pas nos espérances, nous braverons dans peu le courroux du Tyran, & nous nous rirons de ses vaines fureurs dans les bras de l'amour ».

Où trouver des expressions qui puissent rendre le plaisir que cette lettre fit à Marius ? Il retrouvoit une amante chérie, qu'il croyoit avoir été immolée aux fureurs d'un barbare, & on le flattoit de l'espoir de recouvrer sa liberté. Il assura le garde de sa reconnoissance, & le chargea, pour Lesbie, d'une réponse dictée par l'amour le plus tendre.

Depuis le moment où Marius avoit été arrêté, cette aimable personne n'avoit pensé qu'aux moyens de faciliter son évasion. Une somme considérable qu'elle avoit remise, à tout événement,

à son amie, dans le temps qu'elle étoit toute-puissante, avoit servi à gagner plusieurs soldats déterminés, & le maître d'un petit bâtiment, qui lui en laissa la disposition. Quand elle eut le nombre de gens nécessaires à son dessein, elle prit les dernières mesures pour en assurer l'exécution. Tout réussit au gré de ses désirs : la garde de Marius fut forcée ; les portes de sa prison furent ouvertes ; on le conduisit au navire africain, où Lesbie l'attendoit avec les transports de la plus vive impatience. On profita d'un vent favorable pour mettre à la voile.

Quelles couleurs assez fortes pour peindre les vives émotions, les tendres extases, les doux raviſſemens de ces deux amans, lorsqu'ils se virent en liberté de se livrer, sans ménagement, à l'ardeur de leur passion ? « Je vous revois enfin, belle Lesbie, dit Marius à son amante : tous les efforts du Tyran ont été inutiles ; il n'a pu séparer deux cœurs que l'amour a faits l'un pour l'autre. Mais, cher & charmant objet, partagez-vous bien tout ce que ma situation a de délicieux ? Votre cœur

s'ouvre-t-il, comme le mien, à ces transports qui ne sont connus que des ames sensibles ? = Oui, Seigneur, répondit Lesbie, l'amour est le seul sentiment qui rempliſſe mon cœur ; je borne toute mon ambition, tous mes désirs, à plaire au jeune Héros que j'adore =. Que nos deux amans étoient heureux ! Uniquement occupés de leur amour, ils oublioient tous l'univers dans ces doux momens.

Tandis qu'ils ne pensoient qu'à se donner mutuellement des preuves de leur passion, Hyempsal, au désespoir que sa proie lui eût échappé, se préparoit à poursuivre nos deux fugitifs. A peine avoit-il été informé de l'évasion de Marius, qu'il avoit promptement fait appareiller deux vaisseaux qui se trouvoient dans le port ; & profitant du même vent qui portoit Lesbie & son amant sur les côtes de Sicile, il les eut bientôt joints. Enivrés d'amour & de plaisir, ils étoient bien éloignés de prévoir le danger qui les menaçoit.

Marius ne fut pas plutôt instruit de l'approche d'Hyempsal, qu'il donna des preuves de ce courage & de cette pré-

ſence d'eſprit qui ſont le partage des Héros, & qui ne brillent jamais tant que dans les occaſions les plus périlleuſes. Tout autre eût été ſurpris, effrayé ; mais lui, ſans donner la moindre marque d'étonnement, prend les meſures les plus juſtes pour triompher d'un ennemi qui avoit ſur lui l'avantage du nombre. Tout autre, abattu, conſterné à la vue de la ſupériorité d'Hyempſal, n'auroit penſé qu'à mériter, par une prompte ſoumiſſion, une grace que Marius ne veut devoir qu'à ſon épée. La diſproportion des forces ne l'étonne point ; du ſein de l'amour, on le voit marcher au combat avec cette ſérénité qui caractériſe ſi bien les vrais Héros, & qui eſt le gage aſſuré d'une victoire prochaine. Il range avec habileté ſes ſoldats ; il leur met devant les yeux les différens motifs qui doivent les porter à combattre & à vaincre. « Je ne vous parlerai pas, mes amis, leur dit-il, de la jeune & aimable Leſbie, à qui vous avez tant d'obligations ; je ne vous dirai point que ſa vie eſt entre vos mains, & que, ſi elle tombe au pouvoir du féroce Hyempſal,

elle ne peut éviter de périr dans les ſupplices les plus affreux ; je ne vous parlerai que de vos propres intérêts. Vous connoiſſez auſſi bien que moi la cruauté du Tyran : que n'avez-vous donc pas à craindre, ſi la victoire ſe déclare pour lui ! Attendez-vous à la mort la plus terrible. Si nous devons mourir dans cette journée, mourons au moins avec courage ; vendons notre vie le plus cher que nous pourrons. Mais non, la Fortune ſecondera notre valeur. Couverts de gloire, vous viendrez avec moi à Rome recevoir les récompenſes que méritent les libérateurs de Leſbie & de Marius ». Les ſoldats ne répondent que par des acclamations au diſcours de Marius ; on lit dans leurs yeux la noble ardeur qui les anime. Ils attendent, avec impatience, l'inſtant où ils pourront ſe ſignaler.

Cependant les deux vaiſſeaux du Roi de Numidie ſont déjà à la portée du trait de celui du Romain. Hyempſal voyant, contre ſon attente, qu'on étoit diſpoſé à une vigoureuſe réſiſtance, fond avec impétuoſité ſur Marius. Celui-ci, quoique ſans expérience dans

les combats de mer, fait mouvoir son navire avec toute l'habileté possible : il cherche à prendre le vent ; il réussit : & voyant que les deux vaisseaux d'Hyempsal s'étoient séparés, afin de le mettre au milieu d'eux, il tâche d'aborder le plus foible, espérant de s'en rendre maître avant que l'autre pût venir à son secours. Marius le joint, l'aborde malgré tous ses efforts, & s'élance dedans avec une partie de ses soldats : c'est alors que le combat devient furieux. Le jeune Romain frappe, écarte, dissipe, tue tout ce qui s'oppose à son passage ; il vole, dans un instant, de la proue à la poupe ; la foudre est moins terrible, moins prompte dans ses effets. Des ruisseaux de sang coulent autour de lui ; ses soldats, animés par les exemples qu'il leur donne, font des efforts qui tiennent du prodige. On n'entend de tous côtés que les plaintes des mourans, les cris des blessés, le choc impétueux des armes. Les Numides surpris & effrayés n'opposent à tant de valeur qu'une foible résistance. Hyempsal, qui voit le danger, envoie à leur secours Narbal, un de ses fils. Ce jeune

Prince, né avec toutes les qualités qui forment les Héros, saisit avec plaisir l'occasion de se signaler. Il s'élance dans une chaloupe, suivi des plus braves des siens, & il arrive dans le moment où les Numides épuisés alloient mettre bas les armes. Sa présence leur donne de nouvelles forces : le combat recommence avec furie ; chacun songe bien moins à se défendre qu'à attaquer. Narbal, sur-tout, fait des prodiges : soldat & capitaine, il a l'œil à tout, & dans le même instant où, d'une main foudroyante, il abat ceux des ennemis qui ont l'audace de l'attaquer, il donne ses ordres avec une présence d'esprit & une tranquillité admirables. Trois fois il pousse l'ennemi jusqu'à la proue, autant de fois il est repoussé par Marius, qui montre assez, par la manière dont il combat, qu'il veut vaincre ou mourir. Narbal, qui le reconnoît, veut se couvrir de gloire en le combattant. Il fait donc ses efforts pour le joindre : c'est en vain qu'une foule d'ennemis s'oppose à son dessein ; dans le transport qui l'anime, rien ne peut lui résister. Le Romain, pressé du même

désir, lui épargne la moitié du chemin, & ces deux fiers adversaires sont bientôt à portée de mesurer leurs forces. Tous les combattans s'arrêtent, & attendent en silence l'événement d'un combat qui doit décider la victoire.

Narbal, en joignant son ennemi, lui porta un coup terrible, que celui-ci eut bien de la peine à parer. Ce premier est suivi d'une infinité d'autres, auxquels Marius n'oppose que de l'agilité & de l'adresse ; il attend, pour attaquer son ennemi, que ses forces soient épuisées. Narbal, imaginant qu'on le craint, redouble ses efforts ; les éclairs sont moins prompts que les coups qui partent de ses mains : il ne lui donne pas un instant de relâche ; il le prend tantôt dans une situation, tantôt dans une autre ; enfin, il lui fait au côté une large blessure. Jamais le farouche sanglier n'entra dans une fureur aussi grande que Marius, en voyant couler son sang ; il ne se possède plus ; la valeur prudente & sage n'est plus écoutée ; il se livre sans ménagement aux transports qui l'animent. Narbal,

craignant de ne pouvoir éviter le coup mortel dont il eſt menacé, veut changer le genre de combat & ſaiſir au corps ſon adverſaire. Sa taille avantageuſe, ſa force extraordinaire, lui font eſpérer la victoire : il pare un coup épouvantable que lui porte Marius, & prenant le moment où il alloit redoubler, il s'élance ſur lui avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. Marius, quoique ſurpris, ne ſe déconcerte pas ; auſſi fort & beaucoup plus adroit que ſon ennemi, il le renverſe & lui préſente la pointe de ſon poignard.

« N'exigez pas de moi, lui dit Narbal ; une choſe qui me déshonoreroit : le ſort vous a rendu le maître de ma vie ; vous pouvez me l'arracher ; mais vous n'obtiendrez pas de moi que je la rachete par une infamie. = J'admire ces ſentimens, répondit Marius en ſe relevant ; vivez, Narbal ; les Romains ne ſont point faits pour prendre des leçons de généroſité, mais pour en donner : allez rejoindre votre père ; votre amitié eſt la ſeule choſe que je vous demande. Ah ! Seigneur, répliqua Narbal, que vos procédés me touchent ! Par où pour-

rai-je reconnoître tant de bienfaits? Je vais, dès cet instant, faire un fidèle rapport à mon père de votre générosité; il y sera sensible; & vous pourrez à l'avenir disposer de tout ce qui est en notre pouvoir. En finissant ces mots, Narbal, après avoir fait mettre bas les armes à ses gens, alla rejoindre son père, qui, charmé de la générosité de Marius, reprit la route d'Afrique. Marius continua la sienne.

Avec quelle satisfaction Lesbie ne vit-elle pas son amant échappé aux dangers dont sa rare valeur l'avoit préservé! Il avoit eu bien de la peine à obtenir d'elle qu'elle ne les partageât pas. Dans quelles transes, dans quelles agitations n'avoit-elle point été pendant tout le temps qu'avoit duré le combat! Combien de fois, oubliant la foiblesse naturelle de son sexe, n'avoit-elle pas été sur le point de se transporter sur le pont, pour y combattre à côté de son amant? Illustres Amazones, s'écrioit-elle à tout moment, vous dont l'Histoire nous raconte tant de merveilles, que j'envie votre sort! Pourquoi n'ai-je pas été élevée comme vous, dès ma tendre

jeuneſſe, au noble exercice des armes? pourquoi mon corps délicat ne peut-il ſupporter le poids d'une cuiraſſe? pourquoi mes foibles mains ne peuvent-elles pas manier une épée? Avec quelle ardeur on me verroit courir à côté de Marius! Là, attentive à la conſervation de ſa vie, je parerois tous les coups que lui porte peut-être dans ce moment une main ennemie; & l'amour, ſecondant mon deſſein, détourneroit le glaive meurtrier qui menace ce Héros: ou, ſi le barbare deſtin à conjuré notre perte, j'aurois au moins la ſatisfaction de mourir les armes à la main, & de me ſouſtraire aux tourmens que me prépare le barbare Hyempſal. Ses femmes faiſoient en vain tous leurs efforts pour diminuer ſes appréhenſions & modérer ſes tranſports: tremblante pour les jours du jeune Héros qu'elle adoroit, elle ne fut raſſurée que lorſque, le combat fini, il vint lui offrir les prémices de ſa victoire. Semblable à une fleur que la vue du plus beau des aſtres, que le doux ſouffle du zéphyr retire de l'état de langueur où l'avoit jeté un violent ouragan; ſa tête, courbée par

les efforts du vent, se relève, ses couleurs presque effacées reprennent leur premier éclat : semblable, dis-je, à cette fleur, la jeune Lesbie se sent renaître à la vue de son amant ; la joie la plus vive prend la place de la tristesse la plus sombre ; les pâles violettes dont son teint commençoit à se couvrir, disparoissent, les roses y viennent reprendre leur place naturelle ; les amours, les plaisirs animent ses regards ; la passion qu'elle a pour son amant paroît dans le moindre de ses mouvemens. Marius, qui voit à quel point il est aimé, tombe à ses genoux, en se plaignant de ne pas trouver d'expressions assez fortes pour rendre toute sa sensibilité. Elle le relève ; & après avoir fait mettre un appareil à sa blessure, qui heureusement se trouva fort légère, elle voulut savoir, de sa propre bouche, les particularités du combat. Quand il l'eut satisfaite, il se retira pour prendre quelques momens de repos.

On commençoit à découvrir, après quelques jours de navigation, les côtes de Sicile, lorsqu'on vit tout à coup paroître une barque qui, quoiqu'avec

peine, tâchoit de gagner la pleine mer. Marius, à qui il suffisoit d'être malheureux pour avoir des droits sur son cœur, jugeant, aux manœuvres embarrassées de ces gens-là, qu'ils avoient de fortes raisons pour quitter les côtes, vers lesquelles un vent contraire les repoussoit, ordonna à son pilote de s'en approcher. Qu'on juge de sa surprise, lorsqu'il reconnut dans la nacelle, son père, le grand Marius, qui, assis tranquillement au milieu de ses domestiques, attendoit les arrêts du Destin. Ce grand Homme, après avoir évité une infinité de dangers, avoit été obligé, pour se soustraire à la cruauté de ses ennemis, de braver, dans la barque d'un misérable Pêcheur, la fureur des flots. Les vens contraires ne l'avoient point arrêté. Il n'y avoit plus de sûreté pour lui sur la terre; de gros partis le cherchoient de tous côtés; & pour peu qu'il eût tardé, il n'eût pu éviter de tomber au pouvoir de ceux qui avoient conjuré sa perte. Qu'on juge de l'impression que la vue de ce Héros fit sur son fils! « Dans quel état est-ce que je revois le plus grand des Romains, s'écria-t-il en

l'embraſſant les larmes aux yeux! Ah! mon père, le vainqueur des Teutons & des Cimbres devoit-il eſſuyer de pareils revers? Exilé, proſcrit, fugitif, dénué des choſes les plus néceſſaires à la vie, peut-on rien ajouter à l'horreur de votre ſituation»? Des regards épouvantables, un ſilence farouche, furent dabord la ſeule réponſe de Marius. Enfin, prenant la parole; «J'avoue, dit-il, mon fils, qu'il n'y a point d'exemple, dans l'Hiſtoire, d'une ingratitude pareille à celle que j'ai éprouvée de la part des Romains; mais auſſi on n'y verra pas d'exemple de la vengeance éclatante que je me propoſe d'en tirer: ils ſauront à quoi l'on s'expoſe quand on outrage un homme tel que moi. Je veux qu'ils tremblent, les cruels, qu'ils frémiſſent à mon ſeul nom. Que de victimes immolées à mon reſſentiment! Le fer, la flamme, le carnage, la déſolation, précéderont mon entrée dans Rome; ſes rues ſeront inondées du plus pur de ſon ſang».

Qu'il me ſoit permis de faire ici une réflexion qui ſe préſente bien naturellement. A quels excès ne nous porte pas

le désir de nous venger! quels ravages cette passion ne fait-elle pas dans une ame, quand elle s'en est emparée! quelles cruautés dans tous les genres ne nous fait-elle pas commettre! Ne suspend-elle pas le cours de toutes les autres passions? Insensibles à nos propres maux, nous ne repaissons notre imagination que des objets qui seuls peuvent flatter cette passion si violente & si effrénée. Marius, errant, vagabond, livré à la plus affreuse misère, menacé à tout moment de perdre la vie, obligé de se vautrer dans la boue pour se dérober aux perquisitions de ceux qui le cherchent, contraint de confier sa vie à un fréle bâtiment que le moindre vent peut submerger, ne pense qu'à la vengeance: il menace, il tonne, il ne respire que sang & que carnage, dans le temps où il ne devroit être occupé que de ce qu'il souffre. Quelle passion que celle qui produit de tels effets!

Après que le jeune Marius eut instruit son père de tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation, ils délibérèrent tous ensemble sur le parti qu'il y avoit à prendre dans la conjoncture présente. L'avis de Marius fut que, sans perdre de temps, on débarquât aux

environs de Brindes. Il falloit avoir autant de courage que ce Héros, pour prendre un parti si périlleux. Tout ce qui étoit alors sous la domination de Rome, c'est-à-dire, presque tout le monde connu, suivoit alors les étendarts de Sylla; toute la campagne, aux environs de Rome & de Sicile, étoit couverte de différens partis détachés pour exterminer Marius; & à tant de forces on n'avoit à opposer que deux cents Numides. Mais ce grand Homme étoit persuadé que sa présence ranimeroit le zèle de ses amis; il se flattoit de voir bientôt grossir sa troupe par les soins qu'ils se donneroient. L'éloignement de Sylla, occupé alors contre Mitridate, augmentoit encore ses espérances. Le débarquement se fit donc, & Marius ayant assis son camp sur une colline très-escarpée, s'y fortifia de manière à pouvoir attendre tranquillement le retour d'un courrier qu'il avoit dépêché à Cinna.

La nouvelle du retour de Marius en Italie ne fut pas plutôt publique à Rome, que ses partisans, retenus jusqu'alors par la crainte des supplices,

vinrent en foule se ranger sous ses étendarts. Il se vit bientôt à la tête d'un corps assez considérable pour entreprendre un coup d'éclat. Il alla joindre Cinna, qui, dépose du Consulat, avoit arboré l'étendart de la rebellion & levé une armée. Ils marchèrent droit à Rome, dont ils se rendirent maîtres; ils y exercèrent toutes sortes de cruautés: les citoyens les plus vertueux furent immolés à leur ressentiment, le plus pur sang de la République versé à grands flots, toutes les lois violées, chaque jour marqué par de nouveaux meurtres, Rome, jusqu'alors le sanctuaire de la liberté, livrée à l'esclavage le plus affreux. Il sembloit que les Dieux voulussent la punir de cette soif de richesses & de grandeur qui l'avoit portée à commettre tant d'injustices.

Marius s'étant fait élire Consul pour la septième fois, ne jouit pas longtemps du pouvoir suprême: il laissa, en mourant, la réputation du plus intrépide des Capitaines, du plus cruel des Tyrans, & du plus ambitieux des hommes.

La République ne sortit, après sa mort, de l'abîme de maux où elle étoit

plongée, que pour tomber dans un autre encore plus grand. Sylla appesantit sur les malheureux Romains un joug insupportable.

Mais n'anticipons pas sur l'ordre des événemens. Tant d'Historiens d'ailleurs ont donné un détail circonstancié des cruautés inouies de Sylla, qu'il seroit inutile d'en parler ici. Revenons au jeune Marius. Toujours charmé de Lesbie, il n'avoit été sensible aux faveurs de la Fortune, que parce qu'elles l'avoient mis en situation de procurer à son amante tout ce que l'opulence peut répandre d'agrémens sur la vie. Un palais où l'architecture avoit étalé tout ce qu'elle a de plus beau & de plus majestueux, lui servoit de demeure; les rableaux les mieux travaillés en décoroient l'intérieur, les glaces, les tapisseries, les lambris, tout y étoit d'une magnificence admirable. Il y avoit surtout un cabinet où l'on avoit épuisé tout ce que le goût a de plus fin, de plus délicat, de plus voluptueux; on n'y voyoit de tous côtés que des glaces qui, réfléchissant des peintures exquises dont étoit orné le plafond, sembloient

leur donner de l'ame. Rien de plus galant, de plus ingénieux, de plus propre à faire évanouir les réſolutions d'une jeune perſonne, que ces peintures; c'étoient les amours de Pſyché & de Cupidon, ceux de Vénus avec Adonis, ceux de Diane avec Endymion : tout y reſpiroit la volupté la plus recherchée. Au milieu de ce cabinet, s'élevoit un pavillon pourpre & or : on y avoit artiſtement arrangé pluſieurs couches de fleurs; une ſeule glace formoit le fond intérieur du lit : l'air, rafraîchi, pendant les chaleurs de l'été, par des ſoufflets pratiqués exprès dans l'épaiſſeur du mur, étoit parfumé par tout ce que l'Arabie produit de parfums précieux.

C'eſt dans ce lieu de délices que Marius paſſoit auprès de ſa maîtreſſe les momens que lui laiſſoient les grandes affaires dont il étoit occupé depuis la mort de ſon père. Leſbie, dont la paſſion prenoit tous les jours de nouvelles forces, lui reprochoit quelquefois tendrement une indifférence qu'il n'avoit pas. = Quoi, Seigneur lui diſoit-elle, il n'y a plus que des momens pour moi ! L'ambition prévaut : peut-

être vous reprochez-vous encore un amour mourant, comme une foiblesse indigne du Héros de Rome. = Charmante Lesbie ! vous me rendriez justice, si vous pouviez lire dans le fond de mon cœur, lui disoit Marius : ce cœur n'est occupé que de vous ; rien ne peut le toucher que la chère idole dont il porte les chaînes. Combien de fois n'ai-je pas souhaité d'être relégué dans un désert, où je pusse tranquillement vous donner des preuves d'une tendresse qui ne finira qu'avec ma vie ? Mais, chère & aimable Lesbie, à la tête d'un parti qui met en moi seul toute son espérance, dois-je abandonner le gouvernail dont je suis chargé ? dois-je trahir mon devoir, mon honneur, ma patrie ? dois-je la laisser opprimer par le plus cruel des Tyrans ? ne dois-je pas au contraire faire tous mes efforts pour la soustraire aux maux dont elle est menacée ? puis-je ne m'occuper que de mes plaisirs, dans un moment critique où l'orage gronde sur nos têtes ? Mais lorsque le calme aura succédé aux tempêtes qui agitent, depuis tant de temps, la République ; lorsque Sylla

aura

aura subi dans les enfers le châtiment dû à ses forfaits ; quitte envers le devoir, quitte envers l'honneur, quitte envers la patrie, je prouverai à l'aimable Lesbie que la passion de lui plaire est la seule qui ait quelque empire sur mon cœur ==.

Cependant le Peuple, prévenu en faveur de Marius, le nomma au Consulat, quoiqu'il n'eût pas atteint l'âge prescrit par les lois. Ce jeune Romain fit voir, par la manière dont il exerça cette importante charge, qu'il méritoit la grace signalée qu'on venoit de lui faire, & qu'il possédoit toutes les qualités de son père, sans en avoir les défauts. Instruit que Sylla s'avançoit vers Rome à la tête d'une armée aussi formidable par le nombre que par la valeur des soldats qui la composoient, il précipite les levées qui se faisoient dans toute l'Italie ; & bientôt le succès secondant ses desseins, il se trouve assez fort pour aller au devant d'un homme qui faisoit tout trembler au bruit de ses exploits.

Où courez-vous, jeune Héros ? où vous emporte l'amour de la gloire ?

connoiſſez-vous celui que vous allez attaquer avec tant de témérité? ſavez-vous qu'il réunit, aux talens du Capitaine, toute l'intrépidité du plus brave ſoldat? ſavez-vous que, favori de la victoire, il ne compte ſes triomphes que par ſes combats? ignorez-vous qu'il commande à des troupes invincibles, dont l'audace naturelle eſt encore augmentée par la victoire qu'elles viennent de remporter ſur le plus terrible ennemi du nom Romain? Non, vous n'ignorez rien de tout cela; mais votre courage vous laiſſe enviſager ſans effroi les dangers qui menacent vos jours. C'eſt en vain que l'amour met en jeu tout ce qu'il a de plus ſéduiſant: les larmes, les diſcours tendres & touchans d'une amante éplorée, ne peuvent vous ébranler; l'honneur parle, vous n'écoutez que ſa voix.

Après une marche de quelques jours, Marius ſe trouva en préſence de l'ennemi. Sylla, étonné de cette démarche hardie, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit aſſurer une victoire qui devoit décider de ſon ſort; il tire du terrein tout le parti qu'en pouvoit tirer

un grand Capitaine, & attend, dans un poſte avantageux, qu'on vienne l'attaquer. Son rival, non moins habile, fait admirer, dans la diſpoſition de ſon armée, les grands talens qu'il avoit pour la guerre. Les deux armées n'attendent plus que le ſignal du combat : Marius le donne. A l'inſtant ſon armée s'ébranle, & franchit, à grands pas, l'eſpace qui la ſéparoit de l'ennemi.

Déjà l'air eſt obſcurci d'une nuée de traits ; déjà le ſang, prémice du carnage, commence à couler ; déjà Bellone & Mars, avec des robes dégoûtantes de ſang, volent de rang en rang, & ſoufflent dans tous les cœurs la rage & la fureur. Les ſoldats de Marius marchent avec une intrépidité que rien ne peut arrêter ; ils ſont bientôt à portée de combattre corps à corps. C'eſt alors que le combat devient furieux : la mêlée s'engage, la lance & l'épée ſont les ſeules armes dont on ſe ſert ; la terre eſt, dans un inſtant, couverte de morts. Le henniſſement des chevaux, le mouvement des combattans, qui, ſemblables aux flots impétueux d'une mer agitée par une violente tempête, ſe pouſſent

& ſe repouſſent continuellement; le choc des armes, les cris des bleſſés, les plaintes des mourans, le ſon des divers inſtrumens de guerre; tout cela forme un mélange de grand, de terrible, de majeſtueux, de cruel, plus aiſé à imaginer qu'à décrire. Les deux Guerriers ſe ſurpaſſent; ils ont l'œil à tout; ils ſont à la fois ſoldats & Capitaines. Une aîle plie-t elle? elle reçoit à l'inſtant un renfort, qui la met à portée de reprendre l'avantage. Les rangs ſe troublent-ils? le déſordre eſt réparé ſur le champ par le bon ordre qu'ils y mettent. Quelquefois, emportés par l'ardeur de leur courage, ils ſe précipitent à travers le plus épais des ennemis, & en font un carnage affreux. Un moment après, écoutant la voix de la prudence, ils ſe retirent de la mêlée, & montent ſur des éminences, pour pouvoir juger par eux-mêmes de l'état des choſes.

Il y avoit plus de trois heures qu'on ſe battoit avec un acharnement qui tient de la fureur, ſans que la victoire parût encore pencher d'aucun côté, lorſque Marius, déſeſpéré de tant de réſiſtance, voulut, par un dernier effort,

la fixer de son côté. A la tête d'une troupe d'élite, il fond sur le centre de l'armée de Sylla avec une impétuosité étonnante. Malheur à ceux qui veulent s'opposer à sa furie ! ils vont recevoir dans les enfers le prix dû à leur témérité : il n'est trempe de cuirasse, quelque bonne qu'elle soit, qui puisse résister à son épée. Sylla, l'heureux Sylla lui-même, qui, du lieu où il combattoit, ayant apperçu le désordre des siens, étoit venu à leur secours, auroit succombé sous les coups de son ennemi, si la discorde, qui vouloit perpétuer les maux des malheureux Romains, ne l'avoit dérobé au glaive meurtrier que le jeune Marius tenoit déjà suspendu sur sa tête.

Etonné de tant de valeur, l'ennemi ne se défend plus que foiblement ; il commence à céder le terrein : les rangs se troublent, le désordre s'y met ; les ressources de Sylla ne peuvent y remédier. Ces Romains, couverts de tant de lauriers, enrichis des dépouilles de l'Asie, sont sur le point de prendre ouvertement la fuite ; ils ne sont retenus que par un reste de honte, prêt à s'en-

voler. Marius, s'appercevant de la foible réſiſtance qu'on lui oppoſe, redouble ſes efforts : il voit la victoire ébranlée; il veut la fixer entièrement. Mais, ô jeune Héros ! le deſtin, jaloux d'un mérite auſſi rare que le vôtre, avoit conjuré votre perte. La Fortune, obſtinée à vous perſécuter, ne vous rit, pendant quelque temps, que pour vous mieux faire ſentir l'amertume du breuvage qu'elle vous prépare. Le bonheur nous échappe dans le moment où nous croyons le ſaiſir, & nous ne ſommes jamais plus près de notre perte, que lorſque nous croyons toucher au terme de nos déſirs. Une légère couche de fleurs cache à nos yeux la profondeur du précipice qui doit nous engloutir. C'eſt ce que vous allez éprouver, ô Marius !

Sylla, ſavant dans l'art de débaucher à l'ennemi ſes ſoldats, avoit pratiqué des intelligences dans l'armée de Marius : quelques cohortes, ſéduites par ſes promeſſes, abandonnèrent leurs drapeaux, & ſe joignirent à Sylla, dans le moment où la victoire commençoit à ſe déclarer pour ſon illuſtre adverſaire. Cette lâche déſertion produiſit un effet

étonnant : une terreur panique s'empare de tous les esprits ; on jette les armes, & sans écouter les prières & les supplications des Officiers, chacun cherche son salut dans une prompte fuite. Abandonné de son armée, Marius voulut, dans le premier mouvement de désespoir, s'arracher une vie marquée par tant d'événemens malheureux : mais l'espérance d'être encore utile à sa patrie, l'amour qu'il conservoit toujours pour Lesbie, le retinrent. Il monte sur le premier cheval que lui offre le hasard, & suivi de quelques-uns des siens, il prend le chemin de Préneste. Huit mille fuyards s'y étoient rassemblés. Marius les encourage : ils lui promettent tous de défendre, jusqu'à la dernière extrémité, une ville qu'il étoit de la dernière importance de conserver. Personne n'ignore la vigoureuse défense & les exploits héroïques de ce jeune Héros à ce siége ; je glisserai donc sur cet événement.

Marius, voyant sa garnison réduite presque à rien, ses dehors emportés, l'ennemi logé sur la brèche, n'espérant point de secours, par la défaite de deux

grandes armées que Sylla avoit battues, réſolut de ſe retirer dans quelque coin de la terre, où, tranquille & à l'abri de l'envie, il pût couler, dans le ſein des plaiſirs, des jours filés par les mains de l'amour. Il dépêcha donc à Leſbie, qui étoit reſtée à Rome depuis ſon départ, un exprès avec cette lettre.

« J'ai lutté tant que j'ai pu contre le Deſtin, charmante Leſbie : le Ciel eſt témoin des efforts que j'ai faits pour ſouſtraire ma malheureuſe patrie au joug impérieux de Sylla ; tout a été inutile : l'arrêt en étoit porté, Rome devoit avoir un maître. Quitte envers l'honneur, quitte envers la patrie, je puis ſuivre à préſent les plus douces inclinations de mon cœur, & me retirer, avec le cher objet de mes amours, dans quelque déſert, où je bornerai tout mon bonheur à lui plaire. Si l'abſence, ſi mes malheurs ne vous ont point changée, partez dès que vous aurez reçu ma lettre. Je vous joindrai inceſſamment dans les lieux où vous conduira celui que je vous envoie. MARIUS ».

Leſbie, dont l'amour n'avoit point

diminué, ne put apprendre sa triste situation, sans être pénétrée de la plus vive douleur : mais l'espoir d'être réunie à ce cher objet, eut bientôt tari la source de ses larmes : elle partit aussitôt avec son guide.

A quelques milles de Prénestе, est, au milieu d'une forêt immense, un hameau, séjour de la vertu & de l'innocence. De toutes les passions dont le cœur de l'homme est le jouet, l'amour est la seule qui y soit connue ; les soins du ménage, les plaisirs innocens, partagent les momens de ceux qui l'habitent. Ici, la bergère, assise à l'ombre d'un ormeau, écoute les tendres plaintes de son berger, tandis que leurs troupeaux réunis foulent l'émail des prairies. Là, l'industrieux laboureur cultive une terre fertile, qui fournit abondamment à ses habitans tout ce qui leur est nécessaire. La folle ambition, la sombre & pâle jalousie, la sordide avarice, n'ont jamais eu d'accès dans ce séjour : au milieu de la contagion la plus effroyable, les mœurs s'y sont conservées pures & sans tache depuis plusieurs siècles. La beauté du climat, la

douceur des habitans, leur amour pour la vertu, font croire que le siècle d'or, banni de tout l'univers, s'est réfugié dans ce petit réduit. C'est dans ce lieu de délices que Marius avoit résolu de se retirer avec Lesbie. Cette jeune personne en approchoit, lorsqu'elle rencontra un parti ennemi qui battoit la campagne. Quelques domestiques qui composoient toute son escorte, ne purent faire une longue résistance : leur mort la laissa au pouvoir de ces scélérats. Lesbie préfère la mort à l'infamie dont elle se voit menacée : imbue des maximes de la philosophie, sa grande ame se met au-dessus des vaines terreurs. Dans l'instant où on alloit la saisir, elle prend un poignard, qu'elle portoit toujours sur elle à tout événement, s'en frappe, tombe, & meurt, en poussant un soupir vers l'objet de son amour. Peu touchés de ce trait héroïque, ces scélérats la dépouillent, & la laissent exposée aux oiseaux de proie. Ce beau corps leur auroit servi de pâture, si quelques bergers du hameau dont je viens de parler, que le hasard amena dans cet endroit, n'en

eussent eu pitié. Le sort de cette belle infortunée leur arracha des larmes : ils la prennent ; & après avoir lavé ses blessures, ils la transportent au hameau, pour lui rendre les honneurs funèbres.

Marius, qui avoit eu toutes les peines du monde à surprendre la vigilance des ennemis, y arrivoit, dans le moment, avec un jeune Samnite de ses amis. Qu'on se forme, si l'on peut, une idée de la vive impression que fait, sur le plus tendre des amans, le spectacle affreux des restes sanglans de sa maîtresse ! Sa douleur est trop forte pour s'exhaler en plaintes & en sanglots ; son cœur est trop resserré pour donner aux larmes le passage qu'elles cherchent à se frayer. Il considère quelques instans ce corps, dont la mort n'avoit pu effacer les graces ; puis, se couchant dessus, il se frappe de son épée, & expire, en embrassant les restes de son amante.

Les habitans du hameau, touchés d'un spectacle aussi terrible qu'attendrissant, rendirent à ces deux amans tous les honneurs possibles. Leurs cendres, recueillies dans une urne d'airain, fu-

rent dépoſées dans un magnifique mauſolée qui ſubſiſte encore aujourd'hui, & ſur lequel on lit cette inſcription :

C'eſt ici que repoſent l'amour & la valeur.

Une grande partie de nos Romans, & ſur-tout de nos Tragédies, finit par des actes de ſuicide. N'exiſte-t-il donc pas des dénouemens plus heureux ? Les bons principes, dont nous faiſons profeſſion, nous repréſentent la fin de Leſbie & de Marius comme des taches ineffaçables dans leur vie. Le vrai Héros ſurvit à ſon malheur, & le lâche y ſuccombe.

ROMANS ÉTRANGERS.

HALIL,

CONTE TURC.

CE n'eſt point la ſingularité des intrigues & des événemens qu'on admire dans ces ſortes d'Ouvrages étrangers; c'eſt la teinte forte des idées, c'eſt l'impétuoſité brûlante des têtes & des ames, ce ſont les métaphores & les figures de toute eſpèce, qui annoncent tout à la fois, non pas cette imagination frivole de nos Poëtes, non pas ces comparaiſons paraſites & décharnées de nos Auteurs; mais la touche mâle, éloquente, & ſublime d'une ſorte d'êtres qui ne connoiſſent & ne peignent qu'avec vigueur. Ce ne ſeroit peut être pas une héréſie que d'oſer qualifier nos

Contes & Romans d'Ouvrages de *femmes*, & ceux des étrangers, d'Ouvrages d'*hommes*. Ce n'eſt pas que nous prétendions ravaler le mérite des productions d'un ſexe, dont les agrémens ſont, à juſte titre, nos plus doux plaiſirs : pluſieurs même (nous nous faiſons un devoir de le publier) l'emportent ſur un grand nombre d'Ouvrages compoſés par des hommes. Mais en général (elles nous permettront de le déclarer, ſans craindre de leur déplaire) l'organiſation féminine ne ſemble pas comporter la même force morale, & leur éducation n'eſt qu'un vice de plus qui les entretient dans une foibleſſe dont elles pourroient peut-être aiſément triompher, ſi l'on avoit plus de ſoin de les élever à la manière des hommes. Nous ſavons que cette opinion n'eſt pas celle de tout le monde ; auſſi n'oſerions-nous entreprendre d'en pourſuivre la preuve.

Pour en revenir à notre ſujet, il eſt étonnant que la molleſſe aſiatique ne ſe faſſe point reſſentir dans les Ouvrages d'eſprit de ces peuples. Je ne ſais quoi de nerveux arrache leur ame au naufrage de leurs ſens.

Le roſſignol, qui fait retentir de ſes doux accens le boſquet de l'élocution, ce dépoſitaire des plus petits événemens, des anecdotes les moins communes, voulant un jour orner ma mémoire d'un de ces bijoux ſi recherchés par la curioſité humaine, me raconta l'Hiſtoire ſuivante.

Halil, après avoir été élevé dans l'intérieur du ſérail, entra, dès qu'il eut atteint l'âge de puberté, dans le corps des *Sipahis* (*a*). Iſmaël Aga, ſon parent, en étoit le Commandant général: c'étoit un homme que la Fortune avoit comblé de ſes dons: terres, haras, argent, honneurs, tout cela ne ſembloit réuni que pour le mettre à portée de faire des heureux. Jamais naturel plus bienfaiſant n'orna un cœur plus noble & plus généreux. Il faiſoit ſon bonheur de celui des autres; c'étoit le ſouffle du *Meſſie* qui répandoit la joie dans tous les cœurs. Une mort inopinée arrêta

(1) Cavalerie turque.

le cours de ces prospérités temporelles; mais qu'étoient-elles, en comparaison des éternelles délices dont il alla jouir dans les jardins enchantés, destinés au repos des vertueux? Halil, héritier des grands biens de son parent, trouva, outre beaucoup d'immeubles & d'effets précieux, une somme de sept mille sequins. Ismaël, malgré ses libéralités excessives, l'avoit mise en réserve, & s'en étoit privé, pour laisser à Halil cette ressource, qui, jointe à tant de richesses, mit le comble à son contentement & à sa reconnoissance. Mais quel usage en fit-il? Une troupe d'amis faux & de vils parasites, l'entourant aussitôt, s'acharna sur ses biens, semblable à un vol de corbeaux faméliques, occupés à dévorer, jusqu'aux derniers restes, les débris d'un cadavre hideux. Se voyant dans l'opulence, il fut, à l'exemple de son parent, le père des pauvres. Le principe étoit bon, mais nul discernement dans l'application. Il fut si mal conseillé par ces faux amis, que sa bienfaisance dégénéra en une prodigalité outrée, qui le ruina en peu de temps: maisons, boutiques, jardins,

eſclaves, tous ſes effets furent mis à l'encan pour ſubvenir à ſes profuſions. Ce qui ſembloit le plus facile à dépenſer, étoit la ſeule choſe qui lui reſtoit: les ſept mille ſequins n'étoient point encore entamés. Cependant la diſſipation de la plus grande partie d'un héritage ſi conſidérable l'affligea tellement, qu'il en perdit le ſommeil. Le chagrin amena la réflexion, & celle-ci le repentir. Réſolu de quitter la vie diſſipée qu'il menoit, il renonce au monde & à ſes plaiſirs. Les compagnons de ſes déſordres tentent en vain de l'y replonger. Etonnés d'une fermeté qui réſiſte à tous les moyens qu'ils emploient pour la vaincre, ils fuient confus, & diſparoiſſent, comme les richeſſes qu'ils lui ont fait prodiguer. Halil, rendu à lui-même, prend un maintien modeſte, évite les lieux agréables, & ne ſe promène que *dans les vallons de la plus profonde méditation.* Il embraſſe avec ferveur ce nouveau genre de vie, marche avec conſtance dans la voie du ſalut, & devient bientôt un modèle de la vertu la plus accomplie. Un chapelet de corail, qu'il récite ſans ceſſe, eſt le ſeul ornement qu'il ſe permet

déformais, ornement même dont les grains (*Il y a dans le texte ornement ; mais les grains ne peuvent être dits correctement que du chapelet, & non pas de l'ornement*) sembloient être autant de larmes de sang qu'il verse constamment sur son infortune, si les soupirs ardens qu'il pousse vers le Ciel, ne les changeoient en un rang de perles inestimables. Il ne fréquente plus que les personnes les plus vénérables : on le voit sans cesse dans les monastères ; ce sont les bosquets que le *rossignol de la perfection* fait retentir sans cesse des louanges de la Divinité. Il n'y a point cependant établi sa demeure ; un lieu plus solitaire encore est celui qu'il a choisi pour sa retraite. C'est là qu'il se dérobe quelquefois, pendant quarante jours entiers, à la vue des humains. S'il reparoît parmi eux, ce n'est que pour apprendre des contemplatifs le chemin du Ciel.

Parmi ces sages, les disciples de Mevlana (*a*) sont ceux dont son cœur

(1) *Mevlana* est le Fondateur de l'Ordre des Derviches *Mevléris*.

chérit le plus les mœurs; il ſuit ſa vocation, qui l'entraîne vers eux. Sa réſolution eſt priſe; aucun conſeil, les ordres même du Sultan n'euſſent pu l'arrêter. Halil part ſeul un jour, & ſe rend à Bechiktache, chez les Derviches (Moines) Mevléris. On entroit dans leur couvent: ſon ame s'épanouit; ce lieu, dont le monde entier reſpecte la ſainteté, dont l'élégance & l'aménité ſont les délices de ceux qui l'habitent, dont le ſol eſt un collyre précieux qui purifie & éclaircit la vue des juſtes, dont le vitrage brillant qui l'entoure, ſemble réfléchir, ſur le viſage des Mevléris, les rayons du ſoleil de grace; ce lieu, dis-je, eſt le miroir du ſiècle qui montre le vrai bonheur à ceux qui le conſultent. Tandis qu'Halil ſe promenoit dans ce ſéjour, où l'on reſpire l'air de la plus pure volupté, il apperçut un vieillard, dont le viſage affable & ſerein étoit comparable à la lumière du plus beau jour. Un modeſte ſourire ſe jouoit ſur ſes lèvres; un chapelet à la main & la tête coiffée d'un feutre, il prononçoit fréquemment le nom de Dieu.

Ayant été abordé par le nouvel aspirant, il l'accueillit avec bonté, lui offrit l'hospitalité ; & après quelques questions qu'il lui fit, ayant aisément démêlé ses intentions, il reçut son renoncement au monde & ses vœux, lui donna quelques instructions, & lui assigna une cellule. Les peintures dont Halil fit orner la porte & les murailles de ce lieu de recueillement, effaçoient la beauté de celles du célèbre Ergenk (1). C'étoit un paradis en miniature : on y admiroit, entre autres, un bosquet de roses si parfaitement imitées, que l'œil ne se lassoit point de les regarder, & que la main eût voulu les cueillir ; vous eussiez dit qu'elles disputoient de grâces avec la rose véritable. La vue n'étoit pas moins agréablement arrêtée sur une tulipe, dont le calice, diapré de blanc & d'incarnat, ressembloit à un vase de rubis plein de lait. Un riche dépôt fut l'ornement du plancher : Halil le creusa, & y enfouit, pendant la nuit, les sept mille sequins qu'il possédoit encore. Uni désormais, par les

(1) Peintre Persan.

liens de la société, avec des hommes d'un mérite éminent & d'une science profonde; car ce couvent n'en renfermoit point d'autres, & l'ignorance y étoit un titre d'exclusion: (*Il seroit à souhaiter que toutes les maisons de Solitaires fussent soumises à la même loi : combien la Religion & les Sciences y gagneroient !*): il goûta long-temps dans leur commerce les douceurs attachées à la vie du sage.

S'étant avancé, un matin, sur le rivage de la mer, il considéroit attentivement ce fier élément, enchaîné par la bonace, & dont un foible zéphyr ridoit à peine la surface. Un si beau temps lui fit naître l'envie de s'embarquer sur un bateau, & de s'y promener; envie qui devint bientôt un violent désir dont il ne fut plus le maître; un désir *plus véhément que la mer de Colzum, lorsqu'elle élève ses vagues courroucées, & plus ardent que la braise enflammée du foyer d'un Forgeron.* C'en est fait, rien ne peut retenir le Derviche. Brûlant déjà d'impatience d'aller parcourir les riantes plaines de Scutary, il vole vers le Supérieur, & lui

demande la permiſſion de prendre ce divertiſſement. En vain ce vénérable Cheikh, qui ſembloit lire dans l'avenir, tâche de l'en détourner; en vain lui dit-il que ce calme trompeur eſt ſouvent funeſte à ceux qui s'y fient; que l'orage qui le ſuit, engloutit le frêle navire qui s'y expoſe: ce ſage conſeil, donné d'un ton animé & preſſant, ne peut vaincre l'entêtement d'Halil. « Au moins, lui dit le Cheikh après y avoir conſenti avec beaucoup de peine, promettez-moi qu'après-midi vous ſerez de retour, & que vous vous comporterez avec toute la prudence qu'exige le nouveau genre de vie que vous avez embraſſé ». L'impatient Halil promet tout, part, & vole à Scutary. Sans s'arrêter, il en parcourt toutes les rues. Une maiſon bâtie avec goût frappe enfin ſa vue: mais tandis qu'il la conſidère, d'autres objets le diſtraient & attirent ſur eux ſa curioſité; c'eſt une troupe de filles charmantes qui l'abordent, au nombre de douze. Chacune poſſédoit le talent de la ſéduction au ſuprême degré: les raffinemens de leur art ſont au-deſſus de l'expreſſion des Poëtes les

plus libres. Une d'entre elles, magnifiquement parée, & qu'un ton d'autorité sembloit distinguer des autres (je me tais sur la beauté de celles-ci), s'avança avec grace vers lui, suivie de ces Houris.

Attentif à son approche, & les yeux fixés vers elle, notre Derviche à peine a ouvert la bouche pour lui adresser la parole, que celle-ci l'interrompt & lui parle en ces termes : « Qui l'eût cru qu'Halil, devenu Derviche, eût changé ses superbes cafetans en un habit grossier? Qu'est devenue cette fortune élevée, ces manières nobles, dont tout le monde s'entretenoit ? En vérité, voilà une charmante métamorphose ! Gardez-vous de quitter ces vêtemens, ils vous siéent beaucoup mieux que les premiers ; le pain de sucre surtout, dont vous ornez votre tête, vous coiffe avantageusement. Oh ! que la réforme a de graces chez vous » !

Elle accompagne cette plaisanterie d'un coup-d'œil dangereux, tourne brusquement le dos à Halil, & le laisse dans la plus grande surprise. « Quelle inquiétude, mêlée d'étonnement, cette

aimable inconnue jette-t-elle dans mon cœur ! s'ecria-t-il lorſqu'il ſe vit ſeul : eſt-ce un ſonge ? ai-je entretenu un fantôme ? ou a-t-on jeté ſur moi quelque charme ? Elle me connoît, ſait mon nom & ma vie ». Impatient de démêler ce myſtère, il vole vers ces femmes, les retrouve, & les ſuit à une diſtance qui ne lui permettoit plus de les perdre de vue. Une d'entre elles ayant tourné la tête, l'apperçoit qui s'avance, plongé dans une profonde rêverie. « Oh ! pour le coup, s'écrie-t-elle en ouvrant une bouche d'*où ſembloit découler le miel*, & en s'adreſſant à celle qui étoit à leur tête, nous n'avons pas tendu nos filets à demi ; *le perroquet de l'eſpoir* eſt dans les nôtres : il y a apparence que cet homme eſt à nous ».

Sur le bord de la mer eſt un quartier agréablement ſitué, que les habitans appellent Ezély, lieu de plaiſir, ou plutôt gouffre fatal, où la fortune de plus d'un particulier s'eſt engloutie. C'eſt là qu'ayant paſſé dans une rue détournée, ces charmans, mais toujours funeſtes objets, s'arrêtèrent à une

porte

porte qui eût orné le frontiſpice d'un palais ; c'étoit celle de la maiſon de leur maîtreſſe. Elles y entrent avec elle. Halil, combattu peut-être encore par quelques remords, ou retenu par la timidité, n'oſe les ſuivre : il ſe tint appuyé quelques momens contre cette porte. On ne l'y laiſſa pas long-temps ſe morfondre : une de ces filles vint l'aborder. = Beauté raviſſante, lui dit l'inquiet Halil, ſatisfaites, je vous en conjure, ma curioſité. Né à *Conia* (1), tranſplanté, dès ma plus tendre enfance, dans le ſérail, où j'ai été élevé dans la plus grande ignorance de ceux auxquels je dois le jour, privé de la conſolation de les connoître, étranger dans Scutary, & diſtingué par la ſeule qualité de *Chérif* (2), comment ai-je pu être connu de vos compagnes? = Vous me faites-là des queſtions ſur leſquelles

(1) L'ancienne *Iconium*.

(2) Titre que prennent tous ceux qui prétendent deſcendre de Mahomet, même par les femmes. Ils portent, en cette qualité, un turban vert.

je ne puis vous donner d'éclairciſſemens, lui répondit cette fine ruſée; & quand même je le pourrois, je n'oſerois: mais la maîtreſſe de ce logis, mieux inſtruite, vous réſoudra cette énigme. Entrez & reſtez ici cette nuit; vous la paſſerez dans les plaiſirs. Il vous en coûtera, il eſt vrai, cent ſequins; c'eſt un prix fait: nous ne nous ſommes jamais écartées de cet uſage. Si cette ſomme n'eſt complette, vous ne pouvez être admis; mais auſſi, ſi elle l'eſt, perſonne n'eſt reçu ici tandis que vous y êtes: offrît-on des tréſors, on eſt rejeté avec mépris =. Après cet avis, elle diſparoît, & la porte eſt fermée au Derviche, qu'on y laiſſe dans la plus grande perplexité. Bientôt il ne balance plus; il cède à la ſéduction, ſans s'embarraſſer des ſuites qu'auroit le pas dans lequel il va s'engager. Il tire de ſa bourſe cent ſequins, & y frappe de nouveau. L'artificieuſe Beauté, qui ne doutoit point que ſes paroles ne produiſiſſent cet effet, ne s'étoit point éloignée. Feignant de méconnoître la voix d'Halil, & de le prendre pour un mendiant, elle ne lui répondit que par

un *Dieu vous aide.* « A qui croyez-vous parler ? reprit vivement le Derviche. Je ne tends point la main aux passans; la mienne, accoutumée à donner, vous apporte cent sequins, tribut que je paye volontiers aux charmes de celle que je désire si ardemment entretenir. Point de délai, je vous prie; ne me laissez point languir davantage sur le seuil de votre porte, dans une attente qui me rendroit trop malheureux : les larmes de l'impatience inondent déjà mon visage, & .... ». On ne le laissa point achever; à ces mots, la porte s'ouvrit, la somme fut acceptée, & Halil introduit dans les appartemens de la Dame. Le curieux Derviche promène ses regards empressés de tous les côtés, & la cherche à travers plusieurs salles garnies des meubles les plus riches; d'où on le conduit à un belveder extrêmement élevé, séjour délicieux, *capable d'exciter la jalousie des planètes les plus radieuses qui émaillent la voûte céleste.* « Prenez ici un peu de repos, lui dit son introductrice en l'y laissant, bientôt nous vous amenerons celle que vous souhaitez

voir ». Plein d'une émotion qui le mettoit hors de lui-même, il parcourt ce lieu enchanté, qui ne lui présente qu'une agréable solitude. Il s'occupoit de mille idées confuses, relatives sans doute à cette aventure, lorsque l'éclat d'un objet dont la vue l'éblouit, le tire de sa distraction, tel qu'un éclair qui enflamme tout l'horizon, & plus brillant encore, peint à ses yeux la maîtresse de ce palais. Elle s'avance, & s'assied sur un lit que le luxe & la volupté avoient orné à l'envi : un nombre prodigieux d'esclaves se rangea autour d'elle; quelques-unes, aussi belles que des Fées, s'étant détachées de la troupe, vinrent dire respectueusement à Halil que la Dame l'attendoit. Quelle ravissante invitation pour l'extasié Halil ! Il précipite ses pas vers elle, & en est accueilli avec des honneurs dont il eût volontiers abrégé le cérémonial. Il trouva sur son passage mille Vénus destinées au service & à l'amusement de celle qui les effaçoit toutes. Elle le reçut debout, & répondit plusieurs choses gracieuses au compliment que lui fit ce nouvel adorateur de ses charmes.

A peine furent-ils assis, qu'elle ordonna qu'on servît : à l'instant, une table chargée de mets recherchés, une coupe & un flaçon pleins de vin le plus exquis, furent placés devant eux. Cette coupe, sans cesse remplie & présentée par une main séduisante, parvint bientôt à altérer la raison du Derviche, qui la vuidoit à longs traits. Après le repas, un concert mélodieux se fit entendre : nouveau plaisir qu'augmentoit encore la beauté de celles qui l'exécutèrent. Les esclaves qu'il avoit trouvées sur son passage, prirent chacune un instrument, & firent retentir le belveder d'une harmonie comparable à celle dont les Génies charment les habitans de l'Empirée. Quel sage eût pu tenir contre le prestige d'un spectacle qui enivroit deux sens à la fois ? Les plus insensibles en eussent perdu la raison.

Après que les bruyans psaltérions, les guitares, & les flûtes se furent accordés avec le violon, le concert s'ouvrit par un prélude savant, qui descendoit sans dénoter jusqu'aux tons les plus graves, & préparoit à un chant qui fut accompagné par les doubles

ſons du tambourin (1). Lorſque cette ouverture eut ceſſé, les violons commencèrent ſeuls une douce ſymphonie, qui ne finit que lorſque la première Muſicienne fit ſigne à ſes compagnes de prendre les tambours de baſque, & de mêler leurs voix au bruit de ces inſtrumens & aux ſons du *canouci* (2), dont les tons ſont ſi propres à ſoutenir la juſteſſe du chant. Rien ne manquoit à ce divertiſſement que la danſe. Elle en fut la clôture.

Pluſieurs eſclaves ſe prirent par la main, & faiſant, en s'entrelaçant avec grace, pluſieurs tours adaptés au chant vehohak (3), terminèrent cette voluptueuſe fête. Un vaſe plein de cette liqueur incarnate, qui a l'éclat d'un flambeau ardent, fut de nouveau préſenté à la Dame, qui, après l'avoir vuidé, alla, d'un pas chancelant, ſe placer derrière un rideau, pour ſe laver les

(1) Eſpèce de guitare à deux ou trois cordes de fil d'archal.

(2) Petit pſaltérion.

(3) Chant turc dans le genre chromatique.

mains, & les purifier des souillures contractées par l'attouchement de ce breuvage illégal (1) : ce fut le signal de la retraite. Les esclaves, que le vin n'avoit pas moins épargnées que leur maîtresse, sortirent en folâtrant, & disparurent. Mais on ne laissa pas Halil long-temps seul : un lit fut dressé par les mains de la mollesse dans un appartement voisin ; on y étendit un déshabillé galant, & la Dame étant venue le rejoindre, plaça elle-même plusieurs vases garnis de fleurs autour de ce lit. Ce fut au milieu de ce jardin artificiel que le Derviche, se croyant tout permis, arracha le voile de la retenue, & s'enivra de plaisirs. Que ces momens lui parurent délicieux ! mais qu'ils furent courts ! *Le Jardinier du monde* (2), qui préside au matin, vit avec jalousie cette rose de lumière entre les bras d'Halil ; il anticipa sa course, & se hâta de couronner de ses rayons de feu la voûte

(1) On sait que la loi défend le vin aux Musulmans.

(2) Le Soleil.

du monde : la terre & l'espace immense de l'univers en furent enflammés. La Dame, surprise par le grand jour, s'empresse de réveiller le Derviche.... = Mon cher Halil, dit elle en approchant ses lèvres de corail de l'oreille du Derviche assoupi, il faut renoncer au repos déplacé. = Quoi, répondit le Derviche en ouvrant à peine les yeux, ce sommeil est votre ouvrage; ah! pourquoi l'interrompez-vous = ? Et en même temps il se lève, & va dans le belveder avec la Dame : elle ne l'y retint que quelques momens .... « Il est de la prudence de se retirer, lui dit-elle. Je me conforme à la maxime suivante : *on vient quand on veut, & l'on se retire quand on le doit* (1). Adieu, cher Derviche ; puisse le bonheur naître sous vos pas! Ne nous sachez point mauvais gré de ce que nous sommes obligées de vous quitter. Vous savez ma demeure .... ». *L'adroite Danie n'oublia rien pour se faire regretter, en protestant, sous les plus perfides apparences, une bonhomie, un zèle dont elles ne sont point*

(1) Proverbe turc.

avares, quand tout cela se borne à des promesses. Nous ne mettrons point sous les yeux du Lecteur plusieurs détails dont il pourroit nous savoir peu de gré.

Chacune des paroles de la perfide, annonçoit à Halil ce qui lui coûtoit le plus; c'étoient autant de coups de poignard dont son cœur étoit cruellement déchiré. « Hélas! s'écria-t-il en fondant en larmes, est-ce ainsi, Soleil des trois mondes, que vous traitez vos hôtes? La galante réception que vous m'avez faite répond-t-elle au congé que vous me donnez! A peine ai-je le temps de jouir du bonheur *de vous voir, de vous entendre, & de vous parler.* Non, je ne puis m'éloigner si-tôt . . . . ». En disant ces mots, il tire de sa bourse cent autres sequins, & les glissant dans sa main, qu'il serroit tendrement: « S'il ne s'agit que d'argent lui dit-il, daignez, beauté dont les traits ressemblent aux rayons de l'astre du jour, accepter cette somme, & ne laissez point mon bonheur imparfait ». C'étoit dans la vue d'irriter les désirs du fasciné Derviche & de lui arracher de nouvelles sommes, que la dissimulée Cour-

tisane lui avoit parlé sur le ton que nous venons de voir. Parvenue à son but, elle fit valoir sa complaisance.... « Les délices qu'ont goûtées Medynam & Leila, ce couple d'amans si heureux, sont une foible image de celles que savoure Halil ». La satiété amène quelquefois le dégoût; Halil, au contraire, plus ardent que jamais, & sans craindre les reproches d'avoir trahi à un tel excès son devoir & sa parole, reproches que le *Cheikh* (1) ne manqueroit point de lui faire lorsqu'il reparoîtroit devant lui; Halil part, vole vers sa cellule, évite son Supérieur, ouvre son trésor, y prend mille sequins, & les apporte, avec la plus grande célérité, à celle pour laquelle il étoit déterminé à tout sacrifier . . . . . .

Le reste des sept mille sequins fut également consacré; de sorte qu'au bout de soixante-dix jours, l'argent lui manquant tout à fait, la honte & le remords prirent la place de sa passion, & le tourmentèrent à leur tour. Il frémit en s'appesantissant sur cette idée, &

(1) Le Supéreur du couvent des derviches.

tombe dans une mélancolie ſtupide. Il veut s'éloigner auſſi-tôt, après avoir compté la dernière ſomme qui lui reſtoit; mais il eſt retenu par une chaîne d'acier, que cet eſclave de la débauche n'a pas la force de briſer.

Quel parti prendre cependant ſans argent, & comment cacher ſa ſituation à la ruſée Courtiſane? Halil ſe flatte d'y réuſſir; & revenant tout à coup à lui, il prit un air aſſuré, affecta de chercher dans ſes poches, & feignit d'avoir oublié chez lui une ſomme qu'il ne trouvoit pas. Elle ne fut pas la dupe de ces grimaces. = Mon cher Derviche, lui dit-elle avec un ſouris moqueur, nous ſavons que le tréſor eſt épuiſé.... = Il ne l'eſt pas encore, reprit le forcené ſans perdre contenance; permettez-moi de diſparoître un moment; je reviens avec de l'argent. Adieu, au revoir.... =. Il part, s'arrachant à regret des bras de cette artificieuſe ſéductrice, & va ſe plonger dans une mer de réflexions accablantes. Il paſſe cependant celle qui ſépare Scutary de Conſtantinople, & va droit à ſa cellule: il la démeuble; & joignant l'hy-

pocrisie à la démence, il se dit à lui-même qu'un modeste Derviche doit se priver de ces commodités superflues; que, sujet d'ailleurs à voyager, trop d'habits ne peuvent que l'embarrasser, & que, revêtu d'un seul *aba* (1), & dénué de tout, à l'exemple du Prophète *Issa* (2), il ne doit aspirer qu'à la jouissance des biens éternels. D'après cette belle logique, il court sur le champ au marché, suivi d'un porte-faix chargé de tous ses effets, les met en vente, & les livre pour cent sequins.... L'insensé se fût même exposé aux horreurs d'une honteuse nudité, pour obéir servilement à sa passion. Il crut avoir acheté peu chèrement les nouveaux plaisirs qu'il désiroit, dès qu'il lui restoit quelques haillons pour se couvrir. Il étoit déjà trop tard. Il retourne chez la Courtisane, & au lieu de frapper à la porte, il jette quelques petits cailloux contre les fenêtres pour

(1) Habit de laine d'un tissu grossier, que portent ordinairement les Derviches.

(2) Les Musulmans nomment ainsi le Messie,

se la faire ouvrir : personne ne paroît. Le Derviche impatient redouble & en jette de plus gros. Une femme se montre enfin à la porte, & s'écrie, feignant de le méconnoître : = Qui êtes-vous ? que venez-vous chercher ici à une heure indue ? d'ailleurs, est-ce ainsi qu'on s'annonce chez d'honnêtes gens ? Vous êtes l'esclave de mes charmes, dites-vous : eh bien, Monsieur le complimenteur, je vous donne la liberté. Adieu.... Mais quoi, vous insistez ! Etes-vous un démon, un fantôme errant, ou quelque monstre que la mer vient de vomir sur ces bords ? = Hélas ! pourquoi me méconnoître si vîte ? lui répond Halil en jetant un profond soupir, ou pourquoi joindre la plaisanterie à la feinte ? Ouvrez cette porte à celui qui ne vit que pour vous, que, jusqu'à ce moment, vous avez rendu le plus heureux de tous les hommes, & qui désire de l'être encore au prix que vous avez prescrit à sa reconnoissance. = Cela n'est plus en mon pouvoir, lui répondit la Dame d'un ton plus radouci (c'étoit elle-même qui lui avoit parlé jusqu'alors, & dont il avoit reconnu la

voix); ne vous chagrinez point inutilement, un autre vous a remplacé ici .... Allez-vous livrer au sommeil ..... voilà ce que vous dicte la prudence & cette sage patience qu'écoutent toujours avec fruit ceux qui savent allier la philosophie avec l'amour du plaisir. Je vous ai préféré, puisque je m'y étois engagée, & que je suis scrupuleuse à tenir mes engagemens. Pendant ce temps, d'autres qui se morfondoient à ma porte, m'ont fait faire, pour vous supplanter, des offres beaucoup plus considérables, & telles qu'elles vous paroîtroient incroyables, si je vous en racontois la plus petite partie. Fidelle cependant à ma promesse, je n'en ai écouté aucun, & je ne m'en suis point fait un titre pour vous abandonner. Pouvez-vous, sans injustice, exiger ce que je n'ai point fait pour eux =?

Cette réponse, qui ôta tout espoir à Halil, le jeta dans une consternation qui altéra ses sens. Après quelques momens d'évanouissement, qui porta sur son visage la pâleur de la mort, il revint à lui, & s'écria, en poussant de

longs gémiſſemens : « Où ſuis-je ? qu'ai-je fait ? & que vais-je devenir ? qui me donnera ici un aſile ? Je n'y connois perſonne. L'eſprit préoccupé des idées les plus douloureuſes, irai-je les augmenter dans la triſte ſolitude de la moſquée voiſine ? car les larmes que je ne ceſſe de répandre, ne laiſſeront pas mes yeux s'y fermer au ſommeil. S'il s'y trouve quelqu'un, puis-je me flatter qu'il vienne ſuſpendre mes chagrins par la douceur de ſa converſation ? les lambeaux qui me couvrent, ſeuls vêtemens, ſeul bien, hélas ! qui me reſte, ne l'éloigneront-ils pas de moi ? Peut-être même, ſous ce chétif accoutrement, me prendra-t-on pour un de ces vils filoux qui dérobent les nattes des moſquées. Mais non, fuſſé-je tranſporté en ce moment dans le paradis terreſtre, ce ſéjour délicieux ſe changeroit pour moi en un braſier de l'enfer. Je ne puis trouver de repos loin de cette maiſon. Mon cœur va être en proie aux plus mortels tourmens. Il faut cependant m'en éloigner : néceſſité funeſte ! Je ne puis reſter plus longtemps à cette porte ſans danger ».

Incertain de la route qu'il prendroit, & craignant moins la rencontre d'une patrouille soupçonneuse, que celle de quelque assassin, Halil s'avançoit à pas lents vers le rivage, lorsque l'éclat d'un vaste édifice, sur lequel réfléchissoit la clarté de la lune, attira ses regards. Il s'arrêta pour contempler l'élégance de ses ornemens, que la vétusté n'avoit pas entièrement effacés : il tomboit en ruines, & mille fentes, qui annonçoient l'écroulement prochain de ses murailles, en attestoient l'ancienneté. Ce lieu respectable étoit voisin du palais du Sultan, & renfermoit les cendres d'un Santon, *dont l'ame, aussi pure que l'Ange Gabriel*, avoit été, pendant sa vie, un flambeau qui guidoit avec sûreté les Fidèles dans la voie du salut. Rien n'est caché à ceux qui jouissent d'une béatitude éternelle. Dieu permit que la triste situation d'Halil fût révélée, dans ce moment, à ce bienheureux, *dont les faveurs du Très-Haut puissent rendre le tombeau éternellement miraculeux.* Une voix consolante sortit à l'instant de ce monument, & fit entendre ces mots: « Halil, mon fils Halil, un affreux

chagrin vous dévore : ouvrez-moi les replis de votre cœur ; ayez le courage de vouloir sortir du précipice où votre aveuglement vous a jeté. Je suis l'asile de ceux que le siècle a corrompus ; je suis le conducteur de ceux que le crime a égarés. Vous brûlez de voir celle qui fut le coupable objet de votre passion. Ah ! vouez-lui plutôt un éternal oubli ».

Halil avoit écouté cet oracle avec une frayeur respectueuse : il sentit tout à coup descendre dans son cœur un vif repentir, à l'impulsion duquel il ne put resister. Il courut se jeter aux pieds du Cheikh, gardien de ce tombeau. Ce vénérable vieillard le reçoit avec bonté, lui fait plusieurs questions relatives au changement qui s'opéroit en lui, le comble de prévenances & d'amitiés, & lui donne enfin quelques sages conseils, adaptés à la circonstance & relatifs à la manière dont il devoit se conduire à l'avenir pour éviter une rechute. Tandis qu'il l'entretenoit sur cette matière avec une éloquence convaincante, qui pénétroit l'ame du Derviche & excitoit, de plus en plus, son admiration, ils

furent détournés l'un & l'autre par un grand bruit que faisoienr des femmes qui jetoient des hurlemens & se désoloient. Ces cris ayant augmenté, occupèrent un moment Halil, que peut-être un reste de foiblesse pour ce sexe intéressoit encore pour elles; peut-être l'impression que lui faisoit ce bruit, venoit-il de ce qu'il croyoit qu'il sortoit de la maison de la Courtisane, située dans le voisinage. Quoi qu'il en soit, le Cheikh le voyant moins attentif à ses discours, les interrompt, met la main à la plume, trace sur un papier deux caractères qui avoient la vertu d'éteindre le feu & de produire d'autres effets aussi surprenans, le brûle; & se tournant vers le Derviche: « Halil, lui dit-il, donnez à présent toute votre attention à ces femmes; vous les entendrez avec plus de plaisir ». Le papier chimique (car c'en étoit un) avoit produit un prodige; ces hurlemens s'étoient changés, au moment qu'il fut consumé par les flammes, en un concert mélodieux, qui flatta harmonieusement les oreilles du Derviche étonné. Bientôt des chants plaintifs & attendrissans lui arra-

chent des larmes. Que dis-je ? ces chants n'existoient point ; mais un charme attaché à la combustion du papier chimique leur donnoit toute la force de la réalité. Tantôt il s'imaginoit entendre, après ces sons touchans, ceux de la lyre, accompagnée du cystre, du psaltérion, confondus avec plusieurs voix foibles & semblables aux gémissemens d'un homme exténué par une longue maladie ; tantôt ses oreilles se croyoient frappées par les lugubres accens d'un mourant qui expiroit au son de la guitare : une mélodie amoureuse succédoit tout d'un coup à ce funeste concert ; le psaltérion & le cystre sembloient former, à l'envi, des accords qui eussent porté le délire dans le cœur du sage ; mais ils cessoient bientôt, pour faire place aux sons de la plaintive flûte & de l'harmonieux *tambour*, à ceux du violon, qui, semblables à une jeune vierge que de longs cheveux embellissent (1), mariant son chant aux leurs, exécutoit, à l'aide de son archet, des airs lents & expressifs. Souvent le

(1) Mauvaise allusion aux crins de l'archet.

ſon du cyſtre, auſſi aigre & auſſi pénétrant que la langue du phlébotomiſte, dominant ſur cet enſemble, & le tambour de baſque, que l'approche du feu rend plus ſonore, agitoit violemment le ſtupide Derviche. Cette ſurprenante illuſion ſe termina enfin par un concert de voix & la rupture de la corde d'une guitare. Halil, frappé de ce prodige, qui avoit pour lui toute l'énergie de la vérité, & pénétré de la plus grande vénération pour celui qui l'opéroit, tomba dans des réflexions qui achevèrent de le faire rentrer en lui-même. Il ſe repentit ſincèrement de ſes déſordres. Son ame, depuis ſi long-temps morte au bien, ſembla reſſuſciter tout à coup. Le Cheikh, le voyant perſiſter dans ſes premières réſolutions, & témoigner, avec les larmes de la ſincérité, le plus amer regret de ſes fautes, fit éclater une pieuſe joie; & ſaiſiſſant cet heureux moment: « Mon cher Halil, lui dit-il en ſe tournant vers lui avec douceur, vos ſentimens vous rendent dignes des conſeils des hommes religieux & éclairés, & votre ſituation vous les rend néceſſaires. A quel excès d'aveu-

glement un Génie malfaisant vous avoit-il conduit jusqu'à présent ! Les oreilles de votre entendement étoient fermées, par ses prestiges, aux bonnes inspirations : ces sons, qu'un enchantement vous faisoit entendre, ont opéré votre conversion. Précieuse à jamais la musique qui produit de tels changemens » ! Tandis qu'il prononçoit ces derniers mots, deux jeunes domestiques entrèrent, & lui dirent, après s'être prosternés devant lui, que leur maître l'invitoit à venir prendre un repas dans sa maison de plaisance. « Il ne compte point, lui ajoutèrent-ils, sur un refus, & à? choix de la compagnie que vous y trouverez, vous ôte tout prétexte de lui en faire éprouver un ». Le Cheikh avoit été plus d'une fois prié à dîner chez ce Seigneur, mais jamais il n'avoit voulu se rendre à l'invitation ; une indisposition fut l'excuse qu'il allégua cette fois; excuse qui fut assaisonnée de toutes les expressions polies qui pouvoient la faire agréer, & auxquelles il ajouta ces paroles. « Dites à votre maître que ce qu'il attend de moi est au-dessus de mes forces; qu'on lui en impose sur mon compte, & que son mal est aussi incu-

rable que la *calvitie* ». Ces deux domestiques, consternés & fondant presque en larmes, se jetèrent à ses genoux pour le déterminer à leur faire la grace qu'ils lui demandoient. « Vous êtes la bienfaisance même, s'écrièrent-ils avec douleur ; tout le monde publie vos bontés ; serons-nous donc les seuls rebutés, & nous verrons-nous contraints de porter à notre maître une réponse si peu satisfaisante ? Voulez-vous donc nous exposer à la violence de son naturel, à ce feu dévorant que sa colère, aussi redoutable que celle de Nembrod, va allumer contre nous ? Nos instances ne sont point motivées par un vil intérêt ; la crainte seule d'encourir l'indignation de ce maître terrible, nous les dicte. Faites donc usage de cette bonté que nous venons de louer avec autant de justice, & ne balancez plus, nous vous en conjurons, à combler nos souhaits & les siens, en vous rendant chez lui ».

Le Cheikh, gagné par des prières si pressantes, accepte enfin l'invitation ; & tandis que ces deux valets alloient illuminer la salle du festin, ce vénérable vieillard, s'avançant à pas lents,

appuyé sur le Derviche Halil, prit une autre route pour s'y rendre. « Allons, lui dit il, le Maître des destins le veut ainsi; c'est en vain que nous voulons nous y opposer; une force irrésistible nous entraîne vers ce qui est écrit dans ses décrets éternels ». Ces paroles renfermoient une prédiction, dont Halil ne tarda pas de voir le funeste accomplissement. Arrivés au bord de la mer, une félouque, ornée d'une peinture aussi vive que l'azur des Cieux, fendit à l'instant les ondes, à l'aide de plusieurs rames : cet oiseau aquatique, volant plus vîte que la foudre, les porte à l'autre bord. Le premier spectacle qui frappa leurs yeux, au moment de leur débarquement, fut un jardin dont la description la plus brillante ne pourroit donner qu'une légère esquisse. La porte, sans cesse ouverte comme celle du paradis, leur représenta la perspective de deux mille hommes rangés en haie, qui sembloient en être les gardiens. A la vue du Cheikh, cette petite armée s'ébranle, & leur Chef, auquel ce mouvement annonçoit son arrivée, s'avançant promptement à leur tête pour lui

rendre les honneurs dus à ſon caractère & à ſon éminente vertu, lui baiſa la main & le pan de ſa robe, accompagnant ces marques de reſpect de mille témoignages de joie & d'un air d'oſtentation, qui faiſoit lire ſur ſon viſage combien il ſe ſentoit flatté d'une pareille viſite. L'alégreſſe d'un mourant rappelé à la vie par un miracle ineſpéré, celle d'un pauvre qui trouve un riche tréſor, ſont une foible image de la ſienne. Ayant fait précéder d'un cortége pompeux, & précédé lui-même le vénérable perſonnage, il le conduiſit dans un appartement dont le goût & l'agrément étoient aſſortis à un ſomptueux ſopha couleur d'émeraude : un dôme antique, élevé vers le couchant de cet appartement, couvroit un petit endroit retiré, qui ſembloit deſtiné à la contemplation & à la prière ; le ſopha venoit aboutir à cette voûte. Deux jeunes gens, aſſis dans la place la plus apparente, y récitoient un chapitre de l'Alcoran. Dès qu'ils l'apperçurent, ils ſe levèrent, & lui offrirent reſpectueuſement leur place : mais celui-ci les regardant avec indignation, alla s'aſſeoir avec

avec Halil à l'extrémité opposée près du dôme, & dit au maître de ce palais de vaquer à ses fonctions ordinaires. Ce Seigneur fit sur le champ conduire en sa présence, d'un côté un homme lié & garrotté, & de l'autre, un lion qu'on eut toutes les peines du monde de traîner jusqu'aux pieds du Cheikh; & prenant aussi-tôt la parole d'un ton imposant : « Qui sont, demanda-t-il au criminel, les assassins des personnes dont on a trouvé les cadavres étendus auprès du squelette d'un cheval? Tremble de me cacher la vérité: parle, n'étois-tu pas du nombre »? A ces paroles, qu'il prononçoit d'une voix qui portoit la terreur dans le cœur de ce misérable, il joignit, avec une feinte douceur, quelques expressions capables de le rassurer, des promesses, des sermens même, qui l'induisirent enfin à avouer, dans l'espoir d'obtenir sa grace, le crime dont il étoit soupçonné : mais son aveu fut son arrêt; un prompt supplice, ainsi que celui de six de ses complices, fut le salaire de la sincérité; ils furent mis à mort sur se champ, en présence du Cheikh. Celui-

ci voyoit avec horreur l'appartement inondé de sang, & détournoit les yeux de cet horrible spectable, lorsqu'un tremblement de terre survenu tout à coup, fit prendre la fuite au Chef & à tous ceux qui avoient assisté à cette sanglante expédition. Le seul Cheikh & son compagnon étant restés, alloient se mettre à couvert sous le dôme, lorsqu'il s'écroula avec toute la muraille qui le soutenoit. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'ils virent tomber, avec les ruines de la voûte, une quantité prodigieuse de monnoie d'or ! Ce trésor avoit été caché, & y étoit ignoré, depuis plusieurs siècles, par la force d'un talisman qu'on y avoit renfermé, & dont la vertu ne pouvoit être détruite que par la mort de sept malfaiteurs exécutés à la fois, en présence d'un personnage irréprochable. La réunion seule de ces deux circonstances pouvoit en rompre le charme. « Hé bien, dit au Cheikh le maître de ce palais, qui, après la chute du dôme, étoit retourné auprès de lui, votre humeur dure-t-elle encore, & la vue de cette pluie d'or ne vous décidera-t-elle

pas » ? Puis s'avançant vers lui, avec l'espoir de n'être point refusé, & lui baisant les pieds : = Daignez, ajouta-t-il, accepter la moitié de ce trésor. Ce n'est point une obligation que vous m'aurez, mais une grace que vous m'accorderez. = Non, lui répondit le Cheikh en lui lançant un coup-d'œil dédaigneux, de pareilles richesses ne tentent point un homme que Dieu a pourvu suffisamment.... Mais c'est assez me retenir dans un lieu où vous m'avez fait passer une nuit pleine d'horreur : tout ce que j'exige de vous, c'est qu'il me soit permis de m'éloigner au plutôt d'ici ». Ce Seigneur, ne pouvant faire accepter la moitié de cet or au trop désintéressé vieillard, en prit à deux mains sept poignées, en remplit un grand mouchoir de soie, qu'il ferma d'un simple nœud, & en fit présent au Derviche, avec la permission du Cheikh.

Le vieillard & Halil se trouvoient dans des dispositions d'ame fort différentes : l'un, outré de l'affreux spectacle dont on l'avoit rendu le témoin; l'autre, enivré de joie à la vue de l'or, sous le poids duquel il plioit, traver-

sèrent le canal (1), & reprirent la route de leur demeure. Le Cheikh ne devoit plus la revoir : il le savoit, & se soumettoit, avec résignation, aux arrêts du Ciel. Ne paroissant s'occuper, dans ce moment, que des intérêts du Derviche, il se tourne vers lui avec douceur, & lui dit : « Voici enfin, mon fils, vos chagrins dissipés, votre perte réparée. Que dis-je ? vous avez entre vos mains quinze mille sequins. Gardez-vous de les dépenser aussi promptement & aussi honteusement que les sept mille dont vous avez fait un usage si blâmable ».

Ce conseil fut suivi de plusieurs autres, où la sévérité de la sagesse sembloit tempérée par l'indulgence de l'amitié. Ils s'entretenoient encore sur cette matière, lorsque, s'étant égarés dans un sentier détourné, que l'obscurité de la nuit rendoit extrêmement dangereux, ils se trouvèrent tout à coup au milieu d'un ancien cimetière (2). Le

(1) Le Bosphore, sur lequel est situé Scutary.

(2) Les cimetières des Turcs ne sont point fermés. Les tombeaux sont composés de plu-

Cheikh & Halil n'allèrent pas plus loin. A peine s'étoient-ils assis sur les degrés d'un sépulcre, qu'ils entendirent le bruit de quelques cavaliers qui étoient dans le lointain. Instruit dans ce moment, par une inspiration divine, de ce qui alloit lui arriver, & armé de cette fermeté & de cette noble indifférence pour la vie, qui fait le partage des ames pures, le Cheikh dit à Halil, avec l'affabilité de l'homme le plus tranquille : « Je touche, cher Derviche, à ma dernière heure; ainsi le veut l'Etre suprême. Gardez-vous de perdre à me pleurer, des momens que vous devez employer plus utilement. Réjouissez-vous du bonheur éternel qui m'attend

sieurs pierres oblongues, taillées & placées par assises : elles forment plusieurs degrés autour du monument, dont les deux extrémités sont surmontées, du côté de la tête du mort, d'une pierre de marbre cylindrique, de deux ou trois pieds de haut, sur laquelle est sculptée une forme de turban; & de l'autre, d'une plaque de même hauteur & de même matière, sur laquelle l'épitaphe est gravée en relief.

dans les céleſtes demeures. Le genre de ma mort vous effrayera ſans doute. Je vais être maſſacré à vos yeux; c'eſt la fin que les décrets irrévocables du Tout-Puiſſant me réſervoient. C'eſt ainſi qu'ils veulent ſéparer mon ame de mon corps. Pour vous, je vous le répète, ne donnez pas à de vaines larmes, des inſtans ſi précieux; abandonnez-moi, & pourvoyez promptement à votre ſûreté, en allant vous cacher ſous les débris de quelque tombeau écarté, dont vous ne ſortirez qu'après le lever du ſoleil.

Quel friſſonnement ſubit s'empara du conſterné Derviche, lorſqu'il entendit ces paroles! quelles larmes de ſang ne verſa-t-il pas dans le ſein de celui qu'il alloit perdre! Il vouloit en vain l'attirer avec lui dans un mauſolée profond qu'il avoit choiſi pour ſe dérober à la recherche des voleurs. Le Cheikh, à qui la perte prochaine de la vie n'étoit pas capable d'arracher un ſoupir, auſſi inébranlable que la pierre même ſur laquelle il étoit aſſis, refuſa de le ſuivre, & attendit, avec conſtance, le ſort qu'il ne pouvoit éviter.

Halil s'étoit à peine caché dans la ténébreuse retraite, qu'une poignée de gens armés comme des brigands, arriva. L'un d'eux, d'une taille gigantesque, & dont l'air redoutable & hideux eût fait trembler l'Ange *Esrael* (1) lui-même, descend de son cheval, s'avance, le cimeterre à la main, & sans donner le temps au Cheikh de proférer une parole, lui trancha la tête & mit son corps en pièces. Il remonte sur son cheval, part à toute bride, & va battre la campagne avec ses compagnons, pour trouver le Derviche. C'en étoit fait de lui, s'ils eussent découvert où il s'étoit caché; mais leurs recherches furent vaines. Les soupçons que formoit l'épouvanté Halil dans ce moment, ne l'étoient pas moins; il prenoit ces cavaliers pour des voleurs de grand chemin. On verra, par la suite de ce qui nous reste à raconter, qu'il se trompoit. Dans cette fausse supposition, il raisonnoit ainsi. « Ces brigands sans doute se sont déjà souillés, pendant cette nuit, de plusieurs assassinats aux

(1) L'Ange de la mort chez les Turcs.

environs de ce cimetière ; & leur motif, en commettant de nouveaux meurtres, dont ils ont déjà effectué le premier, est assurément de se défaire, dans la personne du Cheikh & dans la mienne, de deux témoins dont ils craignent la dénonciation ».

Cependant le corps du Cheikh, ou, pour mieux dire, ses membres épars, nageoient dans le sang. Le Derviche, qui ne devoit la vie qu'à ses conseils, pleuroit amèrement le coup mortel qui venoit de le séparer pour jamais d'un personnage si digne de ses regrets & de sa reconnoissance. Accablé des fatigues d'un long & difficile chemin, ses pleurs firent place insensiblement à un sommeil profond qui ferma ses paupières. A peine s'étoit-il endormi (c'étoit vers la dernière heure de la nuit), que le Cheikh lui apparut en songe, & lui dit : « Le temps presse, Halil ; cesse de gémir sur ma mort & de craindre. Plus de danger, plus d'alarmes, les assassins ont disparu. Lève-toi, & dirige tes pas vers Constantinople : restes-y quelque temps inconnu & retiré ». Le Derviche s'étant réveillé en sursaut quelques mo-

mens après, vit qu'il étoit grand jour. Il se hâta de réciter un chapitre de l'Alcoran, & de faire quelques prières pour les morts, dans la demeure desquels il avoit trouvé un asile, & partit avec la précipitation d'un homme qui vouloit s'éloigner au plutôt d'un lieu si funeste. Arrivé à Constantinople sous les murs de l'*Akséraïl*, il en crut la situation propre à s'y choisir une cellule : il la bâtit de pierres au pied de ces mêmes murs, y enfouit son trésor, & y vécut caché & tranquille pendant quelque temps : mais il n'étoit pas encore parvenu au terme de ses peines; de nouvelles aventures, dont je ne dois point priver le Lecteur curieux, lui firent acheter bien cher le calme & la paix inaltérables dont il jouit enfin pendant les dernières années de sa vie. Non loin de sa cellule s'élevoit un grand & magnifique café; deux sophas parallèles, semblables aux somptueuses aîles de l'oiseau du Soleil, en faisoient l'ornement; une musique harmonieuse y attiroit sans cesse les passans; un échanson plus beau qu'une lune dans son plein, étoit le distributeur de cette

liqueur enchantereſſe qui diſſipe le ſommeil & les chagrins. Seiſi étoit ſon nom; mais il étoit beaucoup plus connu ſous celui de *Dejan-Alent* (1); ſes yeux lançoient des traits de feu, ſes regards faiſoient autant de maux que l'épée de Daniel. Qui n'étoit enchanté de la beauté de ſon bras? On eût dit qu'au lieu d'amulettes (2), il y eût attaché les yeux de tous les mortels; ſa démarche & ſon pas élégant lui gagnoient tous les cœurs. Quelles graces à préſenter le café, & de quelles délices enivroit-il ceux qui le prenoient de ſa main! Sa vue faiſoit leur joie, ſa converſation leur amuſement. Les voluptueux ne ſe laſſoient point d'admirer la blancheur de ſon teint, relevée par une tache noire qui ſe faiſoit jour à travers l'incarnat de ſes joues. Quelle émotion ne jetoit-il pas dans le cœur de l'homme le plus inſen-

(1) L'ame du monde.

(2) La plupart des Turcs portent des amulettes à la tête ou au bras. Voyez ce qui eſt dit au ſujet des amulettes dans l'Ouvrage de M. l'Abbé Roi, intitulé *le Mentor Univerſel*, partie phyſique de l'éducation.

sible, lorsqu'il s'approchoit de lui une tasse de café à la main ! *Seisi* le goûtoit-il? il le rendoit plus doux que le miel (1); mais celui auquel il le servoit, tout occupé de ses charmes, le buvoit sans le savourer. Si quelquefois cette liqueur perdoit un peu de ce goût exquis qu'il savoit lui donner ordinairement, ses lèvres musquées réparoient à l'instant ce défaut, & lui communiquoient leur odeur ineffable. Le café en ses mains étoit le symbole des ténèbres tenu par un ange de lumière. Enfin Seisi joignoit, à la figure la plus séduisante, la gaieté spirituelle du Poëte *Rouhi*.

Quant aux deux sophas qui décoroient la salle du café, l'un étoit destiné aux Sipahis, les Janissaires avoient coutume de se rassembler sur l'autre. Ces deux corps militaires, ennemis jadis de

(1) C'est quelquefois, chez les Turcs soupçonneux, une politesse nécessaire. Jamais un Médecin ne présente un remède ou une potion quelconque à un Grand, sans en goûter devant lui. Peut-être seroit-il à souhaiter que cet usage fût général de la part de tous les Médecins, & à l'égard de tous les malades.

tout ce qui respiroit la mollesse & l'amour, commençoient à gémir sous les chaînes de ce conquérant des cœurs: les uns & les autres, toujours armés, sembloient être prêts au combat; mais la prudence & l'adresse de ce jeune homme tenoient entre eux une balance si égale, par les manières engageantes qu'il avoit avec tous, avec une sagacité qui prévenoit toute jalousie, qu'une tranquillité générale étoit le fruit de cette aimable & judicieuse conduite. S'il ne se fût fait une étude d'entretenir cette délicate intelligence entre eux, la salle du café se seroit souvent convertie en un champ de bataille, & des ruisseaux de sang eussent seuls arrêté la fougue des deux partis : mais rien n'échappoit à la vigilance, à la pénétration de *Seifi;* d'un coup-d'œil perçant il voyoit & détournoit l'orage.

C'étoit auprès de ce lieu que le Derviche Halil avoit choisi sa demeure. Ayant voulu un jour entrer dans ce café, il y apperçut tant de monde, qu'il y trouva à peine un coin pour se reposer. En examinant nonchalamment ce qui se passoit dans la rue, il vit

venir, à travers une grande foule de peuple, le Grand-Visir, monté sur un cheval isabelle, & suivi d'un nombreux cortége, qui, s'étant arrêté tout d'un coup, & ayant fixé les yeux sur lui, parut le reconnoître, & l'appela. Quand il se fut avancé respectueusement auprès de son étrier : « Quoi, lui dit ce Seigneur avec un souris gracieux, est ce ainsi qu'on abandonne ses amis ? est-ce ainsi qu'à une union si ancienne & si intime, vous avez fait succéder l'oubli ? Ne me privez plus de la satisfaction que votre entretien me causoit autrefois ; venez me voir aujourd'hui ; je vous attends ». Ces paroles, qui flattoient l'amour propre du Derviche, le pénétrèrent d'abord de reconnoissance ; mais bientôt l'inquiétude succéda à ce premier mouvement ; car il ne reconnoissoit point celui qui les lui adressoit. Dès que le Visir se fut éloigné, Halil tomba dans une profonde rêverie, dont il ne sortit que pour donner mille bizarres interprétations à cette rencontre. L'homme aime à se tromper ; il s'arrêta enfin à la plus favorable : il ne douta plus de son bonheur ; & formant mille

projets chimériques sur l'amitié du premier Ministre de l'Empire Ottoman, il revint, avec un visage content, reprendre sa place dans le café. Courte illusion ! A peine y est-il rentré, que paroissent deux jeunes hommes, d'une beauté singulière, qui s'approchent avec pétulance du Derviche, & s'asseyent auprès de lui. Ces inconnus, après s'être informés de l'état de sa santé, entament familièrement la conversation, l'appellent par son nom, & lui font plusieurs questions captieuses, auxquelles l'ingénuité avec laquelle le Derviche répondoit, leur fit comprendre qu'il ne les connoissoit pas. S'étant ensuite expliqué plus clairement, ils lui parlent en ces termes. = Halil, un grand malheur vous menace : considérez nous attentivement, ne vous remettez-vous pas nos traits, & n'avez-vous pas reconnu notre Visir?... = Hélas ! non, s'écria Halil, que cet exorde épouvantoit. = Hé bien, reprirent-ils, nous sommes ces deux personnes que vous trouvâtes assises, un livre à la main, dans la salle du festin, où vous vous rendîtes, il y a quelques mois, avec un Cheikh pendant la nuit.

Nous lisions, lorsque vous entrâtes, le chapitre du *Feth*, pour rompre le charme du talisman qui garantissoit le trésor dont vous vous êtes emparé ». Le Cheikh, à la chute de la coupole, découvrit le premier où il étoit caché. Quoique, par un désintéressement affecté, il parût en dédaigner la possession, c'est par sa connivence que vous l'avez enlevé, & vous avez sur le champ pris, l'un & l'autre, la fuite, en rendant graces à Dieu du bonheur inespéré qu'il venoit de vous envoyer. Le maître de la maison, qui vous reçut avec tant d'honneur, est le Visir lui-même qui vient de vous parler. L'enlevement du trésor méritoit la mort; vous y fûtes condamnés l'un & l'autre, & déjà le Cheikh, vous le savez, est tombé sous mille coups; vous le suivrez de près. Le Visir charmé, après bien des recherches long-temps inutiles, de vous avoir enfin trouvé, ordonne qu'on procède sur le champ à votre supplice ==.

Il eût été facile à Halil de se justifier. Comment ces deux jeunes gens & le Visir lui-même pouvoient-ils le regarder comme le ravisseur de ce même

tréſor dont ce Seigneur lui avoit fait une largeſſe de ſes propres mains, au refus du Cheikh, qu'il avoit preſſé avec les plus vives inſtances, mais en vain, de l'accepter ? Le Derviche alloit ouvrir la bouche pour leur rappeler ces circonſtances, lorſqu'il fut interrompu par l'abord effrayant d'un homme, dont la phyſionomie difforme portoit l'empreinte de la méchanceté. Jemichtchy-Haſſan (1) (c'étoit ſon nom) le prend à l'écart, & lui dit à l'oreille : « Je ſuis, infortuné Halil, le porteur de votre arrêt de mort; le bourreau me ſuit, & va le mettre à exécution. Croyez moi, la ſomme que vous avez enlevée vous eſt inutile dans l'autre monde; laiſſez-en jouir celui qui reſte dans celui-ci, & apprenez-moi où vous l'avez dépoſée : votre ame, ſoulagée par mes prières, s'en ira moins triſte dans le ſein de l'éternité. Oui, ſi vous me faites votre héritier, je vous jure, je m'oblige à réciter pour ſon repos, tous les jours de ma vie, un *fatha* (2). N'en doutez

(1) Haſſan, le Fruitier.

(2) Le premier chapitre de l'Alcoran.

pas ; ce vœu ſera accompli avec la plus ſcrupuleuſe exactitude. Prenez donc votre parti ; déjà les haſſas bachy (1) & les gens de la patrouille qui vous attendent à la porte du café, ſont impatiens de vous en voir ſortir ».

Quelle confidence pour le tremblant Halil ! A ces derniers mots, tout ſon ſang ſe glaça ; ſes cheveux ſe dreſsèrent ſur la tête (2) ; la vue de la mort altéra ſes ſens. Revenu à lui, après quelques momens d'un évanouiſſement preſque léthargique, il ſe tourne, avec des yeux éteints, vers les deux jeunes hommes qui avoient été les premiers à l'avertir de ſon malheur, leur prouve, en peu de mots, l'injuſtice de leur accuſation, & continue ainſi : « Ne parlons plus d'un tréſor, dont la donation que m'en a faite le Grand-Viſir en votre préſence, me rend le légitime poſſeſſeur ; mais je le ſuis auſſi de deux perles qui n'ont point de prix. Pour les garder plus ſoigneuſement, je les ai couſues dans la

(1) Eſpèce de Chef de Maréchauſſée.

(2) Les Derviches en portent de fort longs.

ceinture qui soutient mes haut-de-chausses; je vous en fais un don, si vous me sauvez la vie, & je vous remettrois même dans ce moment ces deux bijoux, si la modestie me le permettoit. = Offres inutiles, lui répondirent ceux-ci, après quelques momens de silence, & s'être entre regardés attentivement, comme pour se consulter, nous ne pouvons accepter vos perles au prix de notre fidélité; rien ne peut nous engager à retarder le moment de votre supplice : préparez-vous donc, avec résignation, au sacrifice de votre vie =.

Un Janissaire, homme hardi & intrépide, ayant prêté l'oreille à ce discours, eut compassion du Derviche. Résolu de le sauver, il se leva avec vivacité, & demanda si l'on avoit pratiqué quelque conduit au fond du café: on lui répondit qu'oui. Il s'avance, & reconnoissant que c'étoit une latrine: « Il faut la nettoyer », ajoute-t-il ; & il se met lui même avec ardeur à ce travail dégoûtant, qu'il achève dans un instant. Examinant ensuite, avec beaucoup de soin, s'il ne découvre point quelque soupirail, ou autre issue qui

eût rendu cette retraite moins sûre pour le Derviche, il s'avance fièrement vers lui, le prend par la main, & au grand étonnement des gens envoyés par le Visir, qui n'osoient s'y opposer, le mène dans ce réduit incommode, le fait descendre dans le conduit, & reste lui-même dans la latrine, dont il ferme la porte. Le Derviche, encore plus étonné de cette brusque démarche, & ignorant quel en étoit le but, fondoit en larmes, & conjuroit le Janissaire de ne point le livrer à ses bourreaux. Incertain du sort que lui préparoit celui-ci, désolé, & n'ayant plus d'espoir que dans un miracle, il se prosterne, & demande à Dieu, dans une fervente prière, qu'il en fasse un qui opère sa délivrance. Il fut exaucé. Seisi, cette beauté resplendissante qui, par les charmes & les graces de ses manières, avoit toujours maintenu une bonne intellicence entre les Janissaires & les Sipahis, qui tous les jours venoient en foule au café pour l'admirer, laissa enfin pencher la balance de la partialité; un geste de sa part sembla trop approuver l'action du Janissaire. Le corps des Sipahis en con-

çut de la jalousie. Ce geste fut un trait de feu qui alluma leur colère; ils menacent; les Janissaires, dignes du nom qu'ils portent, s'ébranlent : bientôt les deux corps se mêlent; chacun choisit son ennemi : on ne voit plus qu'un mélange de cimetères, de turbans, & un désordre affreux. Ceux que ce démêlé ne regarde pas, fuient précipitamment du café, les uns sans *biniches*, les autres sans coiffures, ou nu-pieds. Halil, que le Janissaire venoit d'abandonner pour voler au secours de ses confrères, profite du tumulte, s'échappe, & court droit à sa cellule, tout éperdu, & frémissant encore du danger qu'il venoit de courir. Après trois heures passées dans l'inquiétude & l'affliction, Halil vit augmenter l'un & l'autre, par la nouvelle qu'il entendit passer de bouche en bouche dans tout le quartier. « On vient, disoit-on, de pendre ce Derviche & ces deux jeunes hommes qui s'entretenoient ensemble dans le café de Seisi. Cet exemple de sévérité étoit nécessaire, ajoutoit-on, pour réprimer la fureur des deux corps de milice qui s'y sont attaqués à main armée ». Cette

nouvelle, quoique fausse, quant à ce qui le regardoit personnellement, puisqu'il vivoit encore, ne lui présageoit rien que de sinistre. « On s'est défait, se disoit-il à lui-même, des deux jeunes gens; on va sans doute venir m'arracher de ma retraite pour me faire subir l'infamie du supplice ». Caché dans l'endroit le plus secret de sa cellule, il passa trois jours & trois nuits dans cette cruelle incertitude; ses yeux, pendant cet intervalle, se refusèrent au sommeil: mais, telle est la cupidité de l'homme, il pensoit en cet état à son trésor. Nizami dit, dans un de ses poëmes moraux, dédiés à la Jeunesse, que l'*homme doit s'estimer heureux, lorsque ses malheurs en ce monde sont toujours tempérés par quelque faveur de la fortune, & qu'il n'est de vrai bonheur, de bonheur à l'abri de toute amertume & sans interruption, que celui dont nous jouissons après le redoutable jour du Jugement.* Sur ce principe, Halil, tantôt riche & tantôt ruiné, tantôt coulant des jours tranquilles dans le sein de la philosophie, & tantôt gémissant sur les suites désolantes de ceux qu'il avoit passés dans un libertinage hon-

teux, enfin, tourmenté d'un côté par l'idée de voir finir sa vie par un supplice aussi infame qu'injuste, & consolé agréablement de l'autre par celle de la possession d'un trésor qui pouvoit lui sauver la vie; Halil, dis-je, pouvoit-il se regarder comme vraiment malheureux? Quoi qu'il en soit, ses alarmes changèrent bientôt en une sérénité qui ne fut plus troublée. Au bout de trois jours, accablé de sommeil, il s'endormit enfin. Le Cheikh lui apparut de nouveau en songe; son visage rayonnant respiroit la douceur & la paix. « Mon fils, lui dit-il, rendez graces au Ciel; votre ennemi n'est plus (c'étoit sans doute du Visir qu'il vouloit parler); vos frayeurs, vos chagrins vont cesser. Levez-vous, sortez sans crainte de votre réduit, où vous vous tenez caché; emportez l'or que vous y avez enfoui, & retournez en diligence dans votre patrie: ne négligez point, avant votre départ, de rendre vos devoirs aux Grands de la Porte; ils vous accueilleront avec bonté: n'en attendez plus rien de nuisible; c'en est fait; les peines & les soucis n'empoisonneront plus les momens de votre

vie ». A ces mots, le fantôme s'évanouit comme les vapeurs de la nuit devant l'aſtre du jour. Halil, ſe réveillant ſen ſurſaut, exécuta de point en point ce qu'il lui avoit preſcrit, & arriva enfin à Conia, ſon pays natal. Il y convertit ſa maiſon en un couvent de Derviches. C'eſt là qu'après avoir joui parmi nous, dans une tranquillité déſormais inaltérable, des richeſſes par leſquelles la Providence ſembloit avoir voulu ſuppléer à celles qu'il avoit ſi criminellement diſſipées, & après avoir donné à ces vertueux diſciples de *Meylana* l'exemple de l'humilité la plus profonde, il ſubit enfin la loi dont le ſort ne diſpenſe perſonne, & alla cacher, ſous un peu de terre, la misère qui accompagne les hommes en ce dernier moment.

«——»

Nous devons ce Conte à M. Digeon, Secrétaire, Interprète du Roi, & Correſpondant de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Il y a tout lieu de croire que ſa traduction françoiſe eſt aſſez conforme à l'original turc. En

faveur de ſon exactitude littérale, il faut lui paſſer un grand nombre de négligences dans le ſtyle, & peut-être d'incorrections & de fautes dans la tournure de ſes phraſes. La plupart de nos Traducteurs préfèrent d'habiller l'Auteur original à leur mode; ils ont grand tort. Ce n'eſt point leur génie, ni leur talent que nous recherchons, mais l'Auteur lui-même qu'ils ont traduit: nous voulons le voir tel qu'il eſt. Qu'eſt ce qu'une traduction, ſinon un nouvel habit qu'on donne à un Auteur? Cet habit le rendroit ridicule, s'il n'étoit exactement moulé ſur ſa taille.

TROISIÈME CLASSE.
ROMANS HISTORIQUES.

ALEXANDRE,
FAUX PROPHÈTE.

CETTE Hiſtoire eſt tirée des *Impoſteurs inſignes de Rocoles* ; elle eſt à peu près la ſeule que l'on puiſſe extraire aujourd'hui : les autres, telles que celles du *faux Smerdis*, du *faux Démétrius*, de *Sabbathaï-Sévi*, *&c*, ſont aſſez connues de tout le monde.

Cet Ouvrage roule entièrement ſur la ſuperſtition. Nous avons cru devoir le faire précéder ici d'un article ſur cette erreur ſi dangereuſe, tiré des Œuvres de Plutarque, afin de prévenir l'eſprit des jeunes Lecteurs, & de les inſtruire préliminairement de ce qui eſt relatif au ſujet que nous nous propoſons de leur expoſer. Si nous n'avions entrepris la *Bibliothèque des Ro-*

mans que pour l'usage des personnes instruites, nous n'oserions prendre cette précaution.

L'IGNORANCE de la nature des Dieux s'étant divisée en deux branches, produisit l'athéisme & la superstition. L'impiété de l'athée est un faux jugement, qui lui fait croire qu'il n'existe point d'Etre éternel & souverainement heureux. Cette erreur le conduit à une entière indifférence à l'égard de la Divinité, dont il n'attend ni châtiment ni récompense. La superstition imprime dans l'entendement de l'homme une frayeur qui l'abat, qui l'altère. Elle le persuade bien qu'il y a des Dieux ; mais ces Dieux, nos bienfaiteurs & nos pères, elle les lui peint mal-faisans & terribles.

Celui qui ne navigue point ne craint point la mer ; la calomnie n'est point redoutée par celui qui na rien, & l'habitant des Gaules n'a point à appréhender les tremblemens de terre (1);

(1) Est-il bien certain que les tremblemens de terre ne soient point à craindre dans les Gaules ?

mais quiconque a des Dieux une frayeur injurieuſe à leur bonté, celui-là craint tout, les ténèbres & la lumière, le bruit & le ſilence. Les eſclaves oublient, quand ils dorment, la dureté de leurs maîtres; le ſommeil ſuſpend les ennuis des miſérables qu'on retient enchaînés dans les cachots. Il n'en eſt pas ainſi de ceux qu'aſſervit la ſuperſtition ; les viſions effrayantes dont, la nuit, elle les épouvante, leur fait, du doux ſommeil, un tourment comparable à ceux qu'ils s'imaginent qu'on éprouve aux enfers. Un Poëte comique, parlant à ceux qui achètent des lits ornés de broderie & de dorure : « Pourquoi, leur dit-il, mettre vous-mêmes à haut prix le ſommeil, le ſeul bien que les Dieux nous donnent gratuitement » ? Ne pourroit-on pas dire aux ſuperſtitieux ? « Le ſommeil nous a été donné pour rendre le calme à notre ame par l'oubli de ſes peines ; pourquoi vous en faites-vous un ſupplice continuel, ne pouvant avoir recours à un autre ſommeil pour vous y ſouſtraire » ?

Les eſclaves peuvent exiger d'être vendus à un autre maître, quand celui

à qui ils appartiennent les traite trop durement, pour leur permettre l'espoir d'en obtenir jamais la liberté; mais la superstition ne nous laisse point la ressource de changer de Dieux. Il n'en est d'aucune espèce que le superstitieux ne redoute : tout l'Olympe l'épouvante, & les Dieux tutélaires de sa patrie, & ceux qui préfident à sa naissance. Les Dieux salutaires & souverains le font trembler, & il est saisi de frayeur, quand il pense à ceux à qui nous demandons les richesses, l'abondance, & la paix. La Divinité, cet asile des hommes dans leur infortune, la Divinité le fait frémir.

La superstition étend ses bornes au de là de celles de la vie. A l'en croire, s'ouvrent, à la mort, les profondes portes des enfers, où règne je ne sais quel Pluton : là, sont des fleuves de feu, & ces lieux ténébreux retentissent de cris lamentables que poussent des fantômes effrayans.

Les athées ne voient point les Dieux; les superstitieux les voient autrement qu'ils ne sont. Ils ajoutent foi à des fondeurs de bronze, à des tailleurs de pierres, qui leur fabriquent des Dieux

de forme humaine, & ils mépriſent les Philoſophes, qui prouvent & démontrent que la bonté de Dieu eſt infinie comme ſa puiſſance.

Il y a beaucoup de choſes, indifférentes en elles mêmes, que la ſuperſtition rend funeſtes. Le Roi Midas, troublé de quelque ſonge qu'il avoit fait, ſe livra à un tel déſeſpoir, qu'il mit fin à ſa vie, en buvant du ſang de taureau. Ariſtodême, faiſant la guerre aux Meſſéniens, il arriva que les chiens hurlèrent comme des loups, & qu'autour de ſon autel domeſtique il crut du chiendent. Ses devins l'ayant aſſuré que cela préſageoit de ſiniſtres événemens, il tomba dans la plus grande conſternation, & ne tarda pas à ſe donner la mort. Il eût été fort heureux que le ſuperſtitieux Nicias les eût imités, lui qui, frappé d'épouvante par une éclipſe de lune, ſe laiſſa inveſtir par les ennemis, qui le prirent & le firent mourir d'une mort honteuſe. Les quarante mille Athéniens qu'il commandoit furent, les uns faits priſonniers, les autres paſſés au fil de l'épée.

Le pilote, voyant les nuages, à l'ho-

rizon annoncer une tempête, réclame le secours des Dieux; mais tandis qu'il leur adresse ses prières, il donne ses ordres aux matelots, & pourvoit à la sûreté de son navire. Héſiode recommande au laboureur d'offrir ses vœux aux Divinités qui protègent les campagnes, avant, il est vrai, de commencer son ouvrage, mais toutefois ayant la main sur le manche de sa charrue.

Croire que les Dieux sont tels que les superstitieux se les figurent, n'est-ce pas une plus grande impiété que de nier leur existence, comme font les athées? Quant à moi, je serois moins fâché que les hommes disent: « Plutarque (1) ne fut jamais », que s'ils disoient: « Plutarque est un homme inconstant, colère, & vindicatif. Pour le sujet le plus léger, il vous fera tout le mal qu'il pourra; il vous enlevera l'un de vos enfans; il transportera sur vos terres une bête sauvage qui en ravagera tous les fruits ».

(1) Monteſquieu se déclare, dans l'*Esprit des Lois*, pour l'opinion contraire à celle de Plutarque.

Dans l'opinion où ſont les ſuperſtitieux, que c'eſt des Dieux que leur viennent tous les maux qu'ils éprouvent, il faut néceſſairement qu'ils les haïſſent & les redoutent; & ne ſoyons point ſurpris que, quoiqu'ils les conſidèrent comme leurs ennemis, ils leur ſacrifient, ils les adorent, & ſoient continuellement dans les temples. Ne voyons-nous pas qu'on fait la cour aux Tyrans, qu'on leur dreſſe des ſtatues d'or, de marbre, quoiqu'au fond du cœur on les déteſte? L'athée croit qu'il n'y a point de Dieux, & le ſuperſtitieux, en croyant, malgré lui, qu'il y en a, voudroit qu'il n'y en eût point. L'athéiſme ne donne jamais naiſſance à la ſuperſtition; la ſuperſtition, au contraire, produit ſouvent l'athéiſme; & ſi elle n'en ſauroit excuſer l'impiété, du moins ſert-elle, en quelque ſorte, à pallier l'horreur qu'on en doit avoir. N'eût-il pas mieux valu en effet que les Gaulois n'euſſent jamais eu la moindre notion de la Divinité, que de penſer, comme ils faiſoient, qu'il y eût des Dieux qui ſe délectaſſent de ſang humain? N'eût-il pas mieux valu pour les

Carthaginois, qu'ayant eu pour législateurs Critias ou Diagoras, ils eussent cru qu'il n'y avoit ni Dieux ni Démons dans le monde, que de sacrifier à Saturne & d'immoler eux-mêmes à ce Dieu leurs propres enfans? Ceux qui n'en avoient point, en achetoient des pauvres, comme on achète des agneaux ou des chevreaux; & il falloit que la mère qui avoit vendu son fils, assistât au sacrifice, sans verser une seule larme ni pousser un soupir. S'il arrivoit qu'elle laissât échapper la moindre marque de pitié, elle perdoit l'argent qu'on étoit convenu de lui donner, & néanmoins on immoloit l'enfant.

Amestris, mère de Xerxès, fit enterrer douze hommes vivans, imaginant, par un semblable sacrifice, obtenir de Pluton qu'il prolongeât le terme de sa vie. Dites-moi, je vous prie, si les mauvais Démons ou les Géans, ayant chassé les Dieux, avoient usurpé l'Empire du monde, quelles autres offrandes auroient-ils exigées?

Fuyons la superstition; mais que ce soit avec la circonspection la plus grande. Bien des gens, poursuivis par des bêtes féroces, perdent la tête, & cou-

rent se précipiter dans un abîme; de même en voit-on qui, voulant éviter la superstition, tombent dans l'abominable impiété de l'athéisme, laissant derrière eux la Religion assise entre l'athéisme & la superstition.

L'Alexandre dont il s'agit ici, étoit surnommé d'*Abonotique* ou le *paghlagonien*, du lieu de sa naissance (l'Abonotique ou Paphlagonie, Province de l'Asie mineure). Lucien nous a tracé le portrait de ce fourbe insigne. Sa taille étoit belle; il avoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & affable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux, mêlés si adroitement, qu'on ne pouvoit s'en apercevoir; l'esprit insinuant, & propre à persuader tout ce qu'il vouloit. Dans sa jeunesse, il se servit de sa beauté contre l'indigence, se prostituant à tout le monde. L'envie de faire fortune l'attacha particulièrement à un Charlatan qui contrefaisoit le magicien, & débitoit plusieurs secrets pour se faire aimer ou haïr, découvrir des trésors, se procurer des successions, perdre ses

ennemis, enfin toutes les sottises dont les imposteurs affamés ont, de tout temps, berné le peuple. Cet homme ayant reconnu au jeune Paphlagonien un esprit vif, adroit, & toutes les dispositions qu'exigeoit ce bel art, prit plaisir à l'instruire, aussi épris de sa beauté que l'autre l'étoit de son savoir.

Alexandre, devenu grand, & son Docteur étant mort, la nécessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire. Il vouloit passer pour un grand homme, pour un Dieu même, à quelque prix que ce fût, mais toujours, selon la louable coutume des Charlatans, aux dépens de la sotte crédulité. Il s'associa avec un Chroniqueur Bisantin, fameux par son adresse & ses artifices, le plus méchant de tous les hommes, nommé *Cocconas*, d'autres disent *Croconas*. En ce temps, les magiciens avoient beau jeu, sans doute parce que la raison philosophique étoit dans son enfance. Mais si, de nos jours, on voit de nouveaux *Croconas* (nommerons-nous les .... les ....?) exercer un despotisme universel sur les esprits; l'un par des attouchemens symétriques &

compaſſés, l'autre par des conjurations cabaliſtiques, tous deux, Divinités fabuleuſes, plus adroites que ce Jupiter voluptueux qui, pour s'introduire chez Danaé, imagina de ſe métamorphoſer en pluie d'or, ne ſe rendre acceſſibles aux belles & aux riches qu'au prix de leur or, dont ils font un trafic ſcandaleux; quelle eſt donc notre philoſophie? Dirons-nous que les temps poſtérieurs ſont plus heureux que les temps antérieurs? O raiſon humaine! foible raiſon, quelle eſt ta foibleſſe, puiſque l'expérience & les lumières de la ſcience ne peuvent arracher le bandeau qui te couvre les yeux! O homme! quelle eſt ta honte de refuſer ta foi à des merveilles ſuperbes & utiles, tandis que tu es l'eſclave des fourberies qui te ruinent & t'aviliſſent!

Alexandre & Croconas commencent par-tout *par ſurprendre les eſprits foibles, & vider les bourſes, en vendant des prophéties & des ſecrets.* Ils rencontrent, dans leurs courſes, une vieille femme qui ſe croyoit encore belle, & cherchoit à plaire. Elle étoit de Pella, autrefois capitale de la Macédoine: nos Aventu-

riers la suivirent de la Bithynie jusques dans sa patrie, vivant, comme il y a lieu de le croire, à ses dépens.

On nourrissoit en Macédoine de grands serpens, si privés, qu'ils têtoient les femmes & jouoient avec les enfans, sans leur faire mal. Ils en achetèrent un des plus grands, qui donna lieu à toutes les aventures que l'on va décrire.

N'ignorant point que la crainte & l'espérance sont les pôles sur lesquels tourne l'esprit humain, ces fourbes, aussi méchans qu'ambitieux, résolurent de faire servir ces deux chevilles ouvrières à leur funeste dessein, & fabriquèrent un oracle, dont le succès surpassa même leur attente.

Ils furent quelque temps à délibérer sur le lieu où ils commenceroient la scène. *Cocconas* choisit Chalcédoine, ville de la Paphlagonie, renommée par le concours de diverses nations qui l'environnoient. Alexandre préféra son pays, où les esprits étoient plus grossiers & plus superstitieux; car la plupart des Paphlagoniens, & particulièrement ceux qui demeurent par delà la mer d'Albonus, d'où il étoit, courent après le

premier Charlatan qu'ils rencontrent avec la flûte, le tambour, ou les cymbales, & le prennent pour un homme descendu du Ciel. Ne pourroit-on pas se permettre d'en dire autant de nos *François*, ou plutôt de nos *Parisiens?* Nos Journaux & nos Feuilles périodiques (à la réserve de quelques-unes dont les Rédacteurs ne se conduisent que par les règles d'une impartialité judicieuse & toujours éclairée), vendus à l'intérêt d'une foule de Charlatans en tout genre, sont-ils autre chose que des *flûtes*, des *tambours* ou des *cymbales* qui frappent l'air, sans faire impression à la raison? Et tous ceux qu'ils louent ne sont-ils pas des Dieux à leur avis?

Nos fourbes avoient caché des lames de cuivre dans un vieux Temple d'*Apollon* qui est à Chalcédoine, sur lesquelles ils avoient écrit qu'Esculape viendroit bientôt, avec son père, établir sa demeure en cette ville dont nous venons de parler. Ces lames ayant été trouvées, la nouvelle s'en répandit aussi-tôt par tout le Pont & la Bythinie, & particulièrement au lieu désigné; de sorte que les habitans décernèrent un Temple à ces Dieux, &

commencèrent à en poſer les fondemens.

Cependant Cocconas répandoit des oracles ambigus à Chalcédoine, où il mourut, à ce que l'on croit, de la morſure d'une vipère.

Immédiatement après ſa mort, Alexandre prit ſa place ; il parut avec une longue chevelure bien peignée, une ſaie de pourpre rayée de blanc, & un ſurplis par-deſſus, vêtement des anciens Prophètes. Il tenoit en ſa main une faux comme Perſée, duquel il prétendoit deſcendre du côté de ſa mère, & publioit un oracle, par lequel il ſe diſoit fils de Podalyre ; & ces Paphlagoniens étoient ſi ſimples, ſi ſtupides, qu'ils y ajoutoient foi. Un autre oracle de la Sibylle, dont il ſe flattoit impérieuſement d'être l'interprète, portoit, que *ſur les bords du Pont-Euxin, près de Synope, il viendroit un libérateur d'Auſonie.* Toutes ces prédictions étoient entremêlées de termes myſtiques & embrouillés, enveloppes ordinaires, imaginées pour déguiſer la vérité & pour ſe garantir des reproches attachés à l'erreur.

Annoncé par tant de séductions, Alexandre se vit, en très-peu de temps, accueilli & révéré comme un Dieu. Quelquefois il feignoit d'être saisi d'une fureur divine ; & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il mâchoit, qu'on nomme l'*herbe au foulon*, il écumoit extraordinairement ; ce qu'on avoit la simplicité d'attribuer à la force du Dieu qui le possédoit.

Il avoit préparé, long-temps auparavant, une tête de dragon, dont la face offroit les traits d'un homme : elle étoit faite de linge, & la bouche s'ouvroit & se fermoit par le moyen d'un crin de cheval. Son dessein étoit de s'en servir avec le serpent dont nous avons parlé, qui devoit faire le principal personnage de la comédie.

Lorsqu'il crut le temps favorable, il se transporta, la nuit, à l'endroit où l'on creusoit les fondemens du Temple ; & y ayant trouvé de l'eau, soit de source, soit de pluie, il y cacha un œuf d'oie où il avoit enfermé un petit serpent qui ne faisoit que de naître.

Le lendemain il vint tout nu, de grand matin, dans la place publique ;

ceint d'une écharpe dorée, pour couvrir sa nudité, tenant en main sa faux, & agitant sa longue chevelure, ainsi que les Prêtres de Cybèle. Montant ensuite sur un autel élevé : *Que ce lieu*, s'écria-t-il, *est heureux d'être honoré de la naissance d'un Dieu !*

A ces mots, tout le peuple, qui étoit accouru à ce spectacle, prêta la plus sérieuse attention (*conticuêre omnes intentique ora tenebant*), & se mit à faire des prières, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue juive ou phénicienne; ce qui ajoutoit encore à l'étonnement général. Il court vers le lieu où il avoit caché son *œuf d'oie*, & entrant dans l'eau, commence à chanter les louanges d'Apollon & d'Esculape, & à inviter celui-ci à descendre & à se montrer aux hommes. (*On sait que les Poëtes avoient débité qu'Esculape avoit eté métamorphosé en serpent, symbole de la prudence que doivent avoir ceux qui, comme lui, professent l'art de guérir. Ce célèbre Médecin, révéré comme le dispensateur de la santé, devint l'objet d'un culte religieux, & tint le premier rang parmi les Divinités inférieures*). Il enfonce une

coupe dans l'eau, & en retire cet œuf myſtérieux ; & quand il l'a dans ſa main, il le caſſe, & on voit ſortir auſſitôt le petit ſerpent, qui s'entortille autour de ſes doigts : alors il s'adreſſe au peuple. *Voilà Eſculape*, s'écrie-t-il avec l'enthouſiaſme de la fourberie intéreſſée, *voici votre Dieu.* La ſurpriſe & l'admiration ſe peignent ſur toutes les figures, l'air retentit de cris de joie, de bénédictions, & de louanges ; chacun ſe confond en adorations : l'un demande au Dieu la ſanté, l'autre des honneurs & des richeſſes.

L'impoſteur retourne en ſa maiſon, emportant ſon *Eſculape*, ſuivi d'une foule prodigieuſe de peuple, & ſe tient enfermé, juſqu'à ce que, diſoit-il, le Dieu fût devenu grand. Peu de temps après, un jour que toute la Paphlagonie étoit accourue à la ville où il demeuroit, & que ſa maiſon regorgeoit d'admirateurs religieux, il ſe plaça ſur un lit, revêtu de ſes habits prophétiques ; & tirant de ſon ſein le ſerpent qu'il avoit apporté de la Macédoine, il le laiſſa voir, entortillé autour de ſon cou & traînant une longue queue,

tant il étoit grand ; mais il en cachoit à deſſein la tête ſous ſon aiſſelle, ne montrant que celle de linge, qui avoit, comme on l'a dit, la figure humaine. Il avoit eu ſoin que le lieu où il étoit ne fût pas trop éclairé ; d'ailleurs on n'y reſtoit pas long-temps ; & à meſure qu'on entroit, on ſortoit par une autre porte (*Il ne faut pas oublier cette réflexion, que les Charlatans ſouffrent toujours avec peine la moindre obſervation de la part de leurs ſpectateurs ; des yeux trop clairvoyans les chagrinent & les déconcertent.*)

Ce ſpectacle dura quelques jours : il ſe renouveloit toutes les fois qu'il arrivoit quelques perſonnes de diſtinction. Toute la Bythinie, la Galatie, & la Thrace y accouroient en foule, ſur le rapport de la renommée. On envoyoit des portraits par-tout, avec des ſtatues d'argent & de cuivre, faites d'après nature. On publioit même un oracle qui prédiſoit ſon nom, & l'appeloit Glycon, le troiſième fils de Jupiter, qui apportoit la lumière aux hommes.

Le prophète voyant tous les eſprits préparés, prit le parti de rendre des oracles pour de l'argent, à l'exemple

d'Amphiloque, qui, après la mort de son père Amphiaraüs, chassé de Thèbes, se retira en Asie, où il prédisoit l'avenir aux barbares pour quelques oboles. Alexandre fit donc publier que le Dieu rendroit ses réponses lui-même, dans un certain temps, & qu'on eût à écrire ce qu'on voudroit lui demander, sur un billet cacheté. Alors, s'enfermant dans le sanctuaire du Temple qui étoit déjà construit, il faisoit appeler, par un héraut, tous ceux qui avoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetés, avec la réponse du Dieu, ayant trouvé l'art perfide d'ouvrir ces billets sans rompre le cachet. (*Ici Lucien donne quelques moyens de lever le cachet sans rompre la cire. Ces moyens ne sont que trop connus maintenant; nous nous dispensons de les exposer.*)

Ses réponses étoient presque toujours obscures ou ambiguës, suivant la coutume des oracles. Tantôt il encourageoit, tantôt il intimidoit, tantôt il prescrivoit aux malades un régime, ou des remèdes dont l'effet étoit souvent heureux, soit par un certaine connoissance qu'il avoit de la médecine, soit

par la confiance aveugle de ceux qu'il guérissoit.

Il différoit toujours de répondre sur l'article des successions, & remettoit à une autre fois, ou quand son Prophète l'en prieroit; car il parloit au nom du Dieu.

Chaque oracle se rendoit pour un prix très-modique, qui revenoit à six ou sept sous de notre monnoie, & qui ne laissoit pas que de produire une somme assez considérable, vu la grande quantité qu'il débitoit, & la défense de mettre deux demandes dans un même billet. Le peuple étoit si avide de toutes ces sottises, qu'une même personne faisoit quelquefois douze ou quinze demandes. Il est vrai que tout ce qu'il gagnoit ne tournoit pas à son profit, ayant sous lui plusieurs Officiers, dont les uns mettoient les oracles en vers, les autres les souscrivoient, les cachetoient, les interprétoient ou les gardoient. Chacun étoit payé à proportion de son service.

Il avoit, outre cela, des espions, des émissaires, & des correspondans dans les Provinces éloignées : ceux-ci répandoient par-tout la réputation de l'Oracle,

assurant qu'il prédisoit l'avenir, faisoit retrouver ce qui étoit perdu, guérissoit les malades, & opéroit plusieurs autres choses semblables. Une foule de monde accouroit de toutes parts avec des victimes pour le Dieu, & des présens pour le Prophète; le Dieu ayant ordonné par un oracle de faire du bien à son Ministre, parce qu'il n'en avoit pas besoin pour lui.

Plusieurs gens d'esprit, & principalement les Philosophes de la secte d'Epicure, voulant démasquer cet imposteur, & désabuser ceux qu'il avoit séduits, il cria que tout ce pays se rempliſſoit de chrétiens & d'impies, qui semoient des calomnies contre lui, & commanda de les lapider, si l'on vouloit mériter la protection du Dieu.

Quelqu'un lui ayant demandé ce que faisoit Epicure dans l'autre monde, il répondit qu'il étoit plongé dans un bourbier & chargé de chaînes: car il lui en vouloit, sur-tout *pour avoir*, dit Lucien, *mieux découvert qu'aucun autre toutes les fourberies & les impostures qui se glissent dans le monde, sous le voile de*

la religion : mais Platon, Chryſipe, & Pythagore étoient ſes Auteurs favoris.

Il haïſſoit la ville d'Ameſtris, parce que des amis de Lepidus & de pluſieurs Philoſophes Epicuriens y demeuroient, & il ne voulut jamais rendre d'oracle à aucun des habitans de cette ville : mais un jour qu'il en vouloit rendre un au frère de ce Proconſul, il ſe fit moquer de lui, en lui ordonnant de prendre un pied de pourceau avec de la mauve pour une douleur d'eſtomac, en termes ſi ridicules, qu'on ne ſavoit ce qu'il vouloit dire, ſoit qu'il n'eût perſonne alors pour lui compoſer ſon oracle, ou qu'il ne ſût que répondre.

Cependant il montroit ſouvent le ſerpent à ceux qui vouloient le voir ; mais il tenoit la tête cachée dans ſon ſein, en ne laiſſant toucher que le corps & la queue.

Sentant qu'il falloit, de temps en temps, quelques nouvelles ſupercheries pour ſoutenir les premières, il annonça qu'Eſculape répondroit viſiblement ; & cela s'appeloit, continue Lucien, *des*

réponſes de la propre bouche du Dieu : ce qui ſe faiſoit par le moyen de quelques artères de grues qui aboutiſſoient à la tête du dragon, faite de linge, & ſervoient d'organe pour porter la voix d'un homme qui étoit hors de la chambre : mais cela ne ſe faiſoit pas tous les jours, & ſeulement pour les perſonnes diſtinguées.

L'oracle qu'il rendit à Sévérien, touchant l'entrepriſe d'Arménie, étoit de ce nombre : il lui prédiſoit la victoire. Après ſa défaite, il en ſubſtitua un autre qui le détournoit de cette entrepriſe ; car il avoit l'imprudence de corriger les oracles qui avoient mal réuſſi ; & s'il arrivoit qu'il eût promis la ſanté à un malade, & qu'il vînt à mourir, il en publioit un tout contraire. Il avoit auſſi l'adreſſe, pour ne pas s'attirer l'inimitié des Prêtres de Malle, de Claros, & de Didyme, où l'on rendoit des oracles auſſi trompeurs que les ſiens, d'ordonner qu'on les conſultât, ſur-tout lorſqu'il étoit preſſé & qu'il vouloit éluder quelque demande.

Voilà ce qui ſe paſſa dans les lieux voiſins de ſa demeure. Dès que la renommée en fut répandue en Italie &

à Rome, chacun accourut vers lui ; on y envoya particulièrement les grands & ceux qui avoient le plus de crédit auprès du Prince, entre lesquels on distinguoit Rutilianus. C'étoit un homme très-estimé pour les mœurs & le courage, mais fort superstitieux, jusqu'à se mettre à genoux devant les pierres sur lesquelles on avoit fait quelques aspersions ou jeté quelque guirlande. Il dépêchoit au Prophète courrier sur courrier, & fut sur le point de quitter l'armée pour se rendre lui-même auprès de lui. Comme ceux qu'il envoyoit n'étoient que des valets, ils se laissoient tromper aisément, & ajoutoient de nouveaux mensonges aux anciens, pour mettre plus d'importance dans leurs rapports ; ce qui ne faisoit qu'accroître la passion & redoubler le zèle de leur maître.

Rutilianus, distingué par ses places & ses exploits militaires, étoit ami des plus grands Seigneurs de Rome ; il leur faisoit part de ce qu'on lui avoit rapporté : & pour inspirer aux autres la même confiance, il publioit, à sa façon, les prodiges de l'imposteur, & ne tarissoit

tarissoit point sur son éloge. Il en instruisit toute la ville & engagea plusieurs à consulter l'Oracle.

Ils furent fort bien reçus du Prophète, qui leur fit divers présens, afin qu'à leur retour ils dissent du bien de lui. Une de ses ruses étoit, lorsqu'il avoit lu leurs demandes, s'il s'en trouvoit quelqu'une trop hardie, de retenir le billet sans y faire réponse, pour avoir comme un gage de la fidelité de celui qui l'avoit donné.

Rutilianus lui ayant démandé quel précepteur il donneroit à son fils, il répondit ambigument, à la façon des Oracles, *Pythagore & Homère*: l'enfant étant mort quelques temps après, Alexandre vouloit donner une autre interprétation à sa réponse: mais Rutilianus aidoit lui-même à se tromper, & assuroit qu'il avoit prédit la mort de son fils, en lui donnant pour précepteurs, des hommes qui n'étoient plus depuis long temps.

Une autre fois ce Seigneur ayant voulu savoir, en conséquence de la doctrine de Pythagore, ce qu'il avoit été avant

que d'être ce qu'il étoit, & ce qu'il ſeroit un jour ; le Paphlagonien lui dit qu'il avoit été *Achille*, enſuite *Méandre*, & qu'il deviendroit un rayon du ſoleil, après avoir vécu cent quatre-vingts ans : mais la mélancolie l'éclipſa malheureuſement à ſoixante & dix, contre la promeſſe de l'Oracle, quoique c'en fût un des plus authentiques.

Enfin il ſut tellement ſe rendre maître de l'eſprit de cet homme, que, celui-ci ſongeant à ſe remarier, il lui commanda d'épouſer ſa fille, qu'il diſoit avoir eue de la Lune, devenue amoureuſe de lui. Rutilianus ſe garda bien d'héſiter ; il la fit venir, & l'épouſa, après avoir immolé des hécatombes (1) à ſa belle-mère, ſe croyant déjà du nombre des Immortels.

Encouragé par un ſi grand ſuccès, notre impoſteur médita de plus hauts deſſeins. Il dépêcha par-tout des courriers avec des oracles, prédiſant aux

(1) Sacrifice de cent bœufs, ou de pluſieurs animaux de différentes eſpèces, que faiſoient les Anciens.

villes qu'elles étoient menacées de peſte, d'embraſemens, ou de tremblemens de terre, & promettant de leur envoyer de quoi ſe garantir de tous ces accidens.

Une contagion très-violente étant ſurvenue (1), il publia un oracle *de la propre bouche du Dieu*, pour ſervir de préſervatif contre ſa malignité. On la voyoit écrite ſur les portes de pluſieurs des maiſons; mais, par malheur, ces maiſons furent les premières attaquées, pour s'être négligées peut-être par une confiance aveugle.

Pluſieurs émiſſaires qu'il avoit dans Rome, l'inſtruiſoient du caractère des premiers de cette ville, & de ce qu'ils ſe propoſoient de demander en arrivant, afin qu'il pût préparer à loiſir ſes réponſes.

Il avoit auſſi établi une eſpèce de *confrérie*, où l'on portoit des torches, avec diverſes cérémonies qui duroient trois jours. Le premier, on crioit à

(1) Lucius Verus avoit apporté la peſte de Syrie, l'an 166 de Jéſus-Chriſt, & ce fléau faiſoit des ravages terribles.

haute voix, comme à Athènes : *S'il y a ici quelque Epicurien, quelque Chrétien, ou quelque impie qui soit venu pour se moquer des mystères, qu'il se retire ; mais que les vrais fidèles soient initiés, à la bonne heure.* Alors il s'avançoit, le premier, d'un pas grave, en criant : *Hors d'ici, Chrétiens*, & toute la troupe répondoit : *Hors d'ici, Epicuriens ;* ensuite on célébroit les couches de Latone, avec la naissance d'Apollon & le mariage de Coronis, suivi de la venue d'Esculape. Le second jour, on célébroit la nativité de Glycon ; & le troisième, le mariage de Podalyre & de la mère du prophète. Dans cette fête, l'on allumoit des torches, dont toute la cérémonie empruntoit le nom de *dadis*, c'est-à-dire, *des torches.* On y représentoit aussi les amours de l'imposteur & de la Lune, & la naissance de la femme de Rutilianus. Alexandre s'endormoit au milieu de la cérémonie, comme un autre Endymion. Alors on voyoit descendre du plancher une belle Dame qui représentoit la Lune; c'étoit la femme d'un Officier de distinction : elle avoit l'insolence de venir embrasser le pro-

phète en la présence de son mari. Il rentroit une autre fois, avec ses habits pontificaux, dans un grand silence, puis, crioit tout à coup : *Jo Glycon. Jo Alexandre*, répondoit aussi-tôt un excellent chœur de Musiciens, suivis de hérauts paphlagoniens, gros coquins qui sentoient l'ail & portoient des chaussures de peau. Cependant, comme la procession passoit avec des gestes & des gambades mystérieuses, il découvroit de temps en temps une cuisse d'or, pour contrefaire Pythagore, apparemment par le moyen d'un caleçon doré qui reluisoit à la clarté des flambeaux. De là vint une grande question entre deux philosophes : *S'il n'avoit pas l'ame de Pythagore, comme il en avoit la cuisse.* Elle fut remise à la décision de l'oracle, qui répondit que l'*ame de Pythagore naissoit & mouroit de temps en temps ; mais que celle du prophète étoit immortelle & de céleste origine.*

Quoiqu'il défendît l'amour déshonnête, comme un crime détestable, il commanda aux villes du Pont & de la Paphlagonie de lui envoyer de jeunes garçons, pour consulter l'oracle &

chanter les louanges du Dieu. On obéiſſoit religieuſement à cet ordre; & tous les trois ans on lui envoyoit des enfans de bonne famille, les plus beaux qu'on pouvoit trouver, & il les faiſoit ſervir à ſes infames plaiſirs.

Par une plaiſante coutume qu'il avoit établie, on n'oſoit le baiſer, en le ſaluant, lorſqu'on avoit plus de dix-huit ans. Ceux qui avoient paſſé cet âge, lui baiſoient la main; de ſorte qu'il n'embraſſoit que de jeunes garçons, appelés pour cela *les enfans du baiſer.*

Le fanatiſme de ſes ſectateurs étoit porté au point, qu'ils tenoient à grand honneur de voir careſſer par lui leurs enfans & leurs femmes: quelques-unes ſe vantoient qu'il les avoit rendues mères, & prenoient leurs maris à témoin de leur turpitude.

La veille du jour qu'il vouloit rendre ſes réponſes, il appeloit, par ordre, tous ceux qui avoient préſenté leurs demandes, & un héraut s'écrioit à haute voix, *s'il vouloit les oracles.* Alors s'il répondoit du ſanctuaire à quelqu'un qu'il allât *à la mal-heur*, perſonne ne vouloit plus recevoir cet homme, ni

communiquer avec lui ; on lui refuſoit toute aſſiſtance, & il étoit obligé de quitter le pays.

Il pouſſa l'impudence juſqu'à envoyer un oracle à l'Empereur Marc-Aurèle, qui faiſoit la guerre aux *Quades* (ce ſont ceux qui occupent aujourd'hui une partie de la Siléſie & de la Pruſſe royale). Par cet oracle, il lui commandoit de jeter deux lions dans le Danube avec pluſieurs cérémonies, ſur l'aſſurance d'une paix prochaine, qui ſeroit précédée d'une inſigne victoire. Ces lions traverſèrent le fleuve, furent tués par les ennemis, & les Romains défaits, laiſſant, en cette rencontre, plus de vingt mille hommes ſur le champ de bataille. Le Paphlagonien ne fut point embarraſſé ; il ſe ſervit de l'artifice employé par Apollon pour tromper Créſus, & dit qu'il avoit bien prédit la victoire, mais non pas quel ſeroit le vainqueur.

Il inventa une nouvelle ſorte d'oracles, qui furent nommés *oracles de nuit*. Après avoir reçu les demandes, il ſe couchoit deſſus, & étoit averti, la nuit, en ſonge, à ce qu'il diſoit, de la ré-

ponſe qu'il avoit à faire. Cette réponſe étoit toujours ambiguë, ſur-tout quand la demande étoit bien cachetée : alors, ſans courir le riſque d'être découvert en voulant lever le cachet, il répondoit tout ce qui lui venoit en fantaiſie. Quelquefois, lorſqu'il n'étoit conſulté de perſonne, il forgeoit des oracles pour étonner le vulgaire. Si on l'interrogeoit en langue étrangère, il différoit la réponſe, pour la pouvoir faire en la même langue ; & quand il n'avoit perſonne à portée pour l'aider, il répondoit en la ſienne au haſard.

Lucien raconte les oracles qu'il lui rendit à lui-même. Un jour, qu'il avoit demandé au Dieu, par un billet bien cacheté, ſi ſon prophète étoit chauve, il lui fut répondu par un *oracle de nuit : Malach, fils de Saburda Lach, étoit un autre Atys.* Une autre fois, ayant écrit une même demande en pluſieurs billets, qu'on porta au prophète de divers lieux, afin qu'il ne ſe défiât de rien, celui-ci lui ordonna de ſe frotter le viſage de cytraïde (d'autres diſent cytruïde) & de la roſée de la terre, ayant été trompé par le porteur des billets, qui lui dit

qu'il cherchoit un remède pour le mal de côté : cependant on lui demandoit quelle étoit la patrie d'Homère. Pour un autre de ces billets, il défendit à Lucien d'aller par mer, ayant été trompé de même par le domestique qui le lui avoit porté.

Lucien ne devoit pas être fort disposé à croire le prophète, ni à faire son éloge. Alexandre, craignant d'être démasqué par ce philosophe, tâcha de le gagner: il lui fit des présens, & lui offrit un vaisseau pour le conduire à Amestris, dans le port où il avoit dessein d'aller. Lucien y consentit : mais quelle fut sa surprise, lorsqu'étant au milieu de la mer, il vit le pilote pleurer & faire divers signes aux matelots ! Il demanda ce que cela signifioit : le pilote lui avoua qu'Alexandre lui avoit donné l'ordre de le jeter dans la mer; mais qu'après avoir vécu soixante ans sans reproche, il ne pouvoit se résoudre à devenir homicide. Il le descendit néanmoins dans une île déserte, où il seroit bientôt mort de faim, si des vaisseaux du Bosphore, qui passèrent heureusement par-là, ne l'eussent sauvé.

Lucien, échappé à ce danger, voulut poursuivre Alexandre devant le Gouverneur de la Bythinie & du Pont; mais ce Gouverneur le pria de ne point agir contre un homme qu'il ne pouvoit condamner, quand même il le verroit manifestement coupable, de peur d'offenser Rutilianus. Lucien ne put donc se venger d'Alexandre, qu'en écrivant sa vie; il s'y déclare son ennemi. Il pourroit y avoir ajouté quelques circonstances capables de décrier davantage cet imposteur; mais le fond de son histoire étoit une chose si publique, qu'on ne peut présumer qu'il ait altéré la vérité.

Il eut l'insolence de demander à l'Empereur qu'il changeât le nom de sa ville en celui de *Unopolis ;* qu'on frappât des médailles où la figure du serpent fût empreinte d'un côté, & la sienne de l'autre, avec les attributs d'Esculape & la faux de Persée.

Enfin, après avoir prédit qu'il mourroit d'un coup de foudre, comme Esculape, à l'âge de cent cinquante ans (1), il

(1) Nous avons oublié de dire que cet imposteur vivoit vers l'an 180 de Jésus-Christ.

périt misérablement d'un ulcère, n'ayant pas encore atteint sa soixante-douzième année.

Si l'on nous reprochoit d'avoir donné cette histoire dans un Ouvrage absolument consacré aux Romans, nous répondrions d'abord que plusieurs histoires y ont été lues avec plaisir, & qu'en outre il est une manière d'arranger les histoires, qui peut les rendre, à quelques égards, romanesques. D'ailleurs, combien d'histoires sont si extraordinaires, qu'elles pourroient être regardées comme des *Romans* ou comme des fables ! Boileau a dit :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Telle est celle que nous venons de rapporter. Il n'est pas de la nature d'un Roman d'être toujours *fable*, mais d'en présenter les apparences, même dans le cas de la vérité. Cette courte explication justifiera suffisamment la division de la *Bibliothèque Universelle des Romans* en Romans Historiques, &c.

ROMANS D'AMOUR.

BAIL DU CŒUR DE CLORIS.

L'ACTE suivant peut passer, à tous égards, pour romanesque. On voit beaucoup de Cloris passer des baux pareils : mais pourquoi ces baux ne sont-ils pas obligatoires ? Les pauvres Daphnis ont beau vouloir les mettre à exécution, il y manque une formalité essentielle ; la minute ne reste entre les mains d'aucun Notaire ; & voilà le grand malheur. On a sans doute oublié de dire que ces sortes de baux ne sont qu'arbitraires & *ad libitum*. On pourroit les confondre avec de simples promesses. *Autant en emporte le vent*, dit-on ; *promettre &*

tenir font deux. Le pauvre bail que celui-là! Ainsi s'écria autrefois la belle Ninon : *Ah! le bon billet qu'a la Châtre !* Quoi qu'il en soit, cette plaisanterie est fort ingénieuse : ceux qui la connoissent déjà, ne seront pas fâchés de la retrouver ici dans la classe de nos Romans amoureux. Si nous ignorons l'Auteur de cette petite pièce, & les deux personnages qui, dans le temps, y donnèrent lieu ; il est une foule d'amans auxquels nous pouvons tous les jours attribuer ce rôle de contractans. L'Empire de l'Amour est une Monarchie dont les Rois se succèdent sans interruption. Mais une chose fâche tout le monde ; c'est que, parmi les Rois de l'univers, il n'en est pas un seul qui ose, comme les amans, se mettre au-dessus des lois ; & voilà malheureusement la raison pour laquelle ils se tient souvent de leurs engagemens.

PARDEVANT les Notaires, Gardes-notes du Roi Cupidon, notre Sire, dans toute l'étendue de l'Empire amoureux, soussignés : s'est présentée la belle Cloris, Bourgeoise de la ville de Cypre, demeurante rue & proche du Temple d'Adonis, laquelle a, par ces présentes, baillé & délaissé à titre de loyer, pro-

mis faire jouir & garantir de tous troubles & empêchemens, à l'amoureux Daphnis, aussi Bourgeois de ladite ville de Cypre, demeurant rue & proche du Temple de Vénus, à ce présent, & acceptant un cœur à elle, Cloris, appartenant, par rétrocession qui lui en a été faite par l'inconstant Hilas, son époux, par acte passé pardevant le Dégoût & le Mépris, Notaires en la ville de Saint-Léger-sur-l'Euripe, duquel acte, fait double entre les Parties, n'a été laissé aucune minute, du consentement d'icelles; le présent bail dudit cœur fait audit Daphnis, avec toutes ses appartenances & dépendances; savoir,

Deux beaux yeux, dont le cœur anime d'un feu pur
L'étincelant cristal, le transparent azur;
Où, des divers objets que forme la nature,
On peut voir en petit la naïve peinture;
Où, tout voilé qu'il est, le cœur, sans y penser,
Se peint fidèlement & ne peut s'effacer;
Où l'on peut découvrir, à travers de la flamme,
Un amour recélé jusques au fond d'une âme;
Enfin, où les amans, curieux de leur sort,
Trouvent toujours écrite, ou leur vie, ou leur mort;

Liſent le jour fatal aux grandes entrepriſes,
Et le moment heureux pour en venir aux priſes.

Leſquels deux beaux yeux ladite Cloris ſera tenue d'arrêter, en ſorte qu'ils ne s'égarent plus ſur les différens objets; qu'ils veillent ſans ceſſe à la ſûreté du cœur, & qu'ils ne ſervent qu'aux uſages que ledit Daphnis en prétend faire. Sera tenue pareillement ladite bailleresſe de mettre de bons *contrevents* en dehors, pour ſervir de défenſe contre les voleurs.

La modeſtie & la pudeur
Servent de *contrevents* aux *fenêtres* du cœur;
Et Cloris s'eſt aſſujettie
(Sans préjudicier pourtant à ſon amour)
D'oppoſer aux voleurs, & de nuit & de jour;
La pudeur & la modeſtie.

Ces beaux yeux, en public toujours ſi retenus,
En ſecret pour Daphnis perdront leur retenue;
Ils verront les amours tout nus,
Et la volupté toute nue.
Ils ſauront exciter les amoureux déſirs,
Ils ſauront ménager les amoureux plaiſirs.
Ils marqueront de la nature
Les plus tendres mouvemens,

Et ces bienheureux momens
Qui payent avec tant d'usure
Les mauvais jours des amans.

Plus, deux petites oreilles bien *orlées* (1) & rebordées, qui servent au cœur de conduit & de passage pour les cajoleries, les fleurettes, les déclarations d'amour, les protestations de fidélité, les soupirs, les plaintes, les prières, & pour tous les autres *divertissemens* de cette nature, à quoi il s'occupe.

Les amans sont loin de regarder toutes ces choses comme des divertissemens du cœur. Il n'est que trop vrai que ce sont autant de tourmens.

S'oblige ladite Cloris de les fermer, condamner du côté du mauvais vent, en sorte que ledit preneur n'en puisse être endommagé.

Quainsi la méfiance, & l'envie, & la haine,
Rencontrent en tout temps ce passage fermé,
De crainte que, par leur haleine,

(1) Ce mot n'est point françois ; le Poëte l'a fait dériver de l'italien *orlot*, *orlot*. On dit bien *orle*, en terme de Blason, qui signifie *filet* qui est vers le bord *de l'eau*.

Le cœur ne soit envenimé.
Que Daphnis, affranchi de ces mortelles pestes ;
Ne se sente jamais de leurs souffles funestes ;
Que Cloris, des jaloux méprisant le dépit,
Fasse ses oreilles au bruit ;
Que leurs plaintes en l'air toujours évaporées ;
Se dissipent en s'élevant,
Et qu'ils grondent enfin à ces po tes sacrées ;
Sans que le cœur en ait le mo'ndre vent.

Plus :

Une bouche fraîche & vermeille,
Qui sert au cœur de truchement,
Pour s'expliquer précisément
Sur ce qu'il reçoit par l'oreille ;
Une bouche où la volupté,
Cette reine des cœurs, flatteuse & délicate ;
Accorde la douceur avec la majesté,
Et règne mollement sur un lit d'écarlate ;
Une bouche où Zéphyr répand l'esprit des fleurs
Où l'Amour, avec les trois Sœurs,
Folâtre sur un tas de roses,
Et désarmé du trait fatal,
Entre deux lèvres demi-closes ;
Se joue d'un dard de corail.

Et parce que ladite bouche servoit ci-devant, d'un passage commun à l'ar-

tifice & à la dissimulation, au compliment, & à la flatterie, qui logent sur le derrière dudit cœur, dans un appartement détaché d'icelui, il a été convenu que ledit cœur demeureroit affranchi de cette servitude, sauf à ladite Cloris à dédommager lesdits hôtes comme elle avisera. S'oblige aussi ladite baillereſſe de donner de la pente dans ledit passage, pour faire écouler toutes les *ordures* & les *immondices* qui pourroient se former dans ledit cœur, comme les dépits, les chagrins, les soupçons, les dégoûts, & les tentations continuelles.

S'il est vrai que les dépits, les chagrins, les soupçons, &c. soient des ordures *& des* immondices, *les* soupirs, *les* plaintes, *les* prières, *qu'on vient d'appeler* divertissemens *du cœur, ne sont donc pas des* divertissemens.

Que ces embarras de l'amour
Ne troublent jamais son séjour;
Qu'il ne languisse point, qu'il se trouve à son aise,
Et que, par ce canal secret,
Le cœur se tienne toujours net,
Ne garde point d'eau punaise.

Plus :

Deux beaux bras, que le cœur, par des liens cachés,
Tient à son service attachés,
Et qui, pour écarter les maux qui se présentent,
Pour saisir les biens qui le tentent,
Sont incessamment empêchés.

Ladite Cloris ayant déclaré que lesdits bras n'avoient servi, jusqu'à présent, qu'à défendre l'approche aux insolens & aux importuns qui tranchent du petit maître & qui font profession de l'amour entreprenant & de l'amour brusque, il a été convenu qu'outre ces fonctions, dans lesquelles elle s'oblige de les entretenir, elle les rendra souples, & propres à servir à l'amour tendre & caressant que ledit Daphnis prétend loger avec lui dans ledit cœur.

Plus, deux globes plus blancs que la neige nouvelle.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Ladite baillereſſe a promis & promet de tenir leſdits globes clos & couverts, & de les mettre, par de bonnes bar-

rières, hors d'atteinte; en sorte que les passans & les curieux ne soient pas en pouvoir de les observer trop complaisamment.

En faveur de laquelle déclaration, le présent bail a été fait pour le terme de dix années, à commencer du jour des présentes, moyennant

Grande fidélité, grands soins, & grand amour;
Bon service de sa personne,
Que Daphnis rendra chaque jour,
Au gré de la belle mignonne.

Et encore à la charge de faire dans son cœur, appartenances, circonstances, & dépendances, toutes menues réparations.... satisfaire aux charges de ladite ville de Cypre, & enfin, user de tout en bon père de famille, & rendre les lieux en bon état, après les dix années expirées, sauf à proroger, s'il y échet. Et pour l'exécution des présentes, lesdites Parties ont élu leur domicile; savoir, ladite bailleresse en sa maison où elle est à présent demeurante en la ville de Cypre, rue d'Adonis, où pend pour enseigne *la Grotte enchantée*, & ledit preneur, aussi dans sa maison,

fise rue de Vénus, où pend pour enseigne *le Brandon d'Amour*, auxquels lieux lesdites Parties consentent que toutes assignations qui leur seront données, soient valables, sauf à changer lesdits domiciles quand ils verront bon être, en s'avertissant toutefois par un exploit fait à personne. Car ainsi a été accordé; promettant, obligeant, renonçant. Fait & passé en l'Etude des Notaires à Cypre, le premier d'Avril 1670, expédié double, & n'a été laissé minute. *Signé*, CLORIS, DAPHNIS.

LE DÉSIR ET LE RESPECT, Notaires.

Nous trouvons un second morceau du même genre, mais moins ancien, renfermé dans un manuscrit. Nous croyons devoir le placer ici.

L'ASSIGNATION d'un Amant à sa Maîtresse au Tribunal de l'Amour. Mai 1727.

L'AN de Persévérance, le neuf du mois d'Assiduité, en vertu des con-

traintes du bureau d'Amour, & à la requête de Tircis, amant fidèle, demeurant rue de Sacrifice, paroiſſe de Sincérité, à l'enſeigne de Belle Paſſion, où il a élu ſon domicile; j'ai, Nicolas de Bonnefoi, Huiſſier audiencier ordinaire, immatriculé, exploitant par tout le Royaume de Tendreſſe, & l'un des Officiers de Cupidon, Juge de l'Ile de Cythère, ſouſſigné, donné aſſignation à demoiſelle Philis, fille de cruauté & de tyrannie, en ſon domicile, rue des Rigueurs, paroiſſe de Dureté, à l'enſeigne du Cœur de rocher, parlant à ſon aimable perſonne, à comparoir; deux heures de relevée, en la Chambre d'Engagement, pardevant Monſeigneur Cupidon, Prince de la Conſtance, Lieutenant général de la Fidélité, Marquis de Complaiſance, ſeul Juge du Royaume d'Amour, pour ſe voir condamner, ladite Philis, & par corps, à donner dans le jour, & ſans délai, ſon cœur audit Tircis, conformément à la promeſſe verbale qu'elle en a faite; lui déclarant que, faute d'y comparoître, elle ſera atteinte & convaincue du crime d'infidélité; que défenſes lui ſeront faites

à l'avenir de plus hanter perſonnes du ſexe maſculin, s'en étant rendue indigne, ſur les peines portées par les Ordonnances & Réglemens du Royaume d'Amour; & en outre, pour l'infidélité par elle commiſe, & avoir fauſſé ſa promeſſe audit Tircis, qu'elle ſera pareillement condamnée à une inſenſibilité perpétuelle; & à cette fin, permis audit Tircis de donner ſon cœur à qui bon lui ſemblera, comme de raiſon, requérant dépens, dommages, & intérêts, attendu les chagrins & inquiétudes cauſés par ladite demoiſelle audit Tircis, & lui ai déclaré que Me Charles l'Aimant, Procureur, occupera pour ledit Tircis en la Chambre du bureau d'Amour, & ai à ladite demoiſelle, parlant comme deſſus, laiſſé copie de la préſente, pour ſûreté du tout. Contrôlé en l'Ile de Cythère, au bureau de l'Amitié, le jour de la Diſcorde, l'an de rupture, &c. &c.

FIN.

TABLE

Du Volume de Novembre.

MARIUS, page 3
Halil, Conte Turc, 85
Alexandre, faux Prophète, 145
Bail de Cloris, 180
Assignation d'un Amant à sa Maîtresse au Tribunal de l'Amour, 189

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume *de la Bibliothèque des Romans* pour le mois de Novembre. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix distingué de ses Coopérateurs, & l'abondance des sources, le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris, le 15 Novembre 1785.

RAULIN.

BIBLIOTHEQ U
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

DÉCEMBRE 1785.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
DÉCEMBRE 1785.

CINQUIÈME CLASSE.
ROMANS ALLÉGORIQUES.

HÉGÉSIPE,
OU
L'ILE DE LA MÉDIOCRITÉ,
CONTE ALLÉGORIQUE.

Nous regrettons sincèrement que l'Auteur de ce Conte soit anonyme ; nous aurions aimé à lui payer ici le tribut d'éloges que le bon

goût & l'honnêteté de ſon ame lui ont acquis dans la compoſition de ce Conte agréable. La morale en eſt pure ; elle y paroît ſous un charme qui doit la faire aimer : pluſieurs, ſur-tout dans le ſiècle où nous ſommes, y trouveront une leçon. Heureux, s'ils ont le bon eſprit d'en profiter ! Heureux nous-mêmes d'avoir penſé à la leur mettre ſous les yeux, puiſque nous aurons contribué, pour notre part, avec l'Auteur, à les rendre ſages !

HÉGÉSIPE étoit ſorti fort jeune de la maiſon paternelle ; long-temps il fut le jouet de ſon caprice, & le ſort lui fit éprouver ſes viciſſitudes affligeantes. Il parcourut pluſieurs Royaumes, il fut témoin de pluſieurs révolutions ; il vit des Rois, des Trônes, des Royaumes renverſés, des Nations vaincues : il en vit de nouvelles s'élever ſur les débris des autres : mais après ces différens voyages, pénétré de douleur d'avoir perdu la moitié de ſa vie : « Malheureux que je ſuis ! s'écria-t-il, j'ai employé mes beaux jours, ces jours précieux de mon printemps, à connoître

les hommes, & à chercher quelqu'un qui m'apprît l'art d'être heureux : & à présent que la triste vieillesse est sur le point de flétrir la fleur de mon visage, & d'éteindre le feu qui brilloit dans mes yeux, je me vois obligé de reconnoître que je ne suis qu'un insensé qui ai cherché hors de moi-même ce que j'aurois pu trouver en moi ».

Tandis qu'il se livroit à ces tristes pensées, il vit & découvrit dans l'Oronte, sur le bord duquel il étoit, une petite barque conduite par un enfant, qui s'approche de lui, & lui sourit tendrement. « Vous ne trouverez pas ici ce que vous cherchez, lui dit-il; je puis seul vous faire parvenir à votre but ». Hégésipe, surpris de ce discours, crut que c'étoit une illusion. Il ne pouvoit se persuader que cet enfant eût pu lire dans sa pensée. Il demeura quelque temps immobile; puis, sortant de son étonnement, il lui répondit : « O vous, qui, sous la figure d'un enfant, cachez sans doute quelque Divinité secourable, il ne m'appartient pas de vous demander qui vous êtes, trop heureux d'entrevoir que vous êtes quelqu'un d'entre les

Immortels. Daignez prendre soin de mon bonheur, pour lequel j'ai travaillé si long-temps. Hégésipe s'abandonne à votre conduite ». En disant ces paroles, il entre en tremblant dans la barque, qui s'éloigne bientôt du rivage. Vous eussiez vu les arbres qui bordoient l'Oronte s'éloigner insensiblement & échapper enfin à la vue d'Hégesipe & de son guide. Le premier objet qui s'offrit à eux sur l'autre bord du fleuve, fut une île où l'on voyoit couler des ruisseaux d'or, où les arbres étoient chargés de ce fruit qu'on admiroit dans le jardin des Hespérides. Les prairies étoient remplies de nombreux troupeaux revêtus de laine d'argent : tout offroit à leurs yeux des richesses & des trésors. C'est là qu'on prétend que Mydas avoit habité quelque temps, lorsqu'il eut reçu la vertu de tout convertir en or, & c'est lui qui y avoit opéré les merveilles qu'on y voyoit. « Oh ! quel doit être le bonheur des habitans de cette île » ! s'écria Hégésipe. = Vous vous trompez, répondit son guide ; cette île, que les hommes appellent l'*Ile des Richesses*, & les Dieux, l'*Ile de la Désolation*, est

le séjour affreux de la haine, de la discorde, de la fureur, & de l'envie. Les hommes s'y disputent sans cesse des trésors, que leur abondance leur rend inutiles. Ce séjour ne vous convient pas; c'est à un autre que j'ai dessein de vous conduire ». Ayant dit ces mots, il pousse sa barque vers une autre île qui se présenta bientôt à leurs yeux. Jamais rien ne parut plus digne de fixer le cœur & les vœux d'un homme que cette nouvelle île : on y voyoit par-tout des trônes superbes, & des esclaves empressés, offrir leurs hommages à des Rois majestueux. « Sans doute, c'est le comble du bonheur de régner dans ce séjour, s'écrie Hégésipe; je ne veux pas en choisir d'autre pour y finir ma carrière ». Que votre choix est peu digne d'un homme sage ! lui dit l'enfant. Ne voyez-vous pas que cette île, appelée sur la terre l'*Ile des Hommages*, & dans les Cieux, l'*Ile de l'Ambition*, n'a qu'un extérieur de grandeur; & que ces Rois qui y paroissent adorés, y sont encore plus haïs? Venez, ajouta-t-il, nous ne sommes pas éloignés de mon Royaume, où je veux que vous acheviez votre vie

en paix ». Auſſi-tôt il agita les rames de ſa petite barque, & la conduiſit bientôt à une troiſième île, où les hommes paroiſſoient tous égaux, où il n'y avoit ni maître ni eſclave, ni Roi ni ſujet, & où la Vertu animoit tous les cœurs, la Vertu, dis-je, qui avoit pris la figure d'un enfant pour amener Hégéſipe dans l'île de la Mediocrité, où elle le laiſſa content, heureux, & n'ayant plus rien à déſirer.

QUATRIÈME CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

ALAEDDIN,
CONTE ARABE.

Les Contes turcs, arabes, persans, & en général orientaux, sont presque tous marqués au même coin, métaphoriques, allégoriques, hyperboliques : on y remarque la même teinte absolument ; il en est de même de tous les Ouvrages de ces peuples. Après les Chinois, c'est sans contredit celui du monde entier qui se ressemble le plus & le plus constamment à lui-même.

Les Contes turcs, arabes, persans, sont toujours en vers ou en prose rimée, & cela se conçoit aisément. Aucun autre langage ne conviendroit mieux à l'élévation de l'ame de ces peuples & aux échasses d'idées sur lesquelles

elle est ordinairement montée; on diroit que chez eux tout est affectation. Des sentences sans nombre, des maximes, des assertions tranchantes, le sublime prodigué par-tout, annoncent l'orgueil de ces nations, qui, semblables à l'imposteur Mahomet, héritières de ses prétentions insoutenables, osent s'assimiler aux Dieux dans tout ce qu'elles disent, pensent, & opèrent. Cependant cet orgueil incroyable, que la barbarie ne fait qu'augmenter, ne se trouve point incompatible avec l'esprit de religion qui respire dans toute leur conduire : mais on a peine à croire qu'il soit bien vrai, & certainement il doit être faux. Comment concevoir en effet que la religion, bien sentie, bien sincère, puisse s'allier avec le despotisme moral qui règne en général dans les esprits orientaux, par imitation sans doute du despotisme politique que les Souverains du pays exercent sur tous leurs sujets? Nous devons ajouter encore que cette religion affectée n'est ni toujours bien entendue, ni toujours bien suivie. On la trouve prodiguée dans tous les écrits, même dans ceux qui la contrarient le plus. Parmi les Contes turcs, persans, arabes, il n'y en a peut-être pas un seul qui ne commence par quelque préambule religieux. Cet usage, au moins quand il s'agit d'un Ouvrage qui ne s'accorde point avec la religion,

rappelle celui de ce voleur d'habitude, qui, chaque matin, avant son premier vol (il voloit tous les jours), faisoit un signe de croix & une courte prière, comme s'il eût osé invoquer l'assistance de l'Etre suprême jusques dans le crime. Voici le préambule religieux d'Alaeddin.

«»

J'ENTREPRENDS cet Ouvrage au nom de Dieu, & mets toute ma confiance & mes espérances en celui à qui rien n'est caché, qui joint à la toute-puissance les augustes titres d'*adorable*, de *bienfaisant*, & de *miséricordieux*.

On trouve dans les anecdotes des temps anciens, que, parmi les marchands de l'Egypte, Izzeddin, établi au Caire, s'y distinguoit par un mérite solide, soutenu d'un extérieur noble & vénérable, d'une grande piété envers Dieu, & d'une générosité pleine d'affection pour les hommes. Les toiles, les étoffes de soie, & d'autres objets formoient le détail de son commerce; sa ponctualité & son opulence, jointes à une prudence consommée & à un bon esprit, l'avoient mis dans une grande consi-

dération auprès des autres négocians, ſes compatriotes, dont il étoit généralement aimé. Parmi les tréſors qu'il poſſédoit, Dieu lui en avoit donné un bien cher à ſes yeux ; c'étoit un fils unique, qu'il avoit nommé Alaeddin(1). Izzeddin, idolâtre de ce fils, n'oublia rien pour lui donner l'éducation la meilleure & la plus conforme en même temps à la tendreſſe qu'il avoit pour lui : il alloit au devant de tout ce qu'il pouvoit déſirer ; le mortifier, le reprendre rudement, s'éloigner même de lui un moment, c'étoit autant de choſes impoſſibles pour un père qui craignoit tout pour un fils ſi précieux. Alaeddin, élevé ainſi dans la maiſon paternelle parvint à l'âge de quinze ans : juſqu'alors il n'en étoit ſorti que le vendredi de chaque ſemaine, à l'heure de midi, pour aller *faire ſes dévotions à la moſquée la*

(1) Chez les Turcs & les Arabes, le père eſt ordinairement le ſeul qui déſigne le nom que doit porter ſon fils. Alaeddin (c'eſt-à-dire, *ſublime par la religion*) eſt celui qu'Izzedin donna au ſien au moment de ſa naiſſance.

plus voisine, & y écouter le hutbé (1), après lequel il s'en retournoit promptement chez lui. Jamais il ne s'étoit écarté d'une conduite si régulière. Parvenu à l'âge nubile, les amis de son père pensèrent à l'établir, & proposèrent à Izzeddin un parti pour son fils. Cette affaire leur tenoit tellement à cœur, qu'ils ne cessèrent point leurs instances qu'ils n'eussent vu Alaeddin fiancé avec la fille d'un des commerçans les plus riches & les plus accrédités du Caire : c'étoit la beauté même, & sa taille répondoit à ses attraits. Chacun s'empressa d'envoyer aux futurs époux les présens de bienséance. La dot & toutes choses étant prêtes, on commença les noces, & l'on conduisit la fille, avec les cérémonies accoutumées (2), dans la

(1) Le hutbé est une prière que l'on fait le vendredi, dans les mosquées pour la prospérité du Grand-Seigneur.

(2) L'épousée est conduite sous un dais. Deux de ses plus proches parens la soutiennent : son visage & ses mains sont couverts d'un voile de gaze couleur de feu ; c'est le *flammeum* des

maiſon d'Alaeddin. Après une fête ſplendide qui ſuivit ce mariage & dura pluſieurs jours, chacun ſe retira chez ſoi.

Alaeddin, renfermé avec ſon épouſe dans la maiſon paternelle, & incapable, par le genre d'éducation qu'on lui avoit donné, d'exercer aucune profeſſion, ni même de ſe répandre au dehors, continua de vivre pendant cinq ans dans l'inaction & la ſolitude, ne faiſant diverſion à ſon oiſiveté que par la lecture & la prière : pendant cet intervalle, Dieu lui donna deux fils & deux filles : mais la joie que lui cauſoit la fécondité de ſon épouſe, fut bientôt troublée par le plus triſte événement. Izzeddin ſon père tombe malade, languit pendant deux mois, & paye enfin le tribut impoſé à tout mortel. Alaeddin après, lui avoit rendu les derniers devoirs & fait élever un tombeau dont il ne put s'éloigner

Anciens. Pluſieurs femmes la précèdent, & pouſſent, de temps en temps, des cris de joie. L'épouſée eſt ſuivie de pluſieurs parens de ſon mari & des ſiens. Une muſique extrêmement bruyante ferme la marche.

qu'après avoir vu couvert de terre l'objet de ses larmes, retourna chez lui pénétré de douleur. Sa mère, femme d'un esprit & d'une sagesse dignes de la veuve d'Izzeddin, très-habile d'ailleurs pour la conduite d'un ménage, employa généreusement les biens que lui avoit laissés le défunt, à l'entretien de son fils & de son épouse : elle ne put le faire que pendant deux années; ce terme fut celui de sa vie; après un mois de maladie, ces malheureux époux la perdirent. Alaeddin, chargé d'une femme & de quatre enfans, sans possession, sans aucune ressource du côté de l'industrie pour les faire subsister, prit le parti ruineux de vendre peu à peu tout ce qu'il possédoit, pour subvenir à leur entretien. Etoffes, meubles, habits, maisons, biens de campagne, tout disparut bientôt, & le fils d'Izzeddin, réduit à la mendicité, nu, tourmenté par la faim & encore plus par le désespoir de son état, à la vue d'une famille désolée, qui manquoit d'habits & de pain, ne pouvoit plus soutenir ce spectacle; & honteux d'étaler sa misère aux yeux de ses compatriotes, résolut de s'en éloigner,

& partit pour Suez. « Pourquoi resterois-je, se disoit-il à lui-même le cœur plein d'amertume, pourquoi resterois-je dans ma patrie ? Seroit-ce pour y chercher ma subsistance dans une condition servile, au milieu de toute une ville qui a vu la prospérité de mon père & la mienne ? Seroit-ce pour y essuyer de sanglantes ironies qui me feroient mourir de honte?.... » C'est en faisant ces réflexions que l'infortuné Alaeddin s'éloignoit d'une épouse & d'une famille chéries. Il joignit la caravane, & il se rendit avec elle, en deux jours, à Suez. Les voyageurs qui la composoient s'étant séparés pour se rendre chacun à son pays, seul & l'ame consternée de ses malheurs, il s'avança vers le rivage de la mer, & il s'y promenoit d'un air pensif, au milieu d'un nombre infini de marchands de Médine, de la Mecque, de l'Arabie Heureuse, des Indes, & de la Chine, qui embarquoient à ses yeux de riches cargaisons pour tous ces pays. Le port étoit plein de vaisseaux prêts à faire voile, & le quai n'étoit couvert que de capitaines, de matelots, de marchands, & de marchandises innom-

brables. Tout étoit en mouvement pour l'embarquement ; chacun vaquoit avec activité à ſes affaires, tandis qu'Alaeddin, couvert des haillons de la misère, oiſif, inconnu, à jeun, n'étoit occupé qu'à conſidérer tant de divers objets, qui tous ſembloient inſulter à ſon malheur. Dans cet état, il fut abordé obligeamment par un riche marchand Indien, homme reſpectable & d'un mérite diſtingué : il étoit vêtu de blanc ; ſa robe traînoit juſqu'à terre, une longue barbe blanche, & un air majeſtueux & impoſant, ſembloient ajouter à la vénération que lui attiroit une vaſte érudition qui embraſſoit toutes les ſciences. Ce ſage lut aiſément, dans les yeux preſque éteints & dans la contenance d'Alaeddin, le malheur de ſa ſituation, & connut en même temps qu'il étoit digne d'un meilleur ſort. Jeune homme, lui dit-il après l'avoir ſalué avec affabilité, en s'avançant vers lui, & après en avoir reçu le ſalut, quel eſt votre nom, qu'attendez vous ici, & quelles raiſons vous ont conduit dans ce pays ? Seigneur, lui répondit l'Egyptien, je m'appelle Alaeddin ; je n'ai aucune affaire ici : rien

ne m'y a conduit, que mes malheurs qui mont obligé de m'éloigner de ma patrie; & si j'attends quelque chose en ce lieu, c'est que Dieu touche en ma faveur le cœur de quelque personne charitable, qui me prenne sous sa protection & m'emmène avec elle dans une région étrangère, où les *mille portes* de la Providence, toujours ouvertes à ceux qui s'y confient, seront ma ressource. Eh bien, reprit le marchand Indien, je vais partir pour *Gedda* (1); je suis sans valet; mon état & mon âge ne me permettent point de m'en passer: entreriez-vous sans répugnance à mon service? Mais je ne puis vous garder auprès de moi que jusqu'à *Gedda*. Je vous offre une *piastre* par jour; & ce salaire vous sera payé au moment de mon arrivée en cette ville. Dans les circonstances où se trouvoit Alaeddin, quel marché n'eût-il point accepté? Aussi consentit-il avec joie à celui-ci, & sur le champ ils récitèrent l'un & l'autre

(1) Ville de l'Arabie Pétrée, avec un port, sur la mer Rouge, à sept ou huit lieues de la Mecque.

trois fatihas (1) pour attirer les bénédictions du ciel sur cet accord. Les marchandises de l'Indien étoient déjà chargées, & le vaisseau n'attendoit que lui pour lever l'ancre : il s'y rendit aussitôt avec Alaeddin. On fit voile, & gagnant la haute mer, on cingla vers *Gedda* : au bout de vingt quatre jours d'une traversée tranquille, ils arrivèrent à ce port de l'Arabie Pétrée.

Alaeddin s'étoit très-bien comporté pendant le voyage : son maître, content de son zèle & de son assiduité, lui paya, dès qu'ils eurent mis pied à terre, vingt-quatre *piastres*, selon leur accord. « Mon fils, lui dit-il, voilà ce à quoi nos conventions m'engagent indispensablement envers vous : mais je ne dois pas m'en tenir là ; recevez encore ces dix *piastres* ; votre activité & votre exactitude à remplir scrupuleusement vos devoirs & à aller au devant de tout, n'exigent pas moins de ma reconnoissance ». Le

(1) C'est-à-dire, trois fois le *fatihas*, comme nous disons trois *pater* ou *trois ave*. On appelle *fatihas*, une courte prière que les Musulmans regardent comme le premier chapitre de l'Alcoran ;

marchand Indien lui fit aussi présent d'un habillement complet; & après lui avoir demandé s'il avoit besoin d'autre chose: « Allez en paix, mon fils, lui dit-il en lui prenant généreusement la main, au lieu de se laisser baiser la sienne (1). = Seigneur, répondit Alaeddin, daignez prier sur moi ». Son cœur serré n'en put dire davantage; il se sépara, en prononçant ces mots, de ce vénérable vieillard, qui alla vaquer à son négoce, tandis qu'Alaeddin, de son côté, s'avança dans la ville, sans savoir où le conduisoient ses pas : errant çà & là, il promenoit un vue oisive sur tout ce qui pouvoit attirer sa curiosité. La beauté des édifices de *Gedda*, le nombre de ses habitans, la magnificence des bains, des hôtelleries, des marchés, des besestins, la solidité des maisons particulières, les palais, les cafés, tout excitoit son admiration (2). Après avoir ainsi par-

(1) Chez les Turcs, l'inférieur baise la main du supérieur par respect.

(2) La ville de Gedda n'est ni grande, ni remarquable par la beauté de ses édifices. Cette description exagérée de l'Auteur est d'autant plus

couru cette ville, pressé par la faim, il s'arrêta dans un café; & tirant de sa poche une double *piastre*, il en paya un frugal dîner qu'il s'y fit apporter (1). Tandis qu'il prenoit son repas, plusieurs Mecquois vinrent l'aborder, & après l'avoir entretenu quelque temps, lui demandèrent avec politesse quelle étoit sa profession. « Je suis un négociant Egyptien, leur répondit Alaeddin (qui vouloit leur déguiser sa situation), que des vues de pélerinage & de commerce ont amené ici; je compte me rendre incessamment à la Mecque, pour y demeurer autant que mes affaires & ma dévotion le demanderont, & de là retourner dans ma patrie. = Etes vous marié, ajoutèrent-ils? = Non, leur répondit Alaeddin, qui crut devoir leur laisser ignorer qui il l'étoit. = Puisque vous êtes

déplacée, qu'Alaeddin, après avoir vu le Caire, ne pouvoit trouver à Gedda aucun objet de magnificence qui pût exciter son admiration.

(1) Les comestibles, sur-tout le riz, les grains, & les légumes, sont d'une cherté exorbitante à Gedda, parce qu'on les y transporte de l'Egypte par mer ou par caravane.

encore libre & que votre situation paroît avantageuse, reprirent les Mecquois (après s'être entretenus quelques momens à l'écart, & paroissant déterminés au parti qu'ils alloient lui proposer), souffrez que nous vous donnions une preuve de l'amitié que votre physionomie heureuse, votre conversation douce & insinuante, ont fait naître dans notre cœur, en vous faisant une proposition d'établissement en ce pays. Il y a ici une jeune veuve, dont on ne sauroit trop vanter les graces & la beauté; son mari, mort depuis peu, étoit le marchand le plus opulent de la Mecque; n'en ayant point eu d'enfans & restant sans héritiers, il lui a légué tout son bien, qui monte à des sommes considérables. Nous voulons la marier en secondes noces avec vous; donnez nous votre parole, afin que nous allions conclure cette affaire, qui ne peut être qu'une source de bonheur pour vous: vous posséderez une femme aimable, & avec elle, des maisons spacieuses, des esclaves de l'un & de l'autre sexe, des étoffes, des meubles, & des biens sans nombre; & vous coulerez des jours

heureux avec une compagne pleine de bonnes manières & d'attentions ».

A de pareilles offres Alaeddin pouvoit-il balançer ? Il donna son consentement, & leur dit d'un ton modeste : « Allez, que les graces du ciel soient votre récompense ».

Les Mecquois, l'ayant quitté sur le champ, se rendirent chez la jeune veuve, à laquelle ils firent part de leur dessein. Leur entretien ne fut pas long : elle donna son approbation, & ils revinrent trouver Alaeddin au café, pour lui annoncer la réussite de leurs démarches. = Les choses sont terminées, lui disent-ils, selon vos souhaits ; nous avons parlé, & la jeune veuve vous accepte pour époux. La seule chose qu'elle exige de vous, c'est que vous lui fassiez une pension de deux *piastres* par jour : d'ailleurs, elle prend sur elle toutes les dépenses qui concernent votre entretien, le sien, celui de vos domestiques, & en général tous les frais du ménage. Ces conditions ne sont-elles pas telles que vous les eussiez dictées vous même ? = Oui, leur dit l'Egyptien, j'y souscris avec

joie, & prie Dieu qu'il mette à ce saint engagement le sceau de ses bénédictions.

L'exécution de l'article de la pension journalière n'étoit pas cependant sans quelque difficulté de la part d'Alaeddin; mais il prit courage, & se dit à lui-même: « De dix-sept doubles *piastres* que tu possédois au monde, il t'en reste encore seize, pour satisfaire pendant seize jours à la pension journalière de ta femme: que crains tu de l'épouser? Augure mieux de ton bonheur, & compte pour le dix-septieme sur les trésors de la Providence ». Alaeddin, raffermi par ces sentimens, suivit à l'instant les Mecquois, qui le conduisirent chez la veuve. Celle-ci, déjà prévenue par leurs discours, & persuadée, comme eux, que l'époux qu'on lui avoit choisi étoit un des marchands les plus riches & les plus accrédités de l'Egypte, s'estimoit heureuse, & apprit avec joie son arrivée chez elle. Alaeddin, introduit dans les premiers appartemens, fut charmé de la richesses & des sophas & des autres meubles qui en faisoient l'ornement : tout y respiroit un air de grandeur; & sa vue, qui ne pouvoit

pouvoit se lasser de contempler ces objets, y étoit encore attachée, lorsque la jeune veuve se fit entendre derrière un rideau. Les Mecquois s'étant approchés, lui dirent qu'ils étoient venus pour la conclusion du mariage projeté; à quoi elle répondit qu'elle y donnoit volontiers les mains : elle fit ensuite de nouveau, en présence de l'Egyptien, la demande de la pension journalière de deux *piastres*, & en même temps la promesse de subvenir, de son côté, à toutes les dépenses. Alaeddin ayant dit qu'il consentoit à cet arrangement, cette courte formalité fut suivie à l'instant de la cérémonie du mariage. Dès que le contrat eut été dressé par le Cadi du lieu (1) & signé par les témoins, *Hussun* (c'est-la le nom de l'épousée) reçut Alaeddin dans les appartemens intérieurs, & lui prodigua des charmes dignes du nom qu'elle por-

(1) Ordinairement les parens des futurs se rendent chez le Cadi, qui dresse les articles en leur présence, & d'après le rapport du mari ou de son Procureur.

toit (1); il passa dans ses bras une nuit délicieuse, qui fut terminée par un léger sommeil. Le Tout-Puissant ayant fait reparoître le jour sur l'horizon, il se leva, fit son oblation, & se mit en prières: dès qu'elles furent terminées, une esclave parut, & d'un air empressé lui apporte un déjeûner délicat, & lui présente ensuite le café. Alaeddin, après avoir fait ce petit repas que le contentement assaisonnoit, se préparoit à sortir pour aller faire une promenade dans la ville, lorsque la même esclave, l'attendant à la porte, s'avança vers lui, & tendant la main, lui demanda la pension journalière. L'Egyptien lui remit deux *piastres*, & s'en alla parcourir, sans objet, les divers quartiers de la ville. A midi, il rentra chez lui, où il trouva un dîner splendide: après avoir mangé, il sortit de nouveau, & ne revint que le soir. Il trouva encore, en rentrant, un souper composé des mets les plus friands & les plus recherchés: aux plaisirs de la table, il en succéda d'autres qui lui rendirent cette seconde nuit aussi agréable

(1) Hussun signifie, en arabe, la beauté même,

que la première : le lendemain, après son déjeûner, il fut de nouveau abordé par la jeune esclave, qui lui demanda la pension journalière : il la lui donna, & sortit. Pendant seize jours consécutifs elle continua d'exiger de lui, chaque matinée, cette somme modique pour tout autre, mais ruineuse pour Alaeddin, qui, le dix-septieme, ne put y satisfaire. L'esclave s'etant approchée à l'heure accoutumée pour la lui demander, l'Egyptien, qui ne possédoit pas une obole, la repousse avec colère : « N'avez vous pas honte, lui dit-il, de vous tenir tous les matins à ma porte, & d'en fermer, pour ainsi dire, le passage, en tendant une main importune pour exiger de moi cette légère somme ? Tantôt j'ai de l'argent, tantôt j'en suis dépourvu : qu'importe qu'il s'écoule cinq jours & même dix, sans que je fasse ce payement ? J'acquiterai tout le onzieme. Son épouse, qui avoit prêté l'oreille à tout ce qu'il disoit, s'avança, & l'interrompit à ces mots, pour faire de vifs reproches à l'esclave : « Malheureuse, lui dit-elle (honteuse de ce qui se passoit), qui t'a ordonné d'exiger chaque

jour cette ſomme de mon mari ? Qu'il prenne le terme qui lui plaira pour payer cette penſion journalière ; je m'en rapporte entièrement à ſa diſcrétion là-deſſus : & vous, mon cher époux, ſe tournant vers lui avec un ſourire gracieux, pardonnez l'effronterie de cette eſclave ; c'eſt ſon caractère, & je ne l'en ai point encore pu faire changer : mais je lui deſtine un châtiment exemplaire ; allez vaquer, à votre aiſe, à vos affaires, & que la paix de Dieu ſoit toujours ſur vous ». Ce procédé joli de *Huſſun* fut d'autant plus ſenſible à Alaeddin, qu'il ne s'y attendoit pas. Il ſortit l'eſprit plus tranquille, mais non cependant ſans inquiétude pour le lendemain. Il ſe reprochoit d'avoir trompé une ſi charmante femme ; il ne ſavoit à quoi aboutiroit le perſonnage qu'il jouoit, & qu'il ne pouvoit jouer longtemps : accablé de cette réflexion, il levoit de temps en temps les yeux au ciel, & imploroit les lumières & les ſecours du Très-Haut.

Cinq jours s'étoient déjà écoulés dans cette perplexité, pendant leſquels l'Egyptien, dévoré de ſon chagrin, ne

sachant à qui le confier & en cherchant inutilement le remède, n'osoit paroître chez lui que pour y prendre ses repas & quelques heures d'un sommeil souvent interrompu par les soupirs; lorsque, le sixième, se promenant tristement & les yeux baissés dans le marché public, il apperçoit par terre une bourse; il se baisse, la ramasse adroitement, l'ouvre, & y trouve mille sequins: personne ne s'en étoit apperçu. Alaeddin, tressaillant de joie, la mit dans son sein, & continua son chemin, rendant intérieurement de vives actions de graces au Tout-Puissant, dont il s'étoit cru abandonné, & regardant cet événement comme le présage d'une meilleure fortune. Il étoit encore préoccupé de cette agréable idée, lorsque, s'étant avancé un peu plus loin, il entendit un Crieur public qui répétoit à haute voix plusieurs fois ces paroles: « O gens de bien, quiconque de vous a trouvé une bourse de mille sequins & la rendra à son maître, en recevra cent pour récompense ».

Il fut frappé de ces paroles; & rentrant en lui-même: « Alaeddin, se dit-il,

cent sequins possédés légitimement ne valent-ils pas mieux pour toi que mille sequins gagnés par un crime ? L'argent mal acquis se dissipe, & laisse après soi les remords : d'ailleurs celui qui a perdu cette bourse est sans doute plongé dans le plus grand chagrin : n'est-il pas de l'humanité de me hâter de le dissiper, & l'Etre éternel ne m'en récompensera-t-il pas ? Ce raisonnement, digne d'un cœur droit & bon, tel qu'étoit celui de l'Egyptien, l'emporta sur tout autre motif. Il court à l'instant vers le Crieur, & le prie de lui faire connoître celui qui a perdu une bourse de mille sequins. == Quel est le but de votre curiosité? lui dit le Crieur. == C'est, répondit Alaeddin, que cette bourse est trouvée; elle est entre mes mains, & je meurs d'envie que vous me meniez vers celui à qui elle appartient. Je lui en demanderai le signalement, & s'il est exact, je la lui remettrai sur le champ, & recevrai le présent dont il est convenu ==. Le Crieur, charmé de cette découverte, & plusieurs personnes qui étoient présentes, édifiées de la scrupuleuse droiture d'Alaeddin, le comblèrent de bé-

nédictions, & lui souhaitèrent mille biens. « En vérité, se disoient-ils entre eux, un homme pareil est bien rare aujourd'hui dans ce monde ». Après ce court éloge, Alaeddin fut conduit par le Crieur chez le maître de la bourse. Ils entrèrent dans une vaste salle, où ils le trouvèrent assis sur un sopha, dans la place la plus apparente, ayant, à sa droite, une armoire pleine de livres. C'étoit un vieillard courbé sous le poids des années ; une longue barbe blanche, les manières nobles, & une physionomie respectable en imposoient à tous ceux qui l'abordoient. Le Crieur, prenant l'Egyptien par la main, le lui présenta, & lui dit : « Seigneur, voilà celui qui a retrouvé votre bourse, & qui a eu la générosité de le publier. Ayez la bonté de lui dire à quelles marques on peut la reconnoître, afin qu'il soit convaincu que celle qu'il a entre ses mains est la vôtre, & qu'il vous la rende ». A ce discours, le vieillard lève des yeux débiles ; & après avoir considéré quelque temps Alaeddin, lui demande si c'est lui qui a trouvé sa bourse. = Oui, Seigneur,

c'eſt moi, répondit l'Egyptien. = Vous exigez ſans doute, ajouta le vieillard, que je vous diſe comment étoit faite celle que j'ai perdue = ? Non, Seigneur, reprit ingénument Alaeddin, ou par timidité ou par reſpect, je ne l'exige point d'une perſonne telle que vous; vous êtes incapable de m'en impoſer. Voilà votre bourſe =. Le vieillard l'ayant priſe, remercia Alaeddin de la manière obligeante dont il accompagnoit le ſervice qu'il lui rendoit, & lui dit d'un ton prophétique ces paroles : *Jeune homme, Dieu ſoit ton Rémunérateur.* Il prit enſuite un livre, & s'occupa à la lecture; tandis qu'Alaeddin, debout & dans le ſilence, attendoit patiemment qu'il lui adreſsât de nouveau la parole. Après une heure, le vieillard, jetant la vue ſur lui avec quelque ſurpriſe: = Qu'attendez-vous ici, jeune homme ? lui dit-il. = Seigneur, répondit Alaeddin encore plus ſurpris, le Crieur n'a-t-il pas publié, de votre part, que quiconque trouveroit votre bourſe & vous la rendroit, recevroit de vous cent ſequins de récompenſe ? Cette bourſe en contenoit mille; je

pouvois m'en emparer, & enſevelir ce larcin dans le ſecret : mais j'ai préféré cent ſequins à une ſomme beaucoup plus conſidérable, mais achetée par la perte de la probité, & je me ſuis dit à moi-même : Dieu bénira ton action, & te dédommagera avec uſure. J'attends donc, Seigneur, de votre juſtice, que vous ſatisfaſſiez à votre engagement. = Fort bien, lui dit le vieillard, rien de plus raiſonnable; mais ne ſe ſerez-vous pas aſſez pour vous contenter de quatre-vingt-dix ſequins? = A cela ne tienne, répondit Alaeddin; je les accepte =. A cette réponſe, le vieillard, au lieu de les lui compter, continua ſa lecture. Après quelques momens, lui adreſſant encore la parole, il lui demanda derechef ce qu'il attendoit. = Seigneur, lui dit l'Egyptien non moins étonné de cette nouvelle queſtion que de la première, j'attends les quatre-vingt-dix ſequins dont vous voulez bien me gratifier. = Mais quoi, reprit le vieillard, ne ſeroit-il pas poſſible de réduire cette ſomme à quatre-vingts, & de vous départir du reſte? = A la bonne heure, repartit Ala-

eddin, j'en aurai toujours la même reconnoissance =. Le vieillard, à cette réponse, garde encore le silence, & reprend sa lecture. Quelques instans après, il la quitte encore; & regardant Alaeddin : « Mon fils, lui dit-il, soixante-dix sequins ne sont-ils pas une récompense suffisante, & ne pourrois-je pas m'acquitter envers vous à ce prix »? Alaedddin, que ces réductions ne rendoient pas plus intraitable, répondit qu'il s'en contentoit. Le vieillard avoit résolu de mettre son désintéressement à de plus grandes épreuves. Bien loin de le satisfaire, il reprit encore sa lecture, & ne l'interrompoit, de temps en temps, que pour faire à Alaeddin de nouvelles propositions semblables, qui, par un rabais continuel, aboutirent enfin à celle d'un sequin. « Jeune homme, lui dit-il, acceptez ce sequin, & contentez-vous-en; cet acte de modération sera pour vous une source de prospérités, & Dieu vous comblera de biens ». Qui le croiroit? Le trop complaisant Alaeddin n'ose reculer; & ajoutant foi, avec son ingénuité ordinaire, à ce que lui disoit le vieillard:

« Seigneur, lui dit-il, je reçois ce sequin, moins comme une récompense que j'ai méritée, que comme la semence de mille bénédictions que le Tout-Puissant y a attachées ». Après cette prière, le vieillard, bien loin de s'empresser de s'acquitter à si peu de frais, sembla l'oublier pour reprendre encore sa lecture. Il ne la quitta, après un long intervalle, que pour lui faire une dernière proposition, capable de lasser la patience de tout autre que la sienne. = Jeune homme, lui dit-il en fixant une vue attentive sur lui, qu'est-ce qui vous retient encore ici? = Seigneur, lui répond Alaeddin, vous avez borné votre libéralité à un sequin; je m'en suis contenté, &, je l'attends. = Mais, mon fils, reprit le vieillard, si je faisois pour vous des prières dont l'efficacité se répandît sur vous & sur votre génération, ne les préféreriez-vous pas à cette chétive somme? = Cela n'est point douteux, répondit le religieux Alaeddin: les prières sont un trésor inépuisable, qui vaut mieux que tous les biens fragiles de ce monde; daignez m'en mettre en possession =. A ces

mots ; le vieillard se lève & se met en prières. Après quelques paroles récitées à voix basse, debout, les yeux élevés au Ciel, les mains étendues, & le corps tourné vers le Midi (1), il appelle Alaeddin, & lui dit : « Allez en paix, mon fils ; ayez des intentions droites & pures, & le bonheur suivra vos pas ». Alaeddin, congédié de cette manière, baise humblement la main du vieillard, & se retire plein d'espérance, mais inquiet en même temps de savoir l'objet des vœux que le vieillard avoit faits pour lui dans sa prière, & les paroles qu'il y avoit prononcées.

Cependant le procédé généreux d'Alaeddin, devenant bientôt public, lui attira des louanges. Les uns admiroient son désintéressement, mais concluoient en même temps qu'il possédoit de grandes richesses, puisque, non content de restituer les mille sequins, il avoit porté ce désintéressement jusqu'à se désister de la récompense attachée à la restitution.

(1) Lorsque les Musulmans font leur prière, ils se tiennent dans cette attitude, & se prosternent alternativement.

Les autres disoient : « Il ne peut y avoir qu'un homme de bien & d'une fidélité à toute épreuve, qui soit capable d'une pareille action ». Tous enfin louoient hautement l'Egyptien : mais de tous ces éloges, aucun ne lui fut plus sensible que celui qu'il reçut en rentrant chez lui. Husfin, son épouse, déjà informée, par la voie de la renommée, de ce qui venoit de se passer, joignoit ses applaudissemens à ceux du Public. « Que je suis heureuse, s'écrioit-elle dans les transports d'une juste admiration, que je suis heureuse de posséder une époux si vertueux! Sans doute Dieu n'a pas refusé les biens de la terre à un homme si capable d'en bien user ». Pleine de mille idées semblables, qui ne pouvoient tourner qu'à l'avantage d'Alaeddin, elle attend ce cher époux avec impatience. Dès qu'il parut, elle s'avança respectueusement, & l'accueillant d'un air gracieux : = Je n'ai pu apprendre sans ravissement, lui dit-elle, toutes les particularités de ce qui s'est passé aujourd'hui à votre sujet. Aux prières du saint vieillard, le peuple joint les siennes, & ne cesse en même temps

de vanter la bonté de votre naturel, votre probité, & cette rare générosité qui met le comble à tant de vertus. = Graces à Dieu, répondit modestement l'Egyptien, nous avons lieu d'être contens de notre sort. Le Tout-Puissant a répandu sur nous ses largesses; nous avons même au delà du superflu. D'ailleurs, ce que j'ai fait, l'humanité & la religion l'exigeoient également de moi. J'ai ramené le calme dans l'ame d'un respectable vieillard, que la perte d'une somme considérable avoit consterné. Que je suis payé avec usure de ce service, par des prières dont la pureté me répond de leur efficacité = ! Hussun, enchantée de cette réponse, se lève, disparoît à l'instant, & revient quelques momens après vers Alaeddin. « Vous saurez, lui dit-elle en lui présentant une centaine de clefs qu'elle lui apportoit, que j'avois épousé en premières noces un riche Marchand de cette ville. A sa mort, ne s'étant point présenté d'héritiers pour s'emparer de sa succession, j'en ai été mise en possession par le privilége de la loi. C'en est fait, je vous transporte aujourd'hui tous mes droits,

& je me démets de cette même succeſſion en votre faveur. Recevez ces clefs: meubles, maiſons, terres, toileries, drogues précieuſes, & autres marchandiſes de prix, diſpoſez de tout déſormais; jouiſſez-en comme du bien le plus légitimement acquis, & faites-en l'uſage que vous trouverez à propos».

En finiſſant ces mots, elle appela un eſclave de confiance, auquel elle ordonna de conduire ſon mari dans tous les magaſins qui renfermoient ce riche héritage, & de lui remettre, ſans diſtinction, tous les effets qui s'y trouveroient. L'eſclave ayant promptement exécuté les ordres de ſa maîtreſſe, après avoir tout ouvert & tout conſigné à l'Egyptien, lui remit les clefs, & le quitta, en faiſant des vœux pour la continuation de ſa proſpérité. Elle ſembloit ne pouvoir guère ſouffrir d'augmentation. Alaeddin ſe vit, dans un inſtant, maître d'un bien immenſe. Il trouva pluſieurs coffres remplis d'étoffes de ſoie, de brocard d'or, d'ouvrages ornés de riches broderies, de mouſſeline, de ſatin, & d'autres marchandiſes de Perſe & des Indes. La plume ſuffi-

roit à peine à en faire le détail. Plusieurs magasins étoient remplis de café, de cannelle, de toutes sortes d'épiceries, de porcelaine de la Chine, & de tout ce qui se rapporte de plus rare & de plus précieux des pays éloignés : mais ce qui lui parut le comble de sa fortune, ce fut la découverte de plusieurs sacs qui contenoient la somme de cent mille sequins. A la vue de tant de richesses, il adora la divine Providence, & l'en remercia : puis, s'arrêtant dans le magasin le plus apparent, il commença à débiter ses marchandises. Les habitans de *Gedda*, dans l'esprit desquels l'action d'Alaeddin avoit fait beaucoup d'impression, prévenus de son mérite & curieux de le voir, accouroient en foule, & trouvoient tant d'agrémens & de douceur dans sa conversation, qu'ils ne le quittoient plus. Cette prévention favorisoit son négoce; on préféroit ses marchandises. Il étoit toujours entouré d'acheteurs, & pouvoit à peine suffire à leur débit. On ne le quittoit qu'en lui souhaitant mille bénédictions. Il jouit tranquillement de cette vogue pendant un an; mais bientôt une pré-

férence si ruineuse pour le commerce des autres Marchands de *Gedda*, excita dans leur cœur un vif dépit qui y alluma le feu de l'envie la plus violente.

C'étoit un usage établi de tout temps que, lorsque le Sultan de la Mecque avoit besoin d'une somme d'argent avant le retour des galions des Indes, les Marchands de *Gedda* la lui fourniſſoient, & étoient ensuite rembourſés de cette avance sur les douanes des marchandiſes dont ces galions revenoient chargés. Le Prince avoit coutume alors d'ajouter à ce rembourſement une gratification proportionnée au délai du payement de la somme empruntée. Un prêt de cette nature fut l'occaſion dont se servirent les Marchands de *Gedda* pour tenter de ruiner la fortune d'Alaeddin. Le Sultan de la Mecque les ayant fait aſſembler en sa préſence, & leur ayant demandé une somme conſidérable, ceux-ci s'excusèrent unanimement sur l'impoſſibilité de se cotiſer pour ce prêt, alléguant l'état déplorable de leur négoce, & diſant qu'ils ne pouvoient plus débiter leurs marchandiſes. Le Prince ayant inſiſté, & leur en ayant demandé la cauſe;

« Seigneur, lui répondirent-ils, un Egyptien nommé Alaeddin, arrivé ici depuis un an, & marié à une riche veuve, héritière de ſon premier mari qui étoit un des plus riches Négocians de cette ville, diſpoſe aujourd'hui des biens immenſes de cette ſucceſſion qu'elle lui a abandonnée; & celui qui, avant cet événement, vivoit retiré & ſans fonds, fait à préſent un trafic très-étendu, mais très-ruineux en même temps pour nous, puiſqu'il donne pour ſept piaſtres ce qui en vaut au moins dix, & s'attire, par ce bon marché, tous les acheteurs, qui courent en foule ſe pourvoir chez lui. Il a déjà amaſſé de grandes ſommes par ce moyen, tandis que nos marchandiſes *invendues* nous mettent dans une eſpèce d'indigence, qui nous oblige de vendre, pour ſubſiſter, les meubles & les uſtenſiles même de nos maiſons. Nous oſons donc vous expoſer notre triſte ſituation, & vous ſupplier en même temps de vous adreſſer à lui pour la ſomme qui vous eſt néceſſaire : quelque grande qu'elle ſoit, il poſsède des tréſors, & a les moyens de vous la fournir ».

Sur ce rapport, le Prince envoya sur le champ dix personnes de sa garde pour saisir Alaeddin & le conduire en sa présence : mais l'Egyptien, déjà instruit des mauvais conseils des Marchands de *Gedda*, avoit disparu. On fit des recherches inutiles ; on ne put le trouver. Les gardes, de retour vers le Sultan de la Mecque, l'en ayant informé, en présence de ces mêmes Marchands qui attendoient l'issue de cette affaire, l'absence de l'Egyptien, ou plutôt leur animosité, leur fit trouver un nouvel expédient ; ce fut de faire ouvrir les magasins d'Alaeddin, & d'y prendre jusqu'à la concurrence de la somme qu'il demandoit, sauf à la lui rembourser lors du retour des galions des Indes. Les dix mêmes gardes furent commandés pour cette expédition, & il leur fut ordonné d'ouvrir tous les magasins d'Alaeddin, d'y prendre tout l'or monnoyé qui s'y trouveroit, & de procéder à cette saisie par inventaire, en présence de témoins. Ils obéirent aux ordres du Prince ; les magasins furent ouverts. Mais quelle fut la surprise des gardes & des témoins, lorsqu'y étant entrés

& ayant fait une recherche exacte de tous côtés, ils ne trouvèrent ni argent ni marchandises ! Ils revinrent promptement apprendre au Prince que les magasins étoient vides. L'étonnement du Sultan fut égal au leur ; & se tournant vers les Marchands, qu'il n'avoit pas encore congédiés : = Pourquoi m'en imposez vous ainsi? leur dit-il ; où sont les prétendues richesses d'Alaeddin? On n'a rien trouvé dans ses magasins. = Seigneur, répondirent-ils, daignez ne pas vous arrêter à ces trompeuses apparences ; les Egyptiens sont les plus fourbes de tous les hommes, & rien ne leur est plus ordinaire que d'enterrer l'argent. Ordonnez qu'on fouille dans la terre de ces mêmes magasins, & Votre Majesté sera bientôt convaincue de la vérité de ce que nous lui avançons =. Le Prince, dont cette réponse avoit excité la curiosité, voulut se rendre lui-même sur les lieux : il se leve, & s'y transporte avec tout son cortége. Des travailleurs entrent dans le premier magasin, & creusent sur le champ la terre en sa présence. A peine ont-ils donné quelques coups de pioches, qu'ils

découvrent, dans un coin, une urne. On l'ouvre, & l'on y trouve quatre cent mille pièces d'or. On continue de creuſer, & l'on trouve la même choſe dans les trois autres coins oppoſés. Le Souverain de la Mecque, frappé d'une découverte auſſi inattendue, mais incapable de s'en prévaloir au détriment du propriétaire, Prince d'ailleurs amateur de l'équité & d'un gouvernement doux & modéré, appelle les témoins qui l'avoient ſuivi, ouvre, en leur préſence, les quatre urnes, y prend, en forme d'emprunt, la ſomme qui lui étoit néceſſaire, les referme, les ſcelle de ſon cachet, & ordonne qu'on les porte à l'inſtant à la maiſon d'Alaeddin, qu'on les faſſe remettre à ſon épouſe, & qu'on lui diſe, de ſa part, que les beſoins de l'Etat l'ayant obligé d'y puiſer une certaine ſomme, il ne l'avoit fait qu'avec toutes les précautions convenables. Cependant Alaeddin, informé ſecrètement de ces circonſtances, ſort de ſa retraite, & ſe rend promptement chez lui. Huſſun l'aborde avec un viſage ſur lequel l'alégreſſe étoit peinte; & s'empreſſant

de lui raconter tout ce qui venoit de se passer : = Mon cher Alaeddin, le Prince a poussé la bonté jusqu'à m'envoyer ces quatre urnes qui ont été trouvées dans votre magasin, & pour me les faire remettre avec plus de sûreté, il les a fait escorter par la plus grande partie de ses Officiers. Chaque urne renfermoit quatre cent mille pièces d'or; il n'en manque que ce qu'il y a pris en prêt. Mais vous, qui pouviez y satisfaire si aisément avec des sommes aussi exorbitantes, que je ne vous connoissois pas, pourquoi prendre la fuite & vous cacher ? & qu'avez-vous à craindre ? C'est un usage annuel dont le Prince se prévaut sans vexation : au contraire, il ne se contente pas de rembourser ponctuellement, au retour des vaisseaux des Indes, les sommes empruntées, il ajoute à cette exactitude un présent dont il gratifie ses créanciers. = Fort bien, lui répondit Alaeddin, cela me servira de leçon pour l'avenir. Mais, ajouta-t-il, je ne reviens point de mon étonnement. Sachez, aimable Hussun, que ces urnes ne m'appartien-

nent point, & que je ne puis en disposer. Sans doute c'est un dépôt que renfermoit mon magasin, à mon insçu. Non, le bien d'autrui ne me tente point. Conservons soigneusement celui-ci, jusqu'à ce que son légitime possesseur vienne le redemander ==. Cette réponse étoit digne du sage & généreux Egyptien.

Peu de temps après ce qui venoit de se passer, arrivèrent les galions des Indes. Les droits perçus sur les marchandises dont ils étoient chargés, remplirent abondamment les coffres du Sultan de la Mecque. Il se hâta de rembourser Alaeddin, & lui envoya en même temps un présent que le bon Prince accompagna d'un remerciement obligeant. L'Egyptien ayant reçu cet argent, le mit dans les urnes, pour y remplacer celui que l'on avoit tiré; après les avoir scellées de nouveau, il les fit transporter dans l'endroit de sa maison le plus caché. Elles y étoient déjà depuis long-temps, lorsqu'un jour Alaeddin, assis, à son ordinaire, dans son magasin, pour y vaquer à son négoce, fut abordé par un vieil-

lard vêtu de blanc, & portant sur sa tête *un hulah* (1). Après s'être salués réciproquement, l'inconnu, sans lui parler, jette quelques regards à droite & à gauche dans le magasin, & s'en va. Il n'a pas fait quelques pas, qu'il retourne vers Alaeddin, regarde encore en silence à droite & à gauche, & s'éloigne de nouveau à quelques pas de là; il revient encore, fait la même chose, & s'en va. Enfin, ayant reparu une quatrième fois: « Respectable vieillard, lui dit Alaeddin, vous passez & repassez devant mon magasin, & semblez l'examiner avec attention; s'y trouveroit-il quelque chose qui vous appartînt? » Le vieillard, sans répondre directement à sa question, se contenta de lui dire, « qu'il iroit souper chez lui, & qu'il y passeroit la nuit; c'est alors, ajouta-t-il, que je pourrai vous entretenir plus librement sur ce que vous me demandez. = Vous serez le bien venu, reprit Alaeddin, ma maison est ouverte à tout le monde, & sur-tout à des personnes dont la présence ne peut que

(1) Coiffure de feutre en forme de cône, à l'usage des Derviches.

m'honorer,

m'honorer. Le vieillard, ſenſible aux manieres polies de l'Egyptien, le quitta, après lui avoir donné rendez-vous, vers le coucher du ſoleil, dans un quartier de la ville qu'il lui déſigna.

Soit pur ſentiment, ſoit curioſité, les momens s'écouloient ce jour-là trop lentement pour Alaeddin, qui mouroit d'envie de voir finir la journée, pour aller rejoindre le vieillard un peu avant le ſoleil couché; il ferma ſon magaſin, & alla au lieu déſigné : il l'y trouva, & le conduiſit chez lui. Tout étoit déjà préparé pour la réception de ce nouvel hôte, Alaeddin ayant commandé un repas ſomptueux, auquel ſa femme avoit donné tous ſes ſoins : à peine furent-ils arrivés, qu'on ſervit. Rien ne fut oublié pour faire politeſſe au vieillard; il en fut comblé : après leur ſouper, où rien n'avoit été épargné pour ſatisfaire la délicateſſe des ſens, & qui dura juſqu'à l'entrée de la nuit, ils entamèrent une converſation indifférente, qu'Alaeddin interrompit bientôt, pour lui demander dans quelle vue il étoit venu & revenu quatre fois à ſon magaſin, affectant de

lui parler en même temps du dépôt qu'on y avoit trouvé long-temps auparavant. Le vieillard sourit, & lui répondit en ces termes : « Voici qui va vous éclaircir de tout. L'Inde est le lieu de ma naissance; j'ai coutume de me rendre tous les ans à *Gedda*, avec des marchandises que j'y échange contre d'autres que je rapporte dans mon pays. Dans mes fréquens voyages, j'ai été souvent en butte aux caprices du sort, & mes malheurs sont tels, *qu'un enfant en seroit vieilli de chagrin.* Un des plus grands fut le naufrage que j'essuyai en venant ici : notre vaisseau fut brisé contre les rochers ; toute la cargaison, qui m'appartenoit, périt avec lui. Je me sauvai à peine, & je débarquai ici, misérable & sans ressource, moi qui n'avois, connu jusqu'alors que l'opulence. Etant parvenu enfin à retourner dans ma patrie, le souvenir amer de ce malheur, bien loin de m'épouvanter, me fit prendre le dangereux parti d'emporter avec moi, dans les voyages suivans, au milieu de nouveaux périls, diverses sommes considérables, dont je parvins à remplir les quatre urnes que vous avez trouvées, & que

j'enfouis ſécrètement dans votre magaſin, afin d'avoir, au cas d'une nouvelle caſtatrophe, les moyens d'y remédier & de continuer mon commerce: ce que je redoutois eſt arrivé. Je m'étois embarqué dernièrement avec un des Marchands les plus accrédités de ma patrie; la tempête nous a ſurpris en pleine mer, & les flots ont englouti mon vaiſſeau. Une planche m'a ſauvé, & je ſuis venu chercher les quatre urnes dont je me flatte que vous ne me conteſterez pas la propriété. Vous voyez ma ſituation, & vous me paroiſſez incapable.....» Alaeddin, l'interrompant à ces mots: «reſpectable vieillard, lui dit-il, vos urnes vous ſeront rendues. Ne renferment elles point chacune quatre cent mille pièces d'or, & cette ſomme n'eſt elle point marquée auſſi ſur chacune? =Oui, lui dit l'Indien; n'en doutez point, ce ſont elles mêmes. Alaeddin, perſuadé de la ſincérité de ſon hôte, n'exigea point de lui d'autres preuves, & l'entretint de ce qui s'étoit paſſé au ſujet des urnes. Il lui apprit comment le Sultan de la Mecque les avoit trouvées; les ſommes qu'il y avoit puiſées pour

les besoins de l'Etat; la restitution exacte qu'il lui en avoit faite à l'arrivée des galions; la ponctualité avec laquelle lui, Alaeddin, avoit remis, sur le champ, les sommes rembourſées dans les urnes dont elles avoient été extraites; l'apposition de son cachet sur les urnes, après les avoir fait fermer avec attention, & le parti qu'il avoit pris de les faire transporter dans l'endroit le plus reculé & le plus secret de sa maison. En finissant ce détail, il les fit apporter devant lui, & voulut les consigner au vieillard Indien, en lui disant: « Voilà votre bien, tel que vous l'avez enfoui; il n'a pas souffert la moindre diminution: vous êtes le maître d'en disposer; personne ne vous inquiétera dans sa possession, & vous pouvez même être assuré que vous l'auriez retrouvé dans la même place où vous l'aviez laissé, si l'événement dont je vous ai informé, ne m'avoit obligé de le faire transporter prudemment dans un autre endroit ». L'Indien, charmé de la franchise & de la probité d'Alaeddin, ne lui répondit que par des expressions de reconnoissance & d'admiration pour tant de vertu; & ajouta: « Pourquoi, Alaed-

din, retirerois-je si-tôt de vos mains un dépôt si bien conservé ? Qu'il soit en votre garde jusqu'à ce que j'aye besoin d'en disposer. Il est ici en sûreté, & j'ai plus de confiance en vous qu'en un fils & un père même ». La conversation roula sur des propos semblables pendant une partie de la nuit, & elle ne fut interrompue que par des *cherbets* (1) & des fruits confits qu'Alaeddin faisoit apporter fréquemment pour régaler son hôte. L'heure du sommeil vint enfin ; le leur ne fut pas long : ils se réveillerent à la pointe du jour ; & après leur prière qui fut suivie d'un léger déjeûner, ils se séparerent pour se rendre chacun à leurs affaires, & ne se rejoignirent que le soir pour passer cette nuit aussi agréablement que la précédente. Après divers propos peu importans, le vieillard en ouvrit un plus sérieux, mais qui ne dut pas déplaire à Alaeddin. « Mon fils, lui dit-il avec douceur, la vieillesse commence à s'appesantir sur moi ; j'ai formé le dessein de mettre enfin un terme à mes voyages : de retour dans ma patrie, je

(1) On prononce communément *sorbets*.

veux désormais m'y fixer. J'y coulerai le peu de jours qui me restent, au milieu de mes biens & dans la tranquillité d'un négoce moins sujet aux vicissitudes. Pour vous, dont la politesse & le service que vous m'avez rendu, sont d'une nature à n'être jamais oubliés, je me propose de les reconnoître de cette manière : Je vais employer ici tout l'or que renferment les quatre urnes, à un achat de divers articles de commerce, qui sont d'un débit avantageux dans les Indes. Vous viendrez avec moi & recueillerez le profit que leur vente produira, & que ma reconnoissance vous abandonne. Mes bienfaits ne se borneront pas là. Je vous associerai à mon commerce, & vous mettrai bien-tôt en état de retourner dans votre pays avec des avantages qui ne vous laisseront rien à désirer. Ne consentez-vous pas à tous ces arrangemens? = Je me garderois bien de refuser une pareille fortune, répondit Alaeddin; mais mon consentement n'est pas suffisant, s'il n'est confirmé par celui de ma femme. J'ignore si elle me l'accordera; je lui dois la déférence de le lui demander. En même temps il prend congé de lui, &

passe dans les appartemens intérieurs, pour aller prendre un peu de repos, & faire en même temps part à Hussun de la proposition de l'Indien. « J'y donne volontiers les mains, puisque cela fait votre bonheur, lui dit cette complaisante épouse après l'avoir écouté; mais j'exige de vous une condition avant votre départ; c'est que nous nous fassions réciproquement, par un contrat, un don mutuel de tous nos biens, & qu'il y soit stipulé qu'ils appartiendront, sans restriction, au survivant, à l'exclusion de tous nos parens, & même de tous nos frères & de nos enfans (1). Vous aurez soin de prendre deux copies de ce contrat, dont vous me remettrez l'une, l'autre restera entre vos mains.

Alaeddin, qui ne savoit rien refuser à Hussun, y acquiesça; le lendemain le vieillard se fit conduire où étoient ses urnes, les ouvrit, y prit une certaine

(1) Selon le code turc, les frères viennent concurremment à la succession de leur frère ou sœur avec leurs neveux, à moins que ceux-ci ne soient constitués exclusivement seuls & uniques héritiers par leurs père & mère.

ſomme, & alla, accompagné d'Alaeddin, commencer ſes achats de toileries & autres effets convenables à ſon objet. Après avoir employé, au bout de ſept jours, tout l'or qu'elles renfermoient en emplettes de cette eſpèce, il ſe prépara le huitième à partir. Alaeddin, plus déterminé que jamais à le ſuivre, alla prendre de nouveau l'agrément de ſon épouſe, qui le lui accorda avec la même complaiſance que la première fois : l'Egyptien y répondit de ſon côté, en procédant promptement au contrat de donation. Un Ecrivain public le redigea dans les termes qu'elle avoit déſirés, y appoſa le cachet des deux époux, & l'ayant enſuite ſigné & fait ſigner par les témoins, en dreſſa deux exemplaires, dont il remit l'un à Alaeddin, & l'autre à Huſſun. Le jour ſuivant fut donné tout entier à l'embarquement des marchandiſes & aux préparatifs du départ : les vaiſſeaux ſur leſquels elles furent chargées étant prêts à mettre à la voile, le vieillard en avertit Alaeddin, qui le lendemain ſe leva de grand matin, prit congé de Huſſun, & alla s'embarquer, avec le vieillard, ſur leur vaiſſeau, qui, à

l'instant fit voile avec les autres pour les Indes. Un vent favorable les éloigna bientôt du port de *Gedda*, & les porta en peu de jours à la côte des Indes. Ils y débarquèrent sans avoir essuyé le moindre danger, & le vieillard, ayant fait transporter ses marchandises dans de vastes magasins propres à les contenir, se rendit à sa maison avec Alaeddin. Celui-ci, en y entrant, crut être introduit dans le palais du Roi; rien de plus riche, de plus magnifique que tout ce qui en ornoit les appartemens. Tout y abondoit, la plume manque d'expressions pour en donner quelque idée. La Charge de Chahbender (1) dont étoit revêtu le vieillard, & sa grande réputation, lui donnoient un rang & de la célébrité parmi les Négocians de l'Inde. Il en fut reçu, à son retour, avec des marques de respect qui surprirent l'Egyp-

(1) On donne ce nom, en Perse, aux Indes, & dans quelques villes de Turquie, à celui qui est établi par le Gouvernement Chef de tous les Négocians. A ce titre, il a une juridiction qui répond, à peu près, à celle de Juge-Consul.

tien, quelque vénération qu'il eût pour lui. Le vieillard, réſolu déſormais de ne penſer qu'à ſon repos, lui abandonna entièrement le ſoin de ſes affaires. Il ne s'en tint pas à cette ſeule marque de confiance : un mois s'étoit à peine écoulé, qu'il l'appela un jour, & l'ayant fait approcher de lui : « Mon fils, mon cher Alaeddin, lui dit-il avec une tendreſſe paternelle, j'ai conçu pour vous une eſtime ſingulière & une amitié qui ne ſortiront jamais de mon cœur : ces motifs m'ont déterminé à vous choiſir pour mon gendre ; je vous donne ma fille. Il ne m'appartient pas de faire l'éloge de ſa beauté ; mais ſachez qu'il en eſt peu qui égalent la ſienne. Mes vues, en vous recevant ainſi dans ma famille, ſont de vous rendre l'héritier & le maître de tous mes biens. = Ah ! Seigneur, s'écria Alaeddin, confus de tant de bontés & pénétré de ce dernier procédé qui y mettoit le comble, qu'ai-je fait pour mériter un tel bonheur ? — Vous n'en êtes que trop digne, reprit l'Indien, & voici les moyens que la prudence doit vous dicter pour y parvenir. Les principaux Marchands s'aſſemblent tous les jours

chez moi : demain, pendant que cette assemblée se tiendra, vous vous y présenterez avec modestie, revêtu de vos habits les plus propres ; & après avoir baisé humblement la main de chacun d'eux, vous leur direz, que vous osez demander ma fille en mariage, & que vous les suppliez de vouloir bien s'entremettre pour m'engager à vous l'accorder. Ils vous estiment ; ils ne manqueront pas de m'en faire la prière, & je répondrai que j'y consens, en leur considération : légère formalité, mais indispensable. Alaeddin se conforma de point en point à cette instruction. Le jour suivant, le Corps des Marchands s'étant rendu, selon l'usage, dans l'appartement du vieillard, il attendit qu'ils eussent fini d'agiter une question de commerce qui étoit de quelque conséquence, pour paroître devant eux : alors s'étant avancé d'un air modeste, & leur ayant baisé la main, le vieillard lui demanda quel motif l'amenoit. « Seigneur, répondit l'Egyptien, conformément à ce qu'il lui avoit recommandé, j'ai une grace à demander à cette respectable assemblée ; c'est de joindre

ſes inſtances aux prières reſpectueuſes que je vous fais pour obtenir votre fille en mariage. Couronnez, Seigneur, par ce bienfait, tous ceux que vous avez accumulés ſur ma tête, & que les liens du ſang reſſerrent ceux de notre amitié ». A ces paroles, le vieillard garda quelques momens un profond ſilence ; mais l'aſſemblée l'interrompant tout d'un coup : « Pourquoi héſiter, illuſtre *Chahbender*, lui dirent-ils tous d'une voix unanime & comme s'ils euſſent déjà concerté cette affaire enſemble, pourquoi balanceriez-vous d'accorder au mérite d'Alaeddin & à nos prières, l'honneur qu'il vous demande ? Oui, Seigneur, nous vous ſupplions inſtamment de l'accepter pour votre gendre ; qu'il ſoit déſormais votre fils, & que vous ſoyez ſon père ». Le vieillard, voyant que les choſes étoient amenées au point où il les vouloit, donna ſur le champ ſon conſentement, & leur répondit « : Je ne puis que me réjouir de voir mon choix confirmé par le vôtre ; car j'y étois déjà déterminé par les qualités éminentes de ce jeune homme, dont la modeſtie, les manières douces, & la généroſité des ſentimens lui ont

acquis toute ma tendresse : c'en est fait, je donne les mains à ce mariage ; hâtons-en la conclusion, sous les auspices du Tout-Puissant. L'assemblée étoit de cet avis. Après avoir applaudi à la réponse du vieillard & félicité Alaeddin sur l'alliance qu'il alloit contracter, elle fit appeler sur le champ le Cadi, qui dressa l'acte qui constituoit Alaeddin l'époux de la fille du *Chahbender*, & l'on commença le même jour les réjouissances des noces. Repas où régnoient la magnificence & la profusion, concert d'instrumens, divertissemens de toute espèce, rien ne fut oublié pour rendre la fête digne de l'opulence du beau-père. Sa fille, au milieu d'un pompeux cortége, fut conduite jusqu'à la maison qu'on avoit préparée pour Alaeddin, & où cet heureux époux l'attendoit. Son cœur, ouvert jusqu'alors à la seule reconnoissance, le fut, en la voyant, à l'amour le plus tendre & le plus vif. Possesseur de cette perle, quels charmes, quels attraits se présentent à sa vue, lorsque, seul avec elle, il se vit à portée de contempler la beauté la plus parfaite des Indes ! Ce nectar de volupté, qu'il savoura à

longs traits pendant sept jours, le jeta dans une douce ivresse, qui ne lui permit pas de quitter son hameau avant ce temps: le huitième il reparut enfin en public, pour distribuer de riches habillemens & de l'argent aux pauvres & aux orphelins.

Cependant les réjouissances duroient encore; ce n'étoient que festins, que largesses au peuple, qu'illuminations. Cent mille sequins suffirent à peine à cette dépense digne d'un Souverain. Dès qu'elles eurent cessé, Alaeddin fut mis par son beau-père en possession de tous ses biens sans exception. Maisons, effets, meubles, marchandises, tout lui fut cédé par ce généreux vieillard, qui lui dit, en lui faisant ce don immense, ces paroles: « Mon âge avancé, mon fils, ne me permet plus de me donner les mouvemens qu'exige le détail d'un négoce aussi vaste que le mien. Je ne puis donc mieux faire que de vous en abandonner la direction; ayez-en le soin & les avantages. Disposez désormais de toutes les marchandises qui en font l'objet, de même que de tout ce que je possède, comme d'un bien qui vous appartient.

Je ne me réserve uniquement, dans ma retraite, que ce qui m'est absolument nécessaire pour ma nourriture & mes habillemens ; vous y pourvoirez : voilà votre seule obligation ; je m'en impose une à mon tour, c'est de ne jamais vous oublier dans mes prières ».

Ces dernières expressions furent aussi sensibles à Alaeddin que la donation même. Il baisa mille fois les mains du *Chahbender*, les arrosa des larmes de la reconnoissance, & alla ensuite prendre la direction du commerce & des biens dont il étoit devenu le maître. Aussi respectueux qu'assidu auprès de son bienfaiteur, il ne manquoit jamais, chaque jour, de se rendre chez lui à son lever, & de l'informer des ventes & des achats qu'il avoit faits la veille, de ce qui se passoit de relatif au commerce, de toutes ses démarches concernant le maniement de ses autres biens, enfin de toutes ses actions. Le vénérable vieillard l'écoutoit avec complaisance, lui faisoit connoître les entreprises les plus lucratives, & lui enseignoit les moyens de faire fleurir son négoce. Ce n'étoit de sa part que

bons conseils, & de la part d'Alaeddin quelle soumission, docilité, & reconnoissance. Ses attentions pour la personne de son beau-père étoient telles, qu'il prévenoit même ses désirs : mets délicats, les plus propres à flatter son appétit, habillemens riches, enfin tout ce qui pouvoit être du goût du *Chahbender*, son gendre le lui procuroit avec le plus vif empressement, & n'alloit vaquer à ses affaires qu'après avoir terminé celle-là, qu'il appeloit la plus essentielle de toutes. Il le quittoit ensuite, après lui avoir demandé sa bénédiction : celle du Tout-puissant sembloit l'accompagner dans tous ses projets; tout lui réussissoit, & sa prospérité devint si grande, que le bruit s'en répandit dans les Indes & dans l'Arabie Heureuse. Pour surcroît de bonheur, au bout d'un an il fut père d'un fils : sa joie éclata par des fêtes brillantes qu'il donna aux principaux marchands Indiens, & qui durèrent pendant sept jours. Il sembla que sa fortune s'accrût encore davantage depuis cet événement; mais rien ne dut la lui rendre plus sensible, que de voir que son beau-

père n'étoit pas le seul à y applaudir: les parens de son épouse, les étrangers, le pauvre comme le riche, les grands & les petits, tous les habitans de l'Inde voyoient prospérer l'Egyptien avec un contentement qu'ils témoignoient par des vœux unanimes pour l'augmentation de son bonheur, & par l'éloge continuel qu'ils faisoient de son mérite.

C'est ainsi qu'Alaeddin, aimé & révéré de tout le monde, couloit, depuis son arrivée dans l'Inde, des jours tranquilles & heureux, que rien n'avoit troublés jusqu'alors. Toujours pénétré du même respect & de la même reconnoissance pour celui à qui il les devoit, il ne cessoit de le lui témoigner par une constante assiduité à remplir chaque jour les devoirs qu'il s'étoit imposés à son égard. Un matin, s'étant rendu, à son ordinaire, pour s'en acquitter, dans l'appartement du *Chahbender*, il le trouva dans l'attitude d'un homme oppressé de quelque douleur interne. Ce bon vieillard, auquel il demanda avec inquiétude quelle cause avoit altéré si subitement sa santé, la lui ayant apprise;

« Ah ! Seigneur, s'écria Alaeddin consterné & pouſſant un profond ſoupir, qu'attendons nous pour y apporter du remède ? que déſirez-vous que l'on faſſe pour votre ſoulagement ? ordonnez : appellerai je un habile médecin ? J'y vole à l'inſtant = Arrêtez lui dit le *Chahbender* d'un ton qui le ſurprit ; je ne demande de vous ni remède, ni médecin ; mon mal eſt au-deſſus de leur ſcience. Qu'on me faſſe venir un Ecrivain public & deux témoins ; voilà le ſeul ſervice que j'exige de vous =. Quelque peine qu'eût Alaeddin de voir ſon beau-père refuſer les ſecours de l'art, il n'oſa répliquer, & ſortit pour aller exécuter ſes intentions : pendant ſon abſence, les Marchands les plus diſtingués, déjà inſtruits de l'indiſpoſition du *Chahbender*, vinrent en foule lui en témoigner leur chagrin. Il eut aſſez de force pour ſe lever & les recevoir debout. Tandis qu'il les remercioit de leur attention & les entretenoit de ſon mal, l'Ecrivain public entra avec les témoins ſuivis d'Alaeddin. Le *Chahbender*, charmé de donner une plus grande authenticité à l'acte auquel il alloit

procéder, le fit dreſſer en préſence du Corps des Marchands par l'Écrivain public : il renfermoit ſes dernieres volontés, & portoit qu'il faiſoit un don général à Alaeddin de tous ſes biens, conſiſtant en immeubles, argent comptant, argenterie, bijoux, étoffes, meubles, marchandiſes, rentes, & autres effets de quelque valeur qu'ils fuſſent, & que quiconque ſe porteroit pour héritier ſous quelque prétexte que ce fût, ne ſeroit point reçu à lui en conteſter la moindre portion. Cette pièce importante, après avoir été ſignée par les témoins appelés, & par tous les Marchands qui ſe trouvoient dans l'appartement, fut remiſe à Alaeddin, qu'elle confirma dans la poſſeſſion d'un héritage dont ſon beau-père lui avoit déjà fait une donation verbale. Peu de jours après, les infirmités de celui ci augmentèrent & dégénérèrent bientôt en une maladie ſérieuſe, accompagnée d'un ſommeil léthargique, ſymptôme funeſte, qui ne permit plus à Alaeddin de s'éloigner un moment du chevet de ſon lit. Après trois jours d'un aſſoupiſſement continuel, le vieillard s'étant réveillé en ſurſaut,

entr'ouvrit foiblement les yeux, & ayant apperçu son gendre, se voyant seul avec lui, il se mit dans une posture commode pour l'entretenir, & lui adressa la parole de cette manière : « Voici, mon fils, le moment le plus propre pour vous faire quelques questions qui amèneront des éclaircissemens qui vous surprendront. = Parlez, Seigneur, lui dit Alaeddin, inquiet de ce début. = Vous souvenez-vous reprit le *Chahbender*, du vieillard que vous rencontrâtes à Suez, que vous suivîtes à *Gedda*, & dont vous reçûtes un présent qu'il joignit à votre salaire ? Vous rappelez-vous les circonstances de votre séparation lorsque vous le quittâtes ? = Je me souviens de tout cela, répondit avec douceur Alaeddin; Dieu le récompense de ce qu'il a fait pour moi, ses bontés ont été l'origine de ma fortune. Eh bien, reprit le *Chahbender*, reconnoissez ce vieillard; c'étoit moi-même. = Grand Dieu ! s'écria Alaeddin, confus & tout à la fois surpris d'un événement qui lui paroissoit tenir du miracle ». Son beau-père ne lui permit pas d'en dire davantage, & continua ainsi : « Vous rappelez-vous l'aventure de la bourse de

mille pièces d'or, la manière dont vous enfîtes la reſtitution au vieillard à qui elle appartenoit, votre attente trompée par ce même vieillard dont vous comptiez recevoir cent pièces pour récompenſe, & votre déſintéreſſement pouſſé au point de vous contenter d'une ſimple prière qu'il fit en votre préſence & dont vous ne ſûtes pas même le contenu? = Oui, Seigneur, repartit Alaeddin, je me ſouviens & je me ſouviendrai toujours de ces particularités: pourrois-je oublier ſur-tout des prières auxquelles j'attribue tout le bonheur dont je jouis aujourd'hui? = Mon cher Alaeddin, reprit le *Chahbender*, ſachez donc qui en eſt l'auteur; vous le voyez devant vous. = Seroit-ce encore vous, Seigneur? lui dit l'Egyptien. = Oui, c'eſt moi même, continua le *Chahbender*, que la nobleſſe de vos ſentimens pénétra d'une ſi haute eſtime & d'une tendreſſe ſi ſemblable à celle d'un père pour ſon fils, que je demandai à Dieu la grace de verſer ſes bénédictions ſur le deſſein que je formai dans le moment de vous adopter pour tel, de vous rendre le poſſeſſeur de

tout mon bien, & de la plus chère partie de mon *ſang*. L'événement à ſuivi de près mes intentions ; vous êtes le maître de mon bien & vous poſſédez, dans ma fille, la plus chere partie de mon *ſang*. Souvenez-vous que cette épouſe a des droits ſur votre cœur qui ne peuvent ſe preſcrire ; vous lui devez tout votre amour, toute votre complaiſance : ne la contredites en rien, honorez-là, prévenez-la en tout, & qu'elle paſſe une vie douce & heureuſe avec vous. Pour moi, qu'une mort prochaine va bientôt rejoindre avec mes pères, je ne demande de vous qu'un tombeau ; que mes cendres y ſoient inhumées avec décence, & que Dieu, juſte rémunérateur de la piété filiale, couronne du ſuccès toutes vos entrepriſes».

Ce furent les dernières paroles que prononça le vénérable vieillard. Il entra, peu de momens après, en agonie, & expira entre les bras d'Alaeddin, qui, pénétré de la douleur la plus amère, eut la force de la ſuſpendre pour regler par lui-même tout ce qui

concernoit les obsèques du *Chahbender*. Sacrifices expiatoires (1), choix d'une toile recherchée pour ensevelir le défunt, distribution d'aumônes, prières, ordonnance des funérailles ; il pourvut à tout avec autant de présence d'esprit que d'exactitude; il n'en eut pas moins à célébrer le trentieme jour & l'anniversaire, par des repas funèbres & de nouvelles prières. Il passa, de ce soin, à celui de prendre une connoissance entière de tout ce qui composoit la riche succession qui lui étoit échue; & après s'être mis en possession avec les formalités légales, & avoir disposé de tout sans aucun concurrent, il se prépara à retourner dans sa patrie, pour laquelle il commençoit à soupirer. Il

(1) Les Turcs & les Arabes sacrifient, à la mort de leurs parens, des moutons & des bœufs, & même des chameaux, dont ils distribuent la viande aux pauvres. Ils donnent aussi des repas funèbres pendant plusieurs jours, où sont admis les parens & tous ceux qui viennent faire compliment de condoléance. Ces repas funèbres étoient aussi en usage en France, & même dans ce siècle.

en fit la propoſition à ſon épouſe. « Ma chère, lui dit-il, l'amour de la patrie me fait tourner les yeux vers elle; en auriez vous aſſez pour moi, pour abandonner votre pays natal & m'y ſuivre? Je ne prétends point contraindre votre choix; ſuivez librement votre inclination, & ſi elle vous porte à reſter aux Indes, vous y ſerez toujours traitée & ſervie avec les même égards & avec la même profuſion que vous l'avez été juſqu'à ce jour; rien ne vous ſera refuſé de tout ce que vous pourez déſirer. = Quoi, mon cher Alaeddin, lui dit ſon épouſe qui ne le laiſſa pas achever, me croyez-vous capable de me ſéparer de vous? Je vous ſuivrai par-tout, par-tout je volerai ſur vos pas. = Une ſi généreuſe réſolution, à laquelle ne s'attendoit pas Alaeddin, lui fit faire une ſi prodigieuſe diligence, qu'il vendit promptement ſes biens immeubles, chargea pluſieurs vaiſſeaux de ſes marchandiſes & de ſes meubles les plus précieux, s'embarqua, peu de temps après, lui-même avec ſon épouſe, ſes tréſors, & ſes bijoux, qui ſeuls montoient à des ſommes exorbitantes, &

& fit voile vers *Gedda*, perdant bientôt de vue les Indes, où il ne laissoit rien qui pût lui appartenir.

Un vent favorable les porta, après quinze jours de navigation, sur les côtes de *Gedda*, où il arrivèrent le seizième. Le premier soin d'Alaeddin fut, au moment de son débarquement, de demander des nouvelles de *Hussun*, sa seconde femme: il eut la douleur d'apprendre que la mort la lui avoit enlevée depuis peu de jours. L'acte de donation mutuelle passé entre eux avant le départ d'Alaeddin pour les Indes, portant qu'en cas de mort de l'un des conjoints, ses biens appartiendroient au survivant, l'Egyptien le fit valoir, & s'empara juridiquement de toute la succession de *Hussun* : elle étoit composée d'argent monnoyé, d'immeubles, de bijoux, de vaisselle, & d'autres effets sans nombre, qu'Alaeddin échangea contre des marchandises de Gedda; il en chargea plusieurs navires qu'il avoit frétés pour leur transport & pour celui des marchandises de l'Inde, & de ses autres effets qu'il avoit fait décharger des vaisseaux Indiens, & partit avec

la fille du *Chahbender* pour l'Egypte, sa patrie, & le terme de ses voyages. Le bonheur qui l'accompagnoit partout, & qu'il reconnoissoit devoir à l'efficacité des prières du feu *Chahbender*, le seconda encore dans cette traversée. Après dix jours d'une navigation douce & tranquille, ils entrèrent dans le port de Suez. Alaeddin n'y resta que le temps qu'il lui fallut pour débarquer ses marchandises & pour attendre la caravane du Caire. Il partit avec elle, précédé d'un nombre infini de chameaux chargés de ces mêmes marchandises & de tout ce qu'il y avoit de plus précieux, & arriva trois jours après au grand Caire. Un de ses gens l'avoit devancé, & lui avoit déjà fait préparer dans la ville une maison capable de contenir tous ses effets, & de loger Alaeddin lui-même avec toute sa suite: ayant appris aux portes du Caire, où il s'étoit arrêté quelques momens, qu'elle étoit en état de le recevoir, il s'y transporta tout de suite avec son épouse; & après l'avoir conduite dans les plus beaux appartemens, il la quitta pour donner des ordres concernant ses marchandises,

& d'autres arrangemens qui regardoient le détail de sa maison ; détail qui l'occupa pendant deux jours entiers. Débarrassé, le troisième, de tant de soins, il eut le temps de faire quelques réflexions sur cet enchaînement d'heureux événemens qui, depuis son départ d'Egypte, l'avoit amené par dégrés au point d'opulence & de félicité où il se trouvoit : ce souvenir en occasionna bientôt un autre qui le fit soupirer, & lui fit connoître qu'il manquoit quelque chose à cette même félicité. Il avoit quitté, avec sa patrie, une femme & des enfans. « Hélas ! s'écria-t-il dans un attendrissement de cœur qui lui arracha de profonds soupirs, que sont-ils devenus ces premiers objets de ma tendresse ? J'ai enfin revu mon pays natal ; aurai-je aussi le bonheur de les revoir, ou la mort me les a-t-elle tous enlevés » ? A ces sentimens, auxquels la nature exigeoit qu'il s'abandonnât quelques momens, succéda une ferme résolution d'employer toutes sortes de moyens pour s'éclaircir d'un doute si accablant pour lui : celui que sa magnificence lui suggéra, fut de faire tuer,

tous les jours, dix moutons & un bœuf, & ordonna à sa cuisinière d'en préparer un grand festin auquel seroient invités journellement, par un Crieur public, tous les pauvres de la ville. La première femme d'Alaeddin, réduite à la mendicité & sans ressource depuis son départ, n'avoit cessé de promener chaque jour sa misère & celle de ses enfans dans le Caire, pour exciter la compassion des passans & en arracher quelques morceaux de pain pour leur subsistance & la sienne : étant, ce jour-là, sortie, à son ordinaire, avec sa triste suite, pour satisfaire les besoins pressans de la faim, elle entendit dans plusieurs carrefours un Crieur public qui convioit à haute voix tous les pauvres de la ville à un festin : ayant interrogé là-dessus des mendians de sa connoissance, ils lui apprirent que la charité du marchand Indien (c'est ainsi qu'on nommoit Alaeddin depuis son retour) ne se bornoit pas à leur nourriture, & qu'admettant tout pauvre sans distinction d'âge, de condition, ni de sexe, il faisoit revêtir chacun d'eux, avant le repas, d'un habit complet. Quelle nouvelle

pour une infortunée couverte de haillons, suivie de plusieurs enfans nus & prêts à devenir la victime d'une faim cruelle ! Elle court chez ce père des pauvres, participer à ses aumônes: contente de cet adoucissement du sort, elle ignoroit qu'elle voloit chez celui qui alloit rendre le sien égal à celui des femmes & des mères les plus heureuses. Alaeddin étoit assis à la porte de la salle du banquet, & personne ne pouvoit y entrer sans en être apperçu. Il promenoit une vue inquiète sur les pauvres qui commençoient à s'y rassembler, lorsqu'elle fut fixée tout à coup par des traits qui ne lui étoient pas inconnus, quoiqu'altérés par plusieurs années de misère. Alaeddin, après quelques momens d'attention, y démêla aisément ceux de sa première femme. Celle-ci, sans le reconnoître, se présente à lui avec ses enfans, dans le triste état dont je viens de faire la peinture. Alaeddin, pénétré de douleur, mais ne voulant pas encore se faire connoître à eux, ordonna secrètement qu'on les fît passer dans un appartement particulier, & qu'on les y traitât avec distinction.

Après leur repas, qui fut somptueux, l'Egyptien, incapable de dissimuler plus long-temps, se rendit auprès d'eux; & adressant la parole à son épouse, lui demanda qui elle étoit, & quels malheurs l'avoient réduite à la mendicité. = Seigneur, lui répondit-elle, j'avois épousé le fils d'un des plus riches Marchands de l'Egypte. Mon beau-père étant mort, mon époux, à qui il avoit laissé une ample succession, dépourvu de l'industrie nécessaire pour la faire valoir, la dissipa en peu de temps, non par de mauvaises voies, mais en vendant peu à peu, à vil prix, tout ce qui la composoit, afin de pourvoir, avec une certaine aisance, à son entretien & à celui de sa famille. Après avoir tout consommé, désespéré de se voir dans l'impossibilité de nous entretenir davantage & de nous fournir même une modique nourriture, il prit le parti de quitter sa patrie, & de nous y laisser en proie à la misère la plus déplorable. Il y a déjà cinq ans qu'elle nous persécute, sans que nous ayons jamais pu apprendre dans quel pays il s'est retiré. La faim n'a point de honte; elle me

fait sortir tous les jours depuis ce temps-là, & traîner après moi, dans les rues du Caire, ces petits misérables, pour y mendier leur subsistance & la mienne. = Ce mari que vous regrettez, lui dit Alaeddin après qu'elle eut cessé de parler, le reconnoîtriez-vous, s'il se présentoit aujourd'hui devant vous? = Ah! si je le reconnoîtrois! s'écria-t-elle. Quand ses traits ne me le feroient pas distinguer d'entre mille, il est d'autres marques qui m'empêcheroient de m'y tromper. = Quelles sont ces marques? lui dit Alaeddin =. Celle-ci en ayant désigné plusieurs : « Hé bien, continua-t-il en se levant comme hors de lui-même & se jetant à son cou, le voici; reconnoissez Alaeddin, cet époux qui n'a point changé pour vous, & qui n'a plus rien à désirer dans son bonheur, puisqu'il vous a retrouvée ». A ces mots, elle pensa mourir de joie; & s'étant débarrassée des bras de son époux, elle se jeta à ses pieds, les arrosa de ses larmes, & en répandit une si grande abondance, qu'Alaeddin, malgré toute la fermeté dont il s'étoit armé, ne put arrêter davantage les siennes. L'effort

qu'il s'étoit fait pour les retenir, & la vue d'un ſpectacle ſi touchant pour lui, le firent tomber preſque évanoui entre ſa femme & ſes enfans. Après avoir répandu long temps de tendres pleurs ſur eux, il les fit revêtir de riches habillemens, ordonna à ſes principaux domeſtiques de les conduire au bain, & s'en ſépara quelques momens, pour aller prévenir de leur arrivée la fille du *Chalibender*. Celle-ci, pleine d'égards pour tout ce qui intéreſſoit Alaeddin, reçut la première femme & les enfans de ſon époux avec des démonſtrations d'amitié, qui furent le commencement d'une union conſtante qui ne ceſſa de régner entre ces deux épouſes. Toujours également aimables aux yeux d'Alaeddin, elles lui firent couler, dans le ſein d'une famille heureuſe, des jours de paix & de délices, qui ne ceſsèrent qu'avec la vie de cet Egyptien.

Le Roman qu'on vient de lire doit être excepté de ce que nous avons dit dans la notice qui le précède. Aucun, même parmi nos Ro-

mans françois, ne préſente un ſens plus moral, ſous une enveloppe plus ſimple, plus modeſte, & qui reſſente moins le faſte & l'enthouſiaſme aſiatique. Si l'on reproche aux Turcs, aux Perſans, & aux Arabes de commencer tous leurs Contes indifféremment par quelque préambule religieux, nous avouerons qu'il ne pouvoit être mieux employé qu'à la tête d'un Ouvrage conſacré au triomphe de la vertu.

Lé Traducteur d'Alaeddin eſt le même que celui d'Halil, dont nous avons parlé. Voyez à la fin d'Halil, vol. de Novembre, pages 143 & 144.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

HYPNEROTOMACHIE,

OU

SONGE DE POLIPHILE.

LE titre de cet Ouvrage est composé de trois mots grecs, ὕπνος, *somnus* en latin, *songe* en françois, ἔρως, *amor* en latin, *amour* en françois, & μάχη, *pugna* en latin, *combat*, *guerre* ou *bataille*, en françois; ce qui signifie songe d'amour & de guerre de *Poliphile*. Mais quel est ce personnage? C'est le même que François Colonne, cinquième du nom, Dominicain, né à Venise, & mort en cette Ville à l'âge de plus de 80 ans, l'an 1537. Poliphilus veut

dire, *amicis abundans*, abondant en amis, ou mieux *rempli d'amis*. L'Auteur crut devoir garder l'*incognito*, à l'aide de ce nom imaginé.

Cet Ouvrage, tout à fait singulier & assez rare, écrit originairement en italien, fut imprimé pour la première fois à Venise en 1499, & en 1545, in-fol., & traduit en françois par Jean Martin. L'édition est de Paris, en 1561, in fol. Qu'on se représente un mélange de choses peu faites pour se trouver ensemble, des aventures amoureuses, des descriptions de combats en relief, de pyramides, d'obéliſques, de ruines, d'architraves, de frises, de corniches, & de plusieurs autres morceaux d'architecture, détaillés jusques dans leurs moindres dimensions; divers objets de Mythologie & de Lithurgie payenne, des rêveries, quelques images éparses dans un fonds dénué d'intrigue & d'intérêt; voilà le Roman dont il s'agit. Ce n'est ni au Temple de Gnide, ni à Daphnis & Cloé, mais aux Mille & une Nuits qu'il doit être comparé; encore est-il bien loin de l'enchaînement merveilleux qui caractérise ce fruit original d'une imagination fé-

conde & souvent amusante. Le style en est obscur & énigmatique ; aussi a-t-il donné lieu à diverses interprétations arbitraires de la part de ceux qui ont cherché à l'approfondir. On a dit que des gens de bon sens, & même érudits, ont prétendu y trouver les principes de toutes les sciences, & que des adeptes y ayant cherché le grand œuvre, n'avoient pas manqué de l'y trouver.

La fortune de cet ouvrage extraordinaire, quoique sans mérite réel, ne devoit point souffrir de difficultés. Le nom de son Auteur, les arts dont il offroit des notions, & le temps où il parut; tout cela ne pouvoit que fixer l'attention générale, au moins dans le pays qui le vit naître.

Appelées en Italie par l'ambition des Médicis, les Lettres commençoient à renaître dans cette patrie glorieuse du génie, où il étoit endormi depuis longtemps. Est-il étonnant qu'une production aussi bigarrée & aussi remplie d'objets, dont le goût ressembloit à l'enthousiasme de la nouveauté, ait été favorablement accueillie ? Autre temps, autre progrès, autre goût. L'habitude

où l'on eſt à préſent de cultiver les Lettres & de pratiquer les arts ; le raffinement exquis, & la perfection des ouvrages dans tous les genres, nous rendroient celui-ci fort inſipide. Pourquoi le faites-vous reparoître ? nous dira-t-on. La réponſe eſt facile : le voyageur aime à ſe rappeler le lieu d'où il eſt parti, lorſqu'il eſt heureuſement arrivé à ſa deſtination, & les braves ſoldats viennent avec plaiſir revoir la tranchée qui les a conduits à la victoire.

Ce Roman pouvoit être intitulé : *Roman d'amour*, *Roman allégorique*, *Roman mythologique*, &, en un mot, tous les titres de Roman lui convenoient. Il reſſemble à ces repas où tout eſt pêle-mêle, ſans ordre & ſans ſymétrie, qu'on appelle ambigus, ſelon le vocabulaire de la table. Nous avons cru pouvoir le mettre au nombre des Romans de Chevalerie ; 1°. parce qu'il y eſt queſtion de combats de géans, &c.; 2°. parce que la Chevalerie, dont les principes favoriſoient l'amour honnête, n'avoit rien qui ne pût s'allier parfaitement avec l'amour dont il eſt queſtion dans ce Roman ; 3°. parce que l'auteur s'y

montre moins comme un homme de son état, c'est à-dire, comme un Moine (il étoit Dominicain), que comme un homme du monde, un Chevalier vaillant & amoureux, un homme animé de l'esprit militaire & mondain de sa famille. On a vu qu'il se nommoit *François Colonne*. Il étoit Moine lorsqu'il composa cet Ouvrage. Mais on sait que souvent rien ne ressemble moins à un Moine, qu'un Moine, & d'ailleurs l'Histoire nous apprend qu'un grand nombre de nos preux Chevaliers embrassèrent l'état monastique, sans oublier leur premier état, qu'ils reprirent à la première occasion où la patrie reclama leur secours. Ainsi, les anciens Romains abandonnèrent les drapeaux de Mars, pour vaquer en paix, dans les sillons des champs, au labourage; & les mêmes mains accoutumées à conduire le soc de la charrue, n'en moissonnèrent pas moins de lauriers dans la suite.

Un matin du mois de Mai, dans lequel tout refleurit, & où l'on voit l'a-

mour renaître avec la nature, j'étois couché dans mon lit, plein de l'idée de ma chere Pollia : la nuit s'étoit passée sans que le sommeil eût fermé ma paupière ; la fatigue, & la fraîcheur que l'approche de l'aurore répand sur la terre, firent enfin couler le repos dans mes veines, & je m'endormis. O Jupiter! quel nom donnerai-je au songe que tu m'envoyas alors, & de quel présage doit-il être pour moi? Il me sembloit être dans une plaine spacieuse couverte de fleurs & de verdure. Le ciel étoit serein, & la terre encore humide des pleurs de l'aurore, recevoit en silence les premières caresses du soleil. Une admiration, mêlée de crainte, me saisit, lorsque, portant ma vue aussi loin qu'elle pouvoit s'étendre, je ne découvris aucune trace ni d'hommes ni d'animaux. A cette solitude, & au calme profond qui régnoit autour de moi, je me crus seul dans la nature : la frayeur s'empara de mes sens, & je me mis à marcher avec précipitation, comme un enfant qui chercheroit sa mère. Je me trouvai tout-à coup engagé dans une vaste forêt, sans savoir de quelle manière j'y étois entré.

Les arbres étoient si serrés, & les rameaux si épais, que la lumière ne pouvoit y pénétrer. Il y régnoit un vent impétueux, & le fracas que faisoient en tombant les branches qu'il brisoit de tous côtés, redoubloit l'horreur de l'obscurité. Elles se heurtoient dans leur chûte; & le son effrayant produit par leur choc, ne trouvant point d'issue à travers l'épaisseur de la forêt, y retentissoit, comme l'on entend retentir le tonnerre, lorsque, parcourant les voûtes obscurcies du ciel, son bruit va se perdre aux deux extrémités de l'horizon. Mes efforts, pour me tirer d'un lieu où tout me glaçoit d'effroi, étoient inutiles: les troncs d'arbres rompus que je rencontrois, me faisoient tomber à chaque pas, & les épines me déchiroient le visage; ma robe, qui s'embarrassoit dans les buissons, m'empêchoit d'avancer. Accablé de fatigue, je tombai, la face contre terre, & je m'évanouis.

Il me souvient que, lorsque je m'imaginai revenir de mon assoupissement, je me trouvai dans un vallon fermé par une chaîne de côteaux. La première idée qui me vint, fut celle de ma chère Pollia,

& j'étois étonné d'avoir été si long-temps sans songer à elle ; car son image est empreinte en mon cœur, & mon ame fait sa demeure sur cette image, & s'y repose avec complaisance, comme dans un lieu de sûreté. Sur le plus élevé des côteaux qui fermoient le vallon, étoit une vaste pyramide. La majesté hardie & tranquille avec laquelle elle s'élevoit dans la nue, plongea mon ame dans un silence d'admiration, & je ne pus me refuser au plaisir de la contempler de plus près. J'approchai.

Sur la façade par où j'arrivai, se voyoit en relief une cruelle bataille entre des géans. L'œil y étoit trompé ; le Sculpteur y avoit mis tant d'expression, qu'on ne pouvoit les regarder long-temps sans les voir se mouvoir & aller çà & là. Ici, des chevaux se renversoient en se cabrant ; là, d'autres tomboient en voulant passer sur ceux qui étoient étendus à demi-morts sur le sable. Il y en avoit de débridés & de furieux : rien ne sembloit pouvoir les arrêter, & ils se faisoient jour à travers la mêlée. Quelques-uns des géans avoient jeté leurs armes & combattoient corps à

corps. On en voyoit de couchés, que le vainqueur traînoit par les pieds; d'autres, encore vivans, qui avoient été foulés par les chevaux, cherchoient à se débarrasser des cadavres sous lesquels ils se trouvoient ensevelis, se relevoient, & opposoient, en se relevant, leurs boucliers aux coups d'épée. La plupart combattoient à pied, en désordre, & par pelotons; ils étoient armés de cuirasses, de morions, & de casques, sur lesquels flottoient des panaches de différentes couleurs; d'autres étoient nus: c'étoient ceux-ci qui attaquoient avec le plus de fureur, & l'on voyoit, dans leur contenance fière & assurée, éclater l'audace qui les faisoit s'exposer ainsi sans défense. Il y en avoit de morts; il y en avoit de mourans, & quelques-uns dont l'attitude effrayoit par les cris qu'ils sembloient jeter. Enfin, le choc étoit si terrible, que l'on eût dit que c'étoit Mars qui engageoit le combat, & qu'il se trouvoit lui-même dans la mêlée.

Du côté opposé à celui où étoit représentée cette bataille, cent-vingt marches de marbre blanc conduisoient à une porte superbe; elle étoit de marbre

noir, & donnoit entrée dans l'intérieur de l'édifice, où l'on descendoit par cent vingt autres marches. La lumière diminuant à mesure que je descendois, je voulus retourner sur mes pas. Je me disposois à le faire, lorsqu'un bruit se fit entendre, semblable à celui d'ossemens qui s'agiteroient. Je regardai, & vis un horrible dragon qui me fermoit le passage & qui venoit à moi. La flamme sortoit de ses yeux; sa large gueule étoit armée de dents longues & tranchantes; & il battoit de ses aîles hideuses son dos couvert d'écailles. Ce fut alors que je maudis mon imprudente curiosité. Tout espoir de regagner la porte par où j'étois entré, m'étoit ôté, & je me vis forcé de m'enfoncer dans les sombres détours du souterrain, portant mes mains devant moi pour éviter de me heurter contre les piliers. « Hélas! disois-je en moi-même, n'espère point de te sauver, malheureux Poliphile, c'est ici qu'il te faut mourir: encore si tu avois joui de tes amours! Qui vous aimera, chère Pollia, qui vous aimera comme faisoit Poliphile ».

Je fuyois cependant toujours, & j'ap-

perçus enfin une foible lumière vers laquelle j'adreſſai mes pas, dans l'idée qu'elle venoit du dehors, & qu'elle me ſerviroit à ſortir du labyrinthe où j'étois engagé. Ma joie ne fut pas de longue durée; car cette lumière ne venoit que d'une lampe ſuſpendue devant un autel où étoient poſées trois ſtatues d'or. Une d'elles tenoit en ſa main un rouleau ſur lequel, en gros caractères, étoient écrits ces mots : *Il n'y a rien de ſtable ſous les cieux.* Une nouvelle horreur s'empara de moi à cette lecture, & à la vue des piliers bruts & noircis qui ſoutenoient ces voûtes ténébreuſes ſous leſquelles je m'enfonçai de nouveau. Une clarté beaucoup plus grande que la première me redonna quelque eſpérance; elle entroit dans le ſouterrein par une ouverture aſſez large pour me donner paſſage; je m'y élançai, & me mis à courir, dès que je fus ſorti, ſans regarder derrière moi.

La campagne au milieu de laquelle je me trouvai étoit riante, & mille arbres fruitiers y étaloient les tréſors de l'automne. La beauté du lieu me raſſurant, je m'arrêtai, & tournai la

tête pour voir d'ou j'étois sorti. L'ouverture du Temple souterrein étoit à mi-côte d'une montagne dont la pente assez escarpée étoit couverte de chênes & de sapins, dont le sommet se perdoit dans les cieux, tandis que leurs racines, aussi vieilles que la terre, formoient une autre forêt dans ses entrailles. Le bas du côteau étoit bordé de cerisiers & de cormiers, auxquels se mêloient le lierre & le chèvre-feuille. Je ne pouvois croire qu'un séjour aussi délicieux ne fût point habité ; dans cette pensée, je portai mes regards de toutes parts, & j'apperçus à travers les arbres briller le faîte d'un édifice: c'étoit un pavillon ouvert, de forme carrée ; la couverture en étoit d'or, & reposoit sur quatre colonnes de porphyre, enrichies de vases & de chapiteaux du même cristal.

Au milieu de ce simple & superbe pavillon, étoit une statue représentant une Nymphe qui se livroit au sommeil ; elle étoit étendue sur un drap, dont une partie, repliée sur sa tête, sembloit lui servir d'oreiller : jamais le ciseau de Praxitèle ne créa rien de si

parfait. Les lèvres entr'ouvertes, elle sembloit reprendre son haleine, & l'on eût dit que c'étoit moins un chef-d'œuvre sorti de la main de l'ouvrier, qu'une créature vivante qui avoit été transformée en marbre. Couchée sur le côté droit, elle avoit la tête appuyée sur une de ses mains, & ses cheveux étoient répandus par ondes sur le drap, dont ils paroissoient suivre les plis. Deux filets d'une liqueur délicieuse sortoient de ses mamelles, tomboient dans deux bassins de jaspe, & se réunissant, formoient un ruisseau, sur les bords duquel croissoient de tous côtés le mélilot, le romarin, & l'arbrisseau aimé de la belle Vénus. On voyoit gravé sur le frontispice : *A la Nature, mere de toutes choses.*

Lorsque je contemplois, avec le plus d'attention, le spectacle qui s'offroit à mes regards, je vis venir cinq jeunes filles qui s'approchoient en chantant. Dès qu'elles m'apperçurent, elles s'arrêtèrent, & cessèrent de chanter, se regardant en silence, & comme surprises de me voir en ce lieu. Je fus, pendant quelques instans, indécis, ne sachant si je devois aller à elles, ou retourner

sur mes pas : le parti auquel je me résolus, fut de les attendre. La douceur de leur maintien me rassuroit, & je sentois d'ailleurs qu'un homme égaré a dans sa situation quelque chose qui intéresse & qui lui sert de sauve-garde. Cependant les Nymphes s'avançoient vers moi, & rioient de l'épouvante que me causoit leur rencontre. « Jeune homme, me dit l'une d'entre elles, qui que tu sois, n'aies point de crainte, car tu es en un lieu où tu ne cours aucun danger. Dis-nous donc hardiment qui tu es, & ce que tu cherches ».

Ces paroles me rendant la voix que j'avois perdue : « Nymphes divines, leur répondis-je, vous voyez l'amant le plus malheureux qui fut jamais; car j'aime, & ne sais où est celle dont je suis épris. Hélas ! j'ignore où je suis moi-même, & je ne sais que d'échapper aux périls les plus affreux qu'un mortel puisse courir ». A ces mots, de grosses larmes me tombèrent des yeux : je me jetai à leurs pieds, & les conjurai, au nom des Dieux, d'avoir pitié de moi. Ma douleur les toucha; & émues de compassion, elles me relèverent. « Nous savons,

me dirent-elles, les dangers que tu as dû courir ; ils sont tels, que peu de mortels ont le bonheur d'en échapper : mais sois sans crainte maintenant ; ici se trouvent toutes les choses qui font naître le plaisir. La tristesse en est bannie, & c'est le promenoir des grands Dieux ». Elles m'offrirent ensuite de me présenter à leur Reine, la sage Eleuthéride ; mais il fallut auparavant que je les accompagnasse aux bains. Eleuthéride me reçut avec bonté, & me promit de me faire retrouver ma chère Pollia. « Cependant, ajouta-t-elle, puisque les Dieux t'ont jugé digne de pénétrer dans ma Cour, je veux, avant que tu quittes ces lieux, t'en faire voir toutes les beautés, & que tu prennes place à ma table ». En disant ces mots, elle descendit de son trône, & je la suivis dans la salle où étoit servi le festin. Dès qu'Eleuthéride fut assise, elle quitta son manteau royal, & resta en corset de velours cramoisi, couvert d'un crêpe de soie couleur de safran. Les Demoiselles qui la servoient, étoient vêtues d'étoffes semblables à celles qui couvroient la table ; une musique délicieuse

se

ſe faiſoit entendre; le parquet étoit ſemé de roſes & de violettes, & tous les ſens à la fois ſe ſentoient flattés. Une circonſtance cependant diminuoit le plaiſir qui s'offroit à moi de toutes parts. Parmi les Demoiſelles qui ſervoient la Reine, il y en avoit une qui avoit la reſſemblance la plus parfaite avec ma chère Pollia; c'étoit le même regard & la même contenance. Elle détournoit, de temps en temps, les yeux ſur moi, & je ne fis plus qu'avoir les miens attachés ſur elle.

Le repas fini, il y eut un bal, après lequel Eleuthéride me donna congé, & me remit entre deux Nymphes, me recommandant de les ſuivre, ſi je voulois voir mes déſirs ſatisfaits. Elles me conduiſirent dans les jardins, où je vis des choſes merveilleuſes. Nos foibles plaiſirs, & les peines, beaucoup plus réelles & plus nombreuſes, qui travaillent les malheureux mortels, y étoient repréſentés ſous différens emblêmes. On voyoit, entre autres choſes, un canal fait en forme de ſpirale, ſur lequel voguoient quantité de petites barques. Les unes étoient riches, les autres étoient ſim-

ples, mais toutes sans distinction : les unes plutôt, les autres plus tard, alloient enfin s'abîmer dans un gouffre qui étoit au milieu; symbole effrayant de l'inexorable destinée. Nous arrivâmes enfin à un berceau délicieux, formé par des jasmins entrelacés. Là, mille oiseaux posés sur les branches, consacroient leurs chants à l'amour, & méloient l'éclat de leur plumage à celui de la verdure. Les Nymphes qui m'avoient accompagné, me quittèrent & disparurent en un instant. Je vis de loin plusieurs personnes assemblées qui dansoient au milieu de la campagne, & une jeune fille qui venoit de mon côté, tenant en sa main un flambeau allumé. Quand elle fut près de moi, elle me tendit la main, & me dit : « Poliphile, suis-moi, suis ta compagne ».

La ressemblance qu'elle avoit avec Pollia m'enflammoit d'amour; mais la singularité de son habillement, & le lieu où je me trouvois, ne me permettoient point de croire que ce fût elle. Je ne pouvois cependant me lasser de regarder cette jeune beauté : ses yeux brilloient comme deux étoiles au milieu de

la nuit ; les regards qu'ils jetoient pénétroient mon cœur, comme deux dards lancés par l'amour, lorſqu'il eſt en colère, & je reſtai quelque temps en extaſe. Nous prîmes notre route à travers une petite prairie, coupée de ruiſſeaux qui rouloient leurs eaux ſur un ſable couleur d'améthiſte. Leurs bords étoient couverts de glayeux, de ſouchet, & de lis blancs & rouges. Là, ſe tenoient pluſieurs Nymphes accompagnées de jeunes garçons d'une excellente beauté. Quelques-unes avoient relevé leurs vêtemens de ſoie, & courant à travers les ruiſſeaux, laiſſoient voir leurs belles jambes : elles ne faiſoient qu'effleurer l'eau, qu'elles s'entre-jetoient d'une manière folâtre ; d'autres pourſuivoient des cygnes, qui, tour à tour, s'enfuyoient & ſe laiſſoient approcher, comme s'ils euſſent pris plaiſir à ce badinage ; celles-ci faiſoient des bouquets & des chapeaux de fleurs qu'elles donnoient à leurs amis, ou que ces derniers leur arrachoient, en leur dérobant en même temps un baiſer. Il y en avoit de couchés aux pieds des Nymphes, qu'ils entretenoient tranquille-

ment de leur tendreſſe; elles laiſſoient tomber languiſſamment ſur eux leurs regards, & les écoutoient avec complaiſance. Ici, les Nymphes, feignant de craindre ce qu'elles déſiroient le plus, rebutoient leurs amans; elles fuyoient, & on les ſuivoit; elles ſuivoient, & on les fuyoit: & lorſque le couple s'étoit atteint, ils ſe baiſſoient contre terre, & ramaſſoient de l'herbe & des fleurs, qu'ils s'entre-jetoient. Je ne pus m'empêcher de porter envie à leur bonheur. L'amour, tranquille & ſatisfait, éclatoit dans leurs yeux, & l'on y liſoit que, contens du préſent, ce n'étoit point pour changer de plaiſir, mais pour jouir encore du même, qu'ils déſiroient l'avenir. Ma conductrice fut obligée de m'arracher de ce lieu. « Poliphile, me dit-elle, ce n'eſt point ici que nous devons nous arrêter, & il faut que j'aille dans le Temple éteindre ce flambeau que je n'ai allumé que pour l'amour de toi ». Ces paroles me firent croire de nouveau que la belle Nymphe n'étoit autre que Pollia; mon cœur, que je ſentois voler à elle, m'en aſſuroit encore plus. Je n'oſai pourtant me

découvrir, & je la suivis sans lui rien dire, mais non sans soupirer d'amour & de désir.

Arrivés à un Temple champêtre & d'assez peu d'apparence, la Prêtresse qui en avoit la garde, vint nous recevoir à la porte, suivie de six jeunes vierges vêtues de robes de lin. Elle nous fit entrer & nous conduisit à l'autel.

« Que demandez-vous, ma fille, dit-elle à ma conductrice ? Je demande grace pour celui-ci, répondit-elle en me montrant, & je désire que nous puissions aller ensemble au Royaume de la puissante Mère d'Amour ». Alors la Prêtresse, se tournant vers moi, me dit : « Et toi, mon fils, que demandes-tu? = Rien autre chose, lui répondis-je, sinon que Vénus me soit favorable, & que cette Nymphe, que j'imagine être ma chère Pollia, ne me tienne point plus long-temps dans un doute qui m'accable. = Prends donc, mon fils, reprit-elle, ce flambeau qu'elle porte, & dis par trois fois, après moi. Que l'amour fonde la glace de son cœur, ainsi que l'eau va éteindre cette flamme =. Je répétai ces mots par trois fois, & à la dernière, la

Prêtresse me fit plonger le flambeau dans un vase d'or où étoit renfermée l'eau sacrée.

Alors mes yeux furent entièrement dessillés, & je reconnus celle après qui mon cœur soupiroit depuis long-temps. Nul respect pour la sainteté du lieu dans lequel je me trouvois, ne m'eût arrêté, & j'eusse volé vers elle, si elle ne fût venue à moi. Elle m'aborda d'un air gracieux, & me dit en soupirant: « O mon cher Poliphile, l'amour que je te porte, m'a engagée à venir en ces lieux; & l'espérance d'être à toi, m'a fait mépriser mille dangers que j'ai courus. Pardonne-moi si j'ai tardé si long-temps à me faire reconnoître; la chose n'étoit pas en mon pouvoir, & cette contrainte me coûtoit plus qu'à toi. L'heure est enfin venue, & je puis récompenser ta constance & te jurer un amour qui ne finira qu'avec ma vie: reçois donc ce baiser pour gage de ma tendresse ». Elle m'embrassa, & je sentis des larmes couler de ses joues; ce qui m'emut jusqu'au fond du cœur.

La Prêtresse jeta sur nous des feuilles de roses, & me mit en main un rameau

de myrte, que je plaçai, par son ordre, sur le sein de Pollia. « Allez, mes enfans, nous dit-elle ensuite, je prie la Déesse de vous être favorable; ou je me trompe fort, ou ce jour verra finir vos peines. Sur-tout, Poliphile, contraignez vos désirs, jusqu'à ce que l'Amour vous ait tous deux favorisés de sa présence ». Ayant dit ces mots, elle nous enseigna le chemin que nous devions tenir, & nous conduisit hors du Temple.

Nous marchâmes vers la mer, & étant sur ses bords, nous nous assîmes. Jamais Pollia ne m'avoit paru si belle; je lui pris la main, que je serrai contre mon cœur, & je la regardai. Elle avoit la vue tournée sur moi, mais elle la baissa dés qu'elle eut rencontré mes yeux; ils étinceloient d'amour, comme l'acier embrasé, lorsqu'on le forge sur l'enclume. Je ne respirois qu'avec peine; tous mes sens furent bientôt troublés, & je sentis que je n'étois plus le maître de contraindre mes transports. « Poliphile, me dit Pollia, aussi émue, aussi tendre, mais plus sage que moi, veux-tu t'exposer à me perdre, dans l'instant où nous sommes encore à peine

réunis ? Craignons, Poliphile, craignons d'irriter les Dieux, en voulant hâter un bonheur dont ils ont marqué l'instant, qui ne peut être éloigné ». Ces paroles remirent le calme dans mon ame ; je rougis, & je n'osois la regarder, honteux d'avoir montré si peu de sagesse & de force. Cependant sa présence ralluma bientôt un feu mal éteint ; de nouveaux désirs vinrent m'assaillir, & je ne trouvai d'autre moyen de les distraire, que d'aller contempler les ruines de quelques tombeaux qui se trouvoient près de nous.

Revenus au bord du rivage, nous vîmes enfin arriver une petite barque dans laquelle étoit un enfant d'une beauté divine. Je soutenois à peine l'éclat de ses yeux ; ses cheveux étoient blonds & annelés, & il avoit deux aîles de couleur cramoisie mêlée d'or & d'azur. Nous nous étions agenouillés ; il nous fit relever & entrer dans la barque : ensuite, déployant ses aîles, en guise de voiles, tandis que les Naïades & les Tritons, soumis jusques sous les eaux à son empire, soulevoient la barque & en dirigeoient la course, nous nous mîmes à voguer. Le

Dieu nous conduisit dans une Isle où, loin des regards des mortels, sa mère s'occupe avec lui du bonheur de l'Univers. Elle étoit dans le bain lorsque nous arrivâmes: l'Amour me donna une de ses flèches, avec laquelle j'entr'ouvris un rideau de pourpre qui la déroboit à mes yeux. Elle sourit en voyant Pollia, & nous laissa connoître que notre présence lui étoit agréable. Tandis que nous jouissions de cette vue divine, un guerrier descend vers la fontaine où se baignoit la Déesse: il étoit vêtu d'un riche corselet traversée d'une écharpe à laquelle pendoit un cimeterre garni de pierreries. A l'instant, l'Amour nous fit signe de nous retirer: « Voici, nous dit-il ensuite, l'heure consacrée à mes plaisirs; mortels, respectez ceux de Vénus: allez, je vous permets de vous livrer aux désirs que ma présence a dû vous inspirer ». Il dit, & disparut.

Assis, Pollia & moi, sur le gazon, elle m'embrassa si tendrement, que je crus mourir de joie. Une rougeur charmante, que la pudeur & le plaisir vinrent tout à la fois répandre sur ses joues, les embellit encore, & j'y vis couler

quelques larmes, semblables à de petites perles, ou plutôt aux gouttes de rosée que l'on voit briller, au matin, sur la fleur de l'églantier. Dans l'instant où, les yeux attachés sur ceux de ma chère Pollia, je me livrois le plus au plaisir de la posséder, son image s'évanouit, s'élevant & se dissipant dans les airs, comme une vapeur légère de sandal ou de benjoin. Le regret que j'en ressentis m'éveilla, & il me sembla entendre une voix qui me disoit en partant : « Adieu, adieu, mon cher Poliphile ».

« »

INDÉPENDAMMENT des descriptions ennuyeuses & détaillées de différens morceaux d'architecture, desquelles nous avons exposé une partie & omis l'autre, on trouve encore dans l'*Hypnerotomachie, ou Songe de Poliphile*, des hiéroglyphes, des épitaphes, & des inscriptions : il y en a de grecques, il y en a de latines, & même d'arabes & d'hébraïques. On sent d'avance combien monstrueux doit être l'assemblage de tout cet amphigouri ; & ceux qui auront assez

de patience pour le lire dans l'original, ce que nous ne conseillons à personne, jugeront si nous avons eu tort de les supprimer.

Le seul de tous ces ornemens froids & déplacés qui mérite d'être conservé, est une épitaphe latine; elle compose un petit Roman écrit d'une manière assez pathétique : nos Lecteurs le liront sans doute avec plaisir. Nous avons laissé subsister le vieux langage, par respect pour la naïveté qui s'y trouve empreinte. Hélas ! pourquoi celui de notre siècle a-t-il tant dégénéré ? Il ressemble, dit on, à une belle femme, parée de toutes les graces extérieures : mais que fait la beauté sans les graces du cœur ? On résiste aux premières, mais on ne peut se défendre de celles-là, & loin de se plaindre d'y avoir cédé, on y trouve son bonheur.

Voici cette épitaphe : si sa longueur démésurée a de quoi surprendre, on se rappellera qu'elle ne doit son origine qu'à un *songe*.

AUX DIEUX MANES.

HÉLAS ! paſſant, je t'adjure, de par les Dieux infernaux, que tu liſes un peu ceci; puis, en ſoupirant, baiſe ce métal, diſant : « Ah ! le cruel méchef & exemple d'infortune ! Ils devoient plus long-temps vivre ». Leontia, jeune pucelle, eſpriſe, en ſes premiers ans, de l'amour d'un noble adoleſcent nommé Lollius, affligée des mauvais traitemens de ſon père, s'enfuit, & Lollius la ſuivit. Ainſi donc qu'ils s'étoient trouvés & embraſſés, ils furent prins par des pirates, & vendus à un Marchand, tous deux menés captifs, & mis en un navire. Mais durant la nuit, Lollius, penſant qu'on lui vouloiſt oſter ſa Leontia, print un couteau, dont il tua tous les écumeurs de mer. Lors s'éleva une tempête ſi violente, que le navire donna en travers contre un rocher près de terre, ſur lequel ils montèrent, preſſés de grande famine. Je prins Leontia, & la chargeai ſur mes épaules, diſant :

« Sois-moi favorable, père Neptune, je te recommande nous & notre adversité ». Puis commençai à trancher l'eau de mes deux bras, comme un dauphin avec ſes ailerons ; & ainſi que je nageois, ma Leontia me diſoit : « Je te charge trop, ô ma vie » ! Et je lui répondois : « Tu me ſembles plus légère qu'une coulandre d'eau, Leontia, mon cœur ». Souvent elle me demandoit : = Es-tu point las, mon ame & mon eſpoir? = Non, diſois-je, tu me renforces =. Adonc elle ſe baiſſoit pour baiſer & accoller ſon porteur, me conſolant & encourageant, de quoi j'étois joyeux outre meſure. Finalement nous arrivons à terre, où (ſans y penſer) fûmes aſſaillis d'un lion ; parquoi nous nous embraſsâmes comme pour mourir, & ce cruel animal nous pardonna. Effrayés de ce cas, rentrâmes en une barquette garnie d'un petit aviron, qui fut par nous trouvée ſur la marine ; & en chantant l'un après l'autre, voguâmes trois jours & trois nuits, ſans voir autre choſe, ſinon l'eau & le ciel. Ainſi tourmentés de mortelle famine, & défaillans par le trop long jeûner, nous entre-

brassâmes l'un l'autre, moi disant: = Hélas ! Leontia, tu meurs de faim. = Lollius, répondit-elle, je mange assez d'être avec toi =. Puis, en soupirant, me va dire : = Lollius, mon ami, tu n'en peux plus, le cœur te fault. = Non pas à l'amour, répondis-je, mais à ce mien corps seulement =. Las ! nous ne vivions plus que de baisers. Ainsi mourûmes embrassés étroitement, par seule faute de manger. Après, étant ces ondes appaisées, un doux vent nous amena ici, où avons été ensevelis tout accolés, & par argent amassé d'une quête, mis entre les ames plutoniques. Ceux donc que l'avarice des pirates n'a pu retenir, la rage affamée des lions dévorer, ni les profonds abîmes de la mer engloutir, une petite cruche étroite les contient tous deux en son ventre.

Je te voulois, sans plus, avertir de cette infortune, & adieu.

TROISIÈME CLASSE.
ROMANS HISTORIQUES.

OSMAN.

LE fond de cette hiſtoire eſt vrai, quoiqu'elle ſoit fort ſingulière; on ſoupçonne ſeulement, & avec aſſez de raiſon, qu'elle a été embellie, ou plutôt ſurchargée de circonſtances fabuleuſes. Dans l'état où nous la préſentons à nos lecteurs, nous oſons nous flatter qu'elle piquera leur curioſité.

Le Sultan Ibrahim, ſucceſſeur d'Amurat IV, Prince d'un tempérament froid, parut peu porté à l'amour, & peu propre à en recueillir les fruits, quoique Mahometan : ſon ſérail néanmoins ne lui fut pas entièrement inutile; mais

on craignoit que ſes enfans, ſe reſſentant de la foibleſſe de leur père, ne vécuſſent point. On lui perſuada de faire vœu de conſacrer ſon premier né à Mahomet, & de l'envoyer à la Mecque pour l'y faire circoncire.

On voit que nous ne ſommes point les ſeuls à ſuivre l'uſage des conſécrations ; de tous les temps & dans toutes les nations, l'homme s'eſt fait une religion de conſacrer ce qu'il avoit de plus cher à ce principal objet de ſon culte.

Ibrahim eut d'une maîtreſſe, nommée *Zafira*, d'une beauté raviſſante & d'un eſprit ſéduiſant, un fils qu'il nomma *Oſman*. C'eſt de lui que nous allons parler. Ses aventures tiennent beaucoup du Roman; elles doivent donc plus naturellement trouver place dans notre collection.

Il naquit le 2 Janvier 1642. *Emina*, autre maîtreſſe & rivale de Zafira, accoucha, deux mois après, d'un autre fils qui régna depuis ſous le nom de Mahomet IV.

Quelques mois après la naiſſance d'*Oſman*, le Chef de la religion Muſulmanne (le Mufti) ſomma le Sultan de s'acquitter du vœu qu'il avoit fait, en

envoyant son fils à la Mecque, pour l'offrir à Mahomet. Ibrahim eut bien de la peine à s'y résoudre; il craignoit d'être privé de sa chère Zafira, sans laquelle il ne pouvoit vivre, & sans laquelle néanmoins il n'osoit exposer son fils à un si long voyage. Il y consentit pourtant enfin, & sur-tout parce qu'il délivroit par-là Zafira des funestes suites que pouvoit avoir la jalousie d'*Emina*, sa rivale, qui étoit outrée de ce qu'ayant été la première maîtresse du Sultan, elle n'avoit pas été la première mère; elle lui avoit même fait donner un breuvage empoisonné, qui n'eut point d'effet, parce qu'elle avoit pris du contre-poison. Ibrahim l'ayant soupçonnée de cette atrocité, la fit venir devant lui; elle y parut pleine de confiance, portant son fils Mahomet entre ses bras. Elle nia effrontément le crime dont on l'accusoit, & enflamma tellement la colère du Sultan, qu'ayant tiré son sabre, il l'en auroit frappée, si elle ne s'étoit fait un bouclier de son fils, & ne se fût enfuie. L'enfant fut blessé au front, & en porta toujours la marque.

Ibrahim, craignant donc les violences de cette femme, fit équiper le vaisseau qu'on nomme *la Grande-Sultane*, monté de cent vingt canons, de six cents Janissaires, de plusieurs esclaves de l'un & de l'autre sexe, & pourvu de tout ce qui étoit nécessaire. Zafira s'y embarqua avec son fils Osman, Gelès Aga Zumbul, & Aga Mahomet, Amiral de la flotte, & fit voile vers la Mecque. Il n'y avoit alors, selon les apparences, rien à craindre sur mer; les Turcs étoient en paix avec les Vénitiens, les François, les Anglois, les Hollandois; & neuf vaisseaux de guerre escortoient *la Sultane*. De plus, le Capitan-Pacha avoit ordre d'attendre Zafira à Rhodes avec la flotte, & de l'escorter jusqu'à Alexandrie.

A la mi-Septembre de l'année 1644, *la Sultane* arriva à Rhodes; mais Gelès-Aga Zumbul ne voulut pas attendre l'arrivée du Capitan-Pacha; il conseilla à Mahomet Aga de remettre en mer avec la flotte. Elle fut malheureusement rencontrée par sept galères de Malte, commandées par le Chevalier Dubois-Baudrand; & après un combat de cinq heures

entières, elle fut contrainte de se rendre le 28 du même mois. Zumbul, auteur d'un si malheureux événement, fut tué d'un coup de canon : le Capitan-Pacha, qui étoit arrivé trop tard, s'empoisonna, pour éviter une plus grande punition. Les galères de Malte retournèrent chargées d'immenses richesses & d'un butin incroyable. Aga Mahomet, étant sur le point de mourir de ses blessures, avoua, en embrassant le jeune Osman, qu'il étoit fils d'Ibrahim, & expira peu de temps après. Zafira, prisonnière, prenoit un soin extrême de cacher sa qualité : elle avoit défendu à tous ceux de sa suite de dire qui elle étoit; mais les Maltois soupçonnoient assez, & par l'avis de Mahomet mourant, & par les richesses qu'ils avoient trouvées sur *la Sultane*, & par la nombreuse suite de ses domestiques, qui elle pouvoit être.

On la fit donc conduire, des bains où elle étoit avec les autres esclaves, dans la maison d'Ignace Ribera, Marchand très-riche : elle fut traitée avec une distinction inspirée par sa beauté & par le rang qu'on lui supposoit. Un

jour, il échappa à une de ſes eſclaves, en colère contre Ribera, de dire que c'étoit violer tous les droits de grandeur, de traiter comme eſclave la femme du Grand-Seigneur. Il eſt vrai qu'elle ſe repentit bientôt d'avoir laiſſé échapper cette parole indiſcrète, & c'eſt en vain qu'elle voulut s'en rétracter dans la ſuite. D'ailleurs, Ribera s'étant caché derrière une fenêtre, avoit vu plus d'une fois, par les honneurs exceſſifs que les Turcs, lorſqu'ils n'étoient pas en la préſence des Chrétiens, rendoient à Zafira & à Oſman, que ces priſonniers n'étoient pas des perſonnages ordinaires. Cette Sultane étant tombée dangereuſement malade en 1645, les Chevaliers de Malte crurent qu'il etoit temps de lui déclarer qu'ils avoient appris de ſes eſclaves qui elle étoit. Cette découverte la mit en fureur; elle déclama contre l'infidélité de ſes domeſtiques, & enfin, ne pouvant ſupporter ſa douleur, elle mourut le 6 Janvier. Après ſa mort, on employa divers moyens pour ſavoir la vérité de ſes domeſtiques: ils avouèrent qu'elle étoit femme d'Ibrahim. On dreſſa un procès

verbal qui ôtoit tous les doutes qu'on pouvoit avoir sur la qualité d'Osman.

Le Grand-Seigneur, ayant appris la mort de sa femme & la captivité de son fils, menaça de faire la guerre à tous les Chrétiens, & sur-tout aux Chevaliers de Malte. Il fit lever des troupes en hâte; il donna à ce sujet des ordres dont les Vénitiens avoient, dit-on, une copie, qui justifioit la vérité de cette histoire. Pendant que les Maltois se préparoient à recevoir cet ennemi du nom Chrétien, le Grand-Seigneur fit tourner du côté des Vénitiens, & s'empara de la Canée, sous prétexte qu'ils avoient fourni une retraite aux Maltois après la prise de *la Sultane*. Ce fut là, comme le prétendirent les politiques, l'origine de cette funeste guerre des Turcs contre cette République; guerre qui ne fut terminée qu'en 1669, par une paix peu avantageuse aux Chrétiens.

Cependant Ibrahim offrit des sommes très-considérables aux Maltois pour la rançon de son fils. Les Chevaliers ne demandèrent rien moins que la restitution de l'île de Rhodes. Ils savoient bien qu'ils ne l'obtiendroient point, la

loi de Mahomet défendant de rendre volontairement aux Chrétiens un pays sur lequel il y avoit eu une mosquée ; mais ils vouloient, dit un Auteur, marquer par cette demande, qu'*on ne pouvoit racheter pour aucun prix un enfant consacré à Jésus-Christ par le baptême.* Peu de temps après, les conjurés se défirent d'Ibrahîm, & mirent à sa place Mahomet son fils, qui étoit encore en bas âge. Dans la suite, ce Sultan racheta la plupart des femmes qui avoient été prises avec Zafira ; les autres étant mortes auparavant, ou ayant reçu le baptême, étoient entrées au service du Roi d'Espagne.

Sultan Osman fut élevé dans les principes du Christianisme par les Dominicains. Un attachement secret au culte de ses pères rendit sa conversion difficile ; mais ayant enfin ouvert les yeux à la vérité, il fut baptisé solennellement le 25 Octobre 1656, & reçut le nom de *Dominique de Saint-Thomas.* Immédiatement après, il fut admis à la communion le 4 Août 1658 ; il reçut le sacrement de la Confirmation, & le 29 Octobre de la même année, il fut re-

vêtu de l'habit de S. Dominique. Dès que le Sultan *Jacobin* (1) eut fait ses vœux, il fut envoyé à Naples pour y faire ses études. L'air de cette ville ayant dérangé sa santé, il fut appelé à Rome par le Général de son Ordre. Il y vit Alexandre VII, & en fut reçu très-favorablement.

Le Cardinal Antoine Barberin, protecteur de France, crut que, s'il paroissoit dans ce Royaume, il pourroit y faire des amis utiles. Il alla donc à Paris avec Thomas Ignazzi & Henri Chamos, Religieux du même Ordre. Le premier ne quitta Osman qu'après sa mort, & fut témoin de toutes ses actions. Ce fut lui qui les communiqua à Octavien Bulgarin, qui en a écrit l'histoire. Les Dominicains de Modène, de Milan, de Parme, de Savoie, qu'il visita en allant en France, lui rendirent, malgré lui, tous les honneurs dus à un fils du Grand-Seigneur. Le Roi de France les surpassa

(1) Le nom de *Jacobin* n'a été donné qu'aux Dominicains de la rue Saint-Jacques, à cause de cette rue. On s'est accoutumé à nommer de même tous les autres Dominicains.

tous par la magnificence & les libéralités dont il combla Osman lorsqu'il arriva à Paris en 1665.

Le Roi d'Angleterre témoigna aussi les égards qu'il avoit pour lui, en faisant rendre, à sa prière, à quelques Arméniens, les biens que les armateurs Anglois avoient près de Smyrne. Les Ambassadeurs Turcs à Paris se prosternoient devant lui, *en lui témoignant néanmoins, avec la plus vive douleur & les larmes aux yeux, combien ils étoient surpris de voir le fils du Grand-Seigneur si bizarrement vêtu.* On prétend qu'Osman leur répondit, qu'*il avoit bien plus de douleur de leur aveuglement, & que l'habit qu'ils regardoient avec tant de mépris, lui paroissoit plus précieux que la pourpre.* C'étoit la réponse la plus sage qu'il pût leur faire, vu l'état obscur qu'il avoit embrassé. N'est-il pas aussi de la bonne politique de toujours estimer son état? C'est le moyen de ne pas se laisser aller si aisément aux écarts de l'ambition.

Pendant qu'il étoit à Paris, il reçut des lettres de tous les Patriarches Grecs & du fils du Prince de Valachie : on lui envoya même un Arménien pour l'exhorter

l'exhorter à prendre les armes contre ſon frère Mahomet : *tantæ ne animis cœleſtibus iræ !* exhortation perfide & auſſi contraire à la religion qu'à l'humanité & à la juſtice. On lui promettoit les ſecours de pluſieurs Nations. Des lettres l'engagèrent à jouer un rôle dans la guerre que les Vénitiens avoient avec les Turcs.

Ayant donc pris conſeil de l'Ambaſſadeur de cette République, il partit de Paris pour Veniſe le 27 Juillet 1667. Il fut reçu du Sénat avec de grands honneurs, & on lui témoigna beaucoup de reconnoiſſance du deſſein qu'il avoit d'aller à Candie, aſſiégée par les Turcs. Il ſe rendit à Rome, le 10 Janvier 1668, pour recevoir les avis du nouveau Pape, Clément IX. Ayant obtenu ſa permiſſion, il s'embarqua pour Candie ſur les galères de Veniſe. Il tenta inutilement de corrompre le Grand-Viſir, quoiqu'il ſe fût flatté d'en venir à bout. Le mépris que ce dernier avoit conçu pour ſa perſonne & pour ſon frère, fit ſans doute échouer ſon projet.

Rebuté du peu de ſuccès de cette première tentative, il alla à Xante, pour

tâcher d'attirer dans son parti le Pacha de Patras & les Chrétiens du rit grec, qui gémissoient sous la tyrannie des Turcs; mais toutes ses intrigues, contraires à l'esprit même de la religion qu'il avoit embrassée, ne servirent qu'à faire connoître le peu de talent du Négociateur. Candie étant prise & la paix faite, Osman retourna à Venise. Il médita dans la suite plusieurs entreprises contre les Turcs par le moyen des Moscovites; mais ses projets avortèrent. Ennuyé d'une vie si agitée, il retourna à Rome, où il reçut la prêtrise. Il vécut depuis dans la retraite, disant la Messe, & s'acquittant, avec beaucoup de piété, de toutes les fonctions de son ministère.

Il voulut exercer celle de Missionnaire chez les Infidèles; mais le Cardinal Altini, neveu du Pape, l'en dissuada. Il demeura en Italie jusqu'en 1675, qu'il reçut le bonnet de Docteur & la qualité de Prieur & de Vicaire général de tous les couvens de son Ordre qui sont dans l'île de Malte; titre qui n'équivaut pas à celui de Grand Sultan, qu'il auroit sans doute préféré, s'il

avoit eu un peu plus d'élévation dans l'ame. Notre Jacobin arriva dans l'île de Malte le 28 Mars 1676, & s'y acquitta avec beaucoup de zèle, pendant quelques mois, de la commission qu'on lui avoit donnée. Enfin, étant tombé malade, il mourut le 25 Octobre. Quoique moine, on lui rendit des honneurs funèbres avec autant de magnificence qu'à un Sultan.

Voilà l'histoire d'Osman, telle que nous la trouvons dans sa vie, écrite par le Père Octavien Bulgarin, Vicaire-général de la Congrégation de Sainte Marie de la Santé à Naples. Le pyrronisme s'inscrit en faux contre ce récit. Il parut en Angleterre un Livre traduit en plusieurs langues, & imprimé en 1669 sous ce titre : *Histoire de trois fameux Imposteurs de ce siècle, le Père Osman, Mahomet-Bey, ou Jean-Michel Cigale, & Sabatei Sévi*, par Jean Evelin, Chevalier & Membre de la Société royale de Londres. C'est cet Auteur que Rocoles a suivi. Il raconte à son tour l'histoire de cet Osman, sur le récit fidèle d'un Persan, à ce qu'il dit, fort éclairé & fort sincère. Nous avons cru

devoir ne rien changer au ſtyle, afin que les faits aient un air de vérité plus marqué.

HISTOIRE D'OSMAN,

D'après le récit de Rocoles.

LORS de la naiſſance de Mahomet IV, *Gian-Jacobo-Ceſi*, fameux Marchand, né en Perſe, & deſcendu d'une illuſtre famille de Rome, étoit à Conſtantinople. La réputation qu'il s'étoit acquiſe par le commerce qu'il faiſoit dans la Capitale de l'Empire & en pluſieurs autres lieux du Levant, lui ayant procuré la connoiſſance & l'amitié de *Zuſlir-Agaſi*, ou Chef des eunuques des femmes du Grand-Seigneur, *Turnbel*, d'autres diſent *Tumbel* Aga (c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit), avoit déjà poſſédé cette Charge ſous le Grand Sultan Amurat, dont il avoit été favori, & Sultan Ibrahim la lui avoit continuée. Elle eſt une des premières du ſérail, par les occaſions qu'elle donne d'approcher à toute

heure la personne du Grand-Seigneur, des plaisirs duquel on peut dire qu'il est comme Intendant & arbitre.

Ce *Zuflir Aga* étoit eunuque, sans doute de ceux auxquels on peut confier les plus belles femmes du monde avec toute la sûreté imaginable; cependant il ne laissoit pas de vouloir passer pour un homme qui les aimoit, parceque cela fait partie de la grandeur de la Cour Ottomane, & y passe pour une marque d'esprit & de galanterie. Un jour, ayant fait venir Cesi, il le pria de lui acheter, à quelque prix que ce fût, une des plus belles filles qu'il pourroit trouver. Cesi, qui se faisoit un plaisir de l'obliger, chercha avec soin, parmi les esclaves qu'on vend sur les terres du Grand-Seigneur, & en eut bientôt trouvé une, Russienne de nation, nommée Sciabas, qui fut si agréable à l'Aga, qu'il fit donner à Cesi tout ce qu'il lui demanda. Aussi étoit-elle d'une beauté surprenante, & elle avoit dans l'air quelque chose de si simple & de si modeste, que l'Aga ne douta point qu'elle n'eût autant d'honnêteté, qu'elle faisoit paroître de simplicité & de modestie.

Il ne fut pas long-temps dans cette erreur. A peine fut-elle dans une maison qu'il avoit hors du sérail, qu'on s'apperçut qu'elle étoit grosse : cette nouvelle le surprit & le fâcha également. Il voulut savoir le particulier de cette grossesse ; mais quelques efforts qu'il y employât, il ne put vaincre le silence de cette esclave ; ce qui le mit dans une telle colère, qu'il la chassa de chez lui, après avoir donné un ordre secret à son Maître d'hôtel de la retirer jusqu'à ce qu'elle fût accouchée.

Cinq ou six mois s'étoient passés depuis ses couches, lorsque l'Aga eut la curiosité de voir l'enfant de la belle Sciabas, lequel étoit le Père Ottoman (ou Osman le Dominicain) ; il se le fit apporter, & le trouva si fort à son gré, dès cette première vue, qu'après lui avoir fait donner une veste superbe & quantité d'autres hardes magnifiques, il renouvela le commandement qu'il avoit fait à son Maître d'hôtel d'avoir un extrême soin de sa mère & de lui.

Ce fut dans cette conjoncture que Mahomet IV, Empereur des Turcs, vint au monde. L'indisposition de la

Sultane l'empêcha de le nourrir elle-même. Tumbel Aga eut ordre de lui chercher une nourrice. Ce soin faisoit partie de sa Charge : il destina aussi-tôt à cet emploi la belle esclave, qu'il fit venir à la Porte; il la présenta au Grand-Seigneur, duquel elle eut l'agrément sans peine ; & pendant le séjour qu'elle fit dans le sérail, qui fut de près de deux ans, Ibrahim conçut une telle amitié pour le fils de Sciabas, qu'elle avoit auprès d'elle, & qui étoit beaucoup plus aimable que le jeune Mahomet, qu'il en faisoit son principal divertissement.

La Sultane eut tant de jalousie, qu'elle ne la put dissimuler. Elle chassa la nourrice & son fils hors du sérail ; & depuis ce temps-là elle ne vit plus de bon œil l'Aga qui lui en avoit procuré l'entrée.

Cette violence irrita le Grand-Seigneur au dernier point ; & le ressentiment de l'outrage qu'elle avoit fait à son petit favori, le porta à une telle extrémité, qu'un jour, étant allé la voir, il lui arracha le jeune Mahomet d'entre les bras, & le jeta dans une fontaine, où il se seroit noyé, s'il n'eût été secouru promp-

tement. Cet emportement ne servit qu'à augmenter la haine de la Sultane contre l'Aga. Dès ce moment, elle attribua toutes les mauvaises humeurs du Sultan aux impressions qu'il lui donnoit, & prit aussi-tôt la résolution de se défaire, de quelque manière que ce fût, d'un homme qu'elle regardoit comme son ennemi. Les entreprises continuelles qu'elle commença dès-lors à faire sur sa vie, l'obligèrent à songer à sa sûreté. La foiblesse & l'inconstance de son Maître lui devinrent suspectes; & dans l'appréhension qu'il eut qu'il ne se laissât surprendre aux artifices de la Sultane, qui pouvoit se rendre maîtresse de son esprit, il le supplia très-humblement de vouloir lui accorder la liberté de faire le voyage de la Mecque: & après lui avoir représenté que pendant son absence l'animosité de la Sultane pourroit s'adoucir, & que la vieillesse le rendoit incapable de lui rendre ses services comme il voudroit le pouvoir faire; il le conjura de trouver bon qu'il se démît de sa Charge entre ses mains. Comme il connoissoit la sagesse & la discrétion de l'Aga, & savoit avec quelle fidélité il avoit servi l'Empereur son frere, cette

raison l'obligea de s'opposer d'abord à cette demande, prévoyant bien que, s'il l'accordoit, il alloit perdre un serviteur nécessaire, & pour lequel il avoit une très-grande tendresse (car c'est une coutume de la Cour Ottomane, que la permission de faire ce saint voyage, rend libres ceux à qui le Grand Seigneur la donne; & ce n'est que de cette sorte, ou par quelque grace particulière, que les eunuques du sérail, qui sont les esclaves d'honneur, obtiennent leur liberté de leur Prince, qui en même temps leur assigne une pension annuelle sur le Grand Caire, dont le revenu est destiné à de pareilles récompenses).

Le premier refus d'Ibrahim ne rebuta point l'Aga; il renouvela ses empressemens, & fit tant, qu'à la fin il obtint ce qu'il demandoit, à condition qu'il feroit ce voyage comme esclave, & qu'à son retour il rentreroit, comme à l'ordinaire, dans l'exercice de sa Charge. Quoique cette condition fût contre les coutumes du sérail, il ne laissa pas de l'accepter avec joie, & de se disposer aussi-tôt à s'embarquer avec la caravane d'Alexandrie, qui étoit prête à partir, n'y ayant

point alors de vaisseaux armés dans le Port de Constantinople.

Cette caravane étoit composée de huit vaisseaux, commandés par autant de Capitaines. Le Zuslir Agasi monta sur le premier avec sa belle esclave, le jeune Ottoman ou Osman, & le reste de son équipage.

On prit la route d'Alexandrie; & en passant, on mouilla à l'île de Chio. Pendant le peu de séjour que l'on y fit, un Religieux Dominicain, accusé d'avoir parlé contre la religion des Turcs, étoit persécuté par les habitans de l'île, qui le pressoient de renoncer au Christianisme. Lui, qui préféroit son salut à sa vie, résistoit fortement à cette persécution; & peut-être eût-il adouci l'esprit de ses persécuteurs, si l'eunuque, irrité de sa fermeté, qu'il traitoit d'opiniâtreté & de mépris, n'eût demandé qu'on le brulât vif; ce qui fut exécuté sur l'heure, en 1644.

La Providence divine destinoit son petit favori & nourrisson pour remplir la place dans l'Ordre de ce bon Religieux; en quoi certes ses jugemens sont tout à fait incompréhensibles.

Après avoir quitté l'île, la caravane fut battue d'une si furieuse tempête, qu'elle fut contrainte de relâcher à l'île de Rhodes. Le vent paroissant favorable, elle se remit en mer. A peine eut-elle fait quinze lieues, qu'on apperçut six galères. Leur éloignement empêchant d'abord qu'on ne les pût discerner, l'assurance avec laquelle ceux qui étoient sur la caravane, croyoient voyager, leur persuada que les galères qu'ils voyoient, étoient celles des Officiers commis à la garde de l'Archipel, qui venoient au devant d'eux; & la surprise de l'Aga & de ses gens fut extrême, lorsque, s'étant approchés de plus près, on les reconnut pour des galères de Malte. A cette vue, l'épouvante se jeta parmi eux; ils ne savoient quel parti prendre : leurs vaisseaux étoient séparés les uns des autres, & le calme les empêchoit de se joindre : cependant il falloit se déterminer. L'Aga reprit courage, & se détermina à combattre vaillamment pendant quelque temps. Le combat fut rude & opiniâtre de part & d'autre, & la perte fut égale; il l'eût été davantage, si l'eunuque

n'eût été emporté d'un coup de canon, tiré d'une galère de Malte. Ceux qui demeurèrent sur le vaisseau baissèrent aussi-tôt les voiles, & se rendirent à discrétion; mais la belle Sciabas fut trouvée morte sur le tillac, sans aucune apparence de plaie; ce qui fit croire qu'elle étoit morte de peur. (*La commotion violente de l'air qui agit fortement sur les poumons, ne pouvoit-elle pas aussi l'avoir étouffée?*) L'étonnement des Maltois fut très-grand, lorsqu'après avoir abordé la prise, ils virent le grand nombre d'eunuques & de femmes qui étoient dans le vaisseau. La première chose dont ils s'enquirent, fut de la qualité du jeune Osman, dont la magnificence & la beauté leur donna d'abord la curiosité de savoir sa naissance. Ces pauvres gens, dans l'espérance de recevoir un traitement favorable, leur dirent qu'il étoit le fils du Sultan Ibrahim, & qu'on le menoit à la Mecque pour le faire circoncire. On peut aisément concevoir la joie que les Maltois conçurent de cette nouvelle. Lorsqu'ils la furent, ils mirent à la voile, & à peine furent-ils arrivés à Malte, qu'ils publièrent la

prise qu'ils avoient faite de la Grande Sultane & du fils aîné du Grand-Seigneur.

Ce bruit se répandit par toute la Chrétienté, & y fut reçu comme une vérité constante; les Religieux même de l'Ordre y furent trompés comme les autres; & sur ce fondement, ils n'espéroient pas moins que de faire un échange de ces deux illustres captifs avec l'île de Rhodes, leur ancienne demeure. Dans cette vue, le Grand-Maître & les Grand'Croix écrivirent à Constantinople, à Smyrne, & en plusieurs autres endroits du Levant, pour informer les Turcs où ils pourroient trouver leur jeune Prince & sa mère; car bien qu'elle eût été trouvée morte après le combat, il y a apparence que, pour cacher sa mort, ils revêtirent de ses habits quelqu'une de ses esclaves. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils firent faire des portraits en taille-douce de la mère & du fils, qui se vendirent publiquement en Italie, en France, & presque dans toute l'Europe. Cependant, voyant qu'il s'étoit passé un temps fort considérable, sans qu'ils eussent reçu des réponses aux avis qu'ils avoient donnés,

ils commencèrent à douter de la naissance de leur prisonnier, qu'ils avoient cru, jusqu'alors, le véritable fils du Sultan, & ils ne furent désabusés de cette erreur qu'en 1649.

En cette année, le Seigneur Pietro, ayant achevé ses études à Rome, passa à Malte pour retourner en Perse, où il étoit né. Il y fit quelque séjour; & comme il avoit de l'esprit & du mérite, il se fit aisément connoître de Jean Lascaris, Grand-Maître de l'Ordre; de M. de La-Hèle, Commandeur; de M. Beauchamp, Général des galères; & de quelques-uns des grands'Croix, du Trésorier, & de plusieurs autres des principaux de l'Ordre. Un jour, qu'ils s'assemblèrent, pour délibérer de savoir précisément si l'enfant qu'ils avoient pris étoit le véritable fils d'Ibrahim, ils convinrent que personne ne pouvoit mieux les en informer que le Seigneur Pietro: ils le connoissoient sincere & fidèle. Il savoit la langue turque, avoit des habitudes à la Porte, & enfin il étoit fort capable de faire ce dont ils le chargeoient. On résolut de l'envoyer à Constantinople avec de bonnes instructions

& trois eſclaves Turcs qui s'étoient rachetés eux-mêmes. Il partit auſſi-tôt, & arriva peu de temps après. D'abord il travailla à s'acquérir des amis dans le ſérail, & s'informa avec ſoin du nombre des enfans du Grand-Seigneur, s'il en manquoit quelqu'un, & s'il étoit vrai que la Grande-Sultane, allant à la Mecque, eût été priſe par les Chevaliers de Malte. Quelque exactitude qu'il mît dans cette recherche, elle lui fut inutile; on ne lui dit rien qui approchât de cette hiſtoire : au contraire, il apprit que ce que les Chevaliers de Malte avoient publié étoit entièrement faux, & qu'en s'abuſant eux-mêmes, ils avoient abuſé le reſte de la Chrétienté.

Là ſe borne le récit de Rocoles. Nous citons cette aventure, moins à cauſe de ſa ſingularité, que par rapport à la crédulité aveugle qui la répandit. On n'eſt point étonné de la confiance avec laquelle le jeune Oſman adopta l'erreur qu'il ſentit lui devoir être avantageuſe, & à laquelle des circonſtances heureuſes fourniſſoient un appui à peu près sûr. Mais ce qui étonne le plus, c'eſt que

des hommes éclairés aient ajouté foi au simple témoignage de quelques pauvres prisonniers, auxquels il étoit aisé de soupçonner que la crainte des mauvais traitemens de la part de leurs vainqueurs, ou le désir de captiver leur bienveillance, avoit suggéré ce subterfuge. Si le jeune Osman eût été véritablement le fils d'Ibrahim, on devoit au moins présumer que la Cour Ottomane ne l'auroit point laissé embarquer, sans une attache authentique & indubitable du Grand-Seigneur. Plusieurs Cours adoptèrent la folle crédulité des Maltois : tant il est vrai que l'erreur surprend souvent les hommes les plus éclairés, & qui sont le plus intéressés à la vérité ! Ceci se passa vers l'an 1666.

Nous avons dit plus haut qu'il parut en Angleterre un Livre traduit en plusieurs langues, & imprimé en 1669, sous ce titre : *Histoire de trois fameux Imposteurs de ce siècle, le Père Osman, Mahomet-Bey, ou Jean-Michel Cigale, & Sabatei Sévi ; par Jean Evelin, Cheva-*

lier, & Membre de la Société royale de Londres. La première relation nous fait un devoir des deux suivantes, dont l'intérêt est fondé sur la même crédulité, si dangereuse.

HISTOIRE

DE CIGALE *ou* CIGALA,

Vers l'an 1670.

L'IMPOSTURE ne fut pas toujours réservée à ceux qui, par leur naissance distinguée, sembloient les plus propres à en tirer parti. Des hommes obscurs, à l'aide d'un génie audacieux, y ont eu recours & en ont profité. Tel fut Jean-Michel Cigala; cependant il avoit jugé qu'un nom illustre & connu favoriseroit davantage son imposture. Il commença par se déclarer Prince du sang Ottoman, Bacha, & plénipotentiaire souverain de Jérusalem, des Royaumes de Chypre, de Trésibonde, &c.

pour assortir ces beaux titres, il s'arrogea le nom de *Mahomet Bey*. Ce Prince, vrai ou faux, naquit, selon Rocoles, de parens chrétiens, dans la ville de Tangovisko, en Valachie. Son père, qui étoit fort estimé de Mathias, Vaivode de Moldavie, l'envoya à Constantinople avec l'Ambassadeur de ce Prince.

Après la mort de Mathias, Cigale revint en Moldavie, où il espéroit s'élever, avec l'appui du Seigneur du pays; mais n'ayant pu réussir dans son dessein, il retourna à Constantinople, & prit le turban. Son apostasie n'ayant pas beaucoup servi à son élévation, il courut dans des pays où il étoit inconnu, après avoir composé une histoire pleine de fausſetés sur les aventures de sa vie, qu'il débitoit avec une effronterie surprenante.

Il y parloit d'abord de l'antiquité de la famille des Cigale en Sicile, & se faisoit descendre de Scipion, fils du fameux Vicomte Cigale, qui fut fait prisonnier par les Turcs en 1561. Ce lâche apostat trahissoit la vérité aussi facilement qu'il avoit trahi sa foi; il disoit que Scipion étant captif avec son

père, prit le turban pour plaire à Soliman II, qu'il fut élevé aux premieres charges de l'Empire & qu'il épousa la Sultane Canon-Salie, fille du Sultan Achmet, & sœur d'Osman, d'Amurat IV, & d'Ibrahim, aïeul de l'Empereur Mahomet IV. Il se prétendoit fils de cette Sultane, & racontoit de quelle manière il avoit été établi Roi de la Terre Sainte, puis Souverain de Babylone, de Caramanie, de Magnésie, & de plusieurs autres grands Gouvernemens, & enfin Vice-Roi de Trésibonde & Généralissime de la mer Noire.

Il ajoutoit, qu'il s'étoit enfui secrètement en Moldavie, d'où il avoit passé dans l'armée des Cosaques, qui étoient alors en guerre avec les Moscovites. Enfin, étant venu en Pologne, où la Reine Marie de Gonzague le reçut fort honorablement, cette Princesse lui persuada de recevoir le baptême dans l'eglise cathédrale de Warsovie. Son parrain, qui étoit sans doute quelque illustre, le nomma Jean, & lorsqu'il fut confirmé, on lui donna le nom de Michel.

Quelque temps après, il fit un voyage

à Rome, où il ne se fit connoître qu'au Pape Alexandre VII. A son retour en Pologne, il sut que l'Empereur étoit en guerre avec le Sultan Mahomet, & il demanda à combatre dans ses troupes, pour la défense de la religion chrétienne. Cet aventurier n'avoit d'autre Dieu que son ambition : tantôt Mahometan, tantôt Catholique, il se faisoit un jeu de changer de religion ; celle qui favorisoit ses desseins étoit la meilleure, selon lui. Il se signala pendant la guerre ; & lorsque la paix fut conclue, il passa en Sicile, d'où il vint à Naples, & de là à Rome. Il y fit alors son entrée publique, & il eut ensuite audience du Pape Clément IX, qui lui fit l'accueil gracieux, que pouvoit espérer un Prince Mahometan, converti au christianisme.

Il alla ensuite à Venise, & il se retira à Paris ; il fut assez heureux pour être bien reçu du Roi & de toute la Cour, de M. de Souvré, Grand Prieur de France, qui lui donna même une place dans l'assemblée du Chapitre du grand Prieuré à Paris. Ce faux Prince passa aussi en Angleterre ; il parut à la Cour avec assez de fierté : mais, mal-

heureuſement pour lui, une perſonne de grande qualité, qui l'avoit vu à Vienne en Autriche, démaſqua l'impoſteur. Le récit qu'il fit de cet aventurier fut confirmé par un Gentilhomme Perſan, qui étoit alors en Angleterre, & qui rapporta ainſi l'hiſtoire de la famille des Cigales.

Scipion Cigale, qui fut appelé *Ciman-Baſſa* lorſqu'il eut pris le turban, n'eut que deux fils, Ali & Mahomet. L'aîné mourut peu de temps après ſon père. Mahomet épouſa la fille du Sultan Mahomet III, vers l'an 1535, dont il eut un fils, appelé *Mahomet* comme lui. Ce jeune homme n'affectoit point de commander, & ſe plaiſoit à accompagner le Sultan dans ſes parties de plaiſir. Il fut en faveur ſous les Empereurs Achmet, Oſman, Amurat & Ibrahim, & n'étoit pas moins aimé de Mahomet IV, qui fut dépoſé en 1687. Ce Sultan, voulant l'élever malgré lui-même, le fit Capitaine des Portiers ou Gardes du ſérail, puis Général en Candie, & enfin Grand-Viſir : mais il ne jouit pas longtemps de cette charge ; il mourut pendant la guerre de Candie, vers l'an

1658. Voilà ce qui regarde le fameux Renégat Scipion Cigale. Rocoles, à qui nous devons l'hiſtoire de ce fourbe, en changeant cependant le ſtyle, qui n'eſt rien moins qu'élégant, parle d'un autre impoſteur qui parut quelques années après. « J'ai rendu viſite, dit l'Auteur cité, à cet homme à Paris, l'an 1657. Il logeoit place Dauphine, & Claude Quiquelet, Interprète du Roi en langue turque, m'introduiſit auprès de lui, & me ſervit de truchement. C'étoit un homme d'environ quarante ans, de très-bonne mine, qui avoit deux ou trois valets ou eſtaffiers, vêtus à la pariſienne, autour de lui; il étoit aſſis à terre, ſur un tapis de Turquie, & ſe diſoit un des premiers Kans de la Cour de Perſe, avoir été Gouverneur de Chandahar, place conquiſe par le Sophi ou Roi de Perſe ſur le Grand-Mogol; & qu'enſuite, étant Gouverneur de Bagdad, autrement de Babylone, lorſqu'Amurat, Grand-Seigneur & Empereur des Turcs, la prit ſur le Roi de Perſe, il n'oſa pas retourner en Perſe, craignant le *licol*. Il ſe vantoit d'avoir été fort aimé dudit Sultan Amurat, de

l'avoir ſouvent accompagné à la chaſſe, d'avoir tué des ſangliers devant lui. Il s'étonnoit fort du célibat des Papes ou Prêtres chrétiens, & ſoutenoit qu'ils avoient autant beſoin des femmes que de manger & de boire; mais tous les Chrétiens ne ſont pas de ſon ſentiment, ſur-tout ceux qui ont le don de continence.

Ce *Fagar* fut careſſé de pluſieurs grands Seigneurs & Prélats de France, du Duc de Saint-Aignan, du feu Archevêque de Sens, Henri de Gondrin de Monteſpan.

On a trouvé & découvert dans la ſuite que ce n'étoit qu'un Douanier, ou Scribe de la douane. A la vérité, il peignoit très-bien, & s'occupoit fort à l'écriture. Il fut cauſe du voyage qu'entreprirent au Levant Claude Quiquelet & Thomas Poulet, du dernier ſiècle ».

A propos de fripons ſubalternes, nous parlerons d'un nommé Fréjus, faux Ambaſſadeur de France auprès du Roi de Fez, en 1670. C'étoit un Marchand Provençal arrivé ſur les côtes du Royaume de Fez. Il fit demander au Roi un paſſe-port pour aller remplir

ſon ambaſſade. Le Roi le reçut avec magnificence. Le fourbe jouit de tous les honneurs d'un véritable Ambaſſadeur.

Il fit vendre ſous main une partie de ſes marchandiſes, & partit de Fez avec une lettre pour Louis XIV ; mais avant que de ſortir, il ſe brouilla avec un Gouverneur qui découvrit ſa fourberie. Il eut ordre de rendre la lettre qu'il avoit pour le Roi de France, & de ſortir au plutôt des Etats de Fez.

L'Hiſtoire nous fourniroit encore un très-grand nombre d'autres fourbes qui ont abuſé, non ſeulement de la crédulité particulière, mais même publique, & dont la fortune, quoique momentanée, n'eſt pas moins un prodige. Nous ne citerons plus, dans ce Vol. que l'impoſture de Sabatei Sévi.

HISTOIRE

DE SABATEI SÉVI.

Les Juifs furent les prémiers à favoriſer l'impoſture de Sabatei Sévi ; ils la provoquèrent

provoquèrent même. Avant de rapporter cette hiſtoire extraordinaire, nous nous permettrons quelques réflexions ſur l'aveuglement des Juifs, relativement à l'avénement futur du Meſſie.

Trompée ſi ſouvent, cette malheureuſe Nation ne peut ſe perſuader la folie de ſa crédulité. Il eſt étonnant que dix-ſept ſiècles d'une vaine attente n'aient pu encore la déſabuſer : tant les préjugés nationaux ou de corps ſont difficiles à déraciner ! Son Temple brûlé, ſa ville capitale raſée, ſon culte aboli, ſes enfans diſperſés, errans dans tout l'univers, & devenus le mépris & l'opprobre des hommes, rien ne les décourage. Plus l'état des Juifs eſt triſte & humiliant, plus, à la vérité, ils déſirent d'en ſortir ; mais la venue d'un libérateur ne leur paroît que plus néceſſaire. Leurs Docteurs les confirment dans leur opiniâtreté, & leurs Livres, mal entendus, ne ſervent qu'à les y plonger de nouveau. Baſnage prétend, avec raiſon, que le Talmud eſt un des principaux Livres qui les attachent à leur folle religion.

Pour connoître combien il eſt facile

de faſciner les yeux de ce peuple, il ſuffit de tracer, en peu de mots, le caractère de ce miſérable Livre; les fables abſurdes & les allégories puériles & ridicules dont il eſt rempli, préſentent un modèle complet de folies. On y lit que les lettres de l'halphabet hébraïque demandèrent à Dieu d'être employées comme des inſtrumens de la création du monde; que les lettres qui compoſent le nom de *Satan*, forment le nombre de 364, pour marquer le pouvoir de cet ennemi du genre humain pendant trois cent ſoixante-quatre jours de l'année, & qu'il n'a les mains liées que le ſeul jour de l'expiation : le nombre, le nom, les caractères opèrent des prodiges dans le Talmud. On penſe communément que ce Livre a donné naiſſance à la cabale; ſcience poſtérieure, & que les Juifs orientaux ont reçue des Mahométans, lorſque ces Conquérans, après avoir démembré l'Empire Romain, cultivèrent & corrompirent la Philoſophie appelée par leurs Califes dans les Académies du Caire & des autres villes de leur domination.

Les Juifs ſont tellement infatués des

ſottiſes de cette cabale, qu'ils la préfèrent à l'Ecriture Sainte. On peut cependant ſe ſervir avec avantage des Livres ſacrés, pour les faire entrer dans le ſein du Chriſtianiſme : mais, en citant les oracles des Prophètes, il faut ſe borner à un petit nombre qui ſoient clairs. Selon un Auteur qui avoit beaucoup converſé avec eux, il faut premièrement leur prouver que le Meſſie eſt venu. En établiſſant cette preuve, on opère la moitié de leur converſion, & on les diſſuaderoit aiſément ſur les autres pratiques de leur religion, auxquelles ils ſont ſi obſtinément attachés. Liſez toutes les conférences qu'on a ſoutenues, & les différens Ouvrages qu'on a publiés contre eux, vous remarquerez, ſans peine, qu'ils ne peuvent répondre aux oracles qui ont fixé la venue du Meſſie, ni rendre raiſon d'un délai ſi long, & de cette affreuſe misère dans laquelle ils ſont plongés. En butte au mépris & à la méfiance, les cœurs humains ne doivent pas néanmoins inſulter à leur malheur. Le Chriſtianiſme ne doit inſpirer que de la pitié pour ces miſérables : mais la ruine de leur Temple,

auquel Dieu avoit attaché leur religion, est une preuve que les cérémonies & les sacrifices ont dû cesser. La Divinité sage n'auroit point défendu de sacrifier par-tout ailleurs que dans le Temple de Jérusalem, ou n'auroit point permis que son Temple demeurât abattu pendant un si grand nombre de siècles, si elle avoit eu dessein que les sacrifices fussent toujours offerts, & que les cérémonies de la Loi ne finissent jamais. En second lieu, lorsqu'on a prouvé que le Messie est venu, on doit examiner où est ce Messie. Un des préjugés les plus violens des Juifs, est la prospérité temporelle qu'ils attachent à sa manifestation, & ils ne reconnoîtront, dit Basnage, qu'avec peine ce libérateur, pendant qu'ils tourneront toutes leurs pensées du côté temporel & des conquêtes qu'il doit faire : c'est pourquoi il faut combattre ce préjugé que l'amour-propre fortifie, & faire voir deux choses; 1°. que les Prophètes ont peint si vivement la bassesse du Messie, que les Docteurs ont été obligés d'en imaginer deux, l'un misérable, & l'autre glorieux. Ces deux caractères, que les

Prophètes donnent à une seule personne, sont réunis en la personne de Jésus-Christ; 2°. cette union devient plus sensible, lorsqu'au lieu d'une gloire passagère, on donne au Messie un règne spirituel.

Quoiqu'on puisse développer ces preuves avec avantage, il ne faut pas se flatter qu'elles fassent l'impression qu'elles devroient faire sur les Juifs. On en a vu quelques-uns abjurer leur religion, tantôt par avarice, tantôt par crainte; mais rarement en trouve-t-on qui aient embrassé le Christianisme par persuasion. Les Israélites modernes détestent plus les Chrétiens, que leurs pères n'avoient de l'horreur pour les Philistins. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que quelquefois ils ont séduit les Chrétiens mêmes, tels qu'Antoine, Ministre de Genève, brûlé en 1632, pour son attachement secret au Judaïsme. Il est vrai que c'étoit un fou: & comment auroit-il pu, sans folie, prendre du goût pour une Nation qui, depuis son déicide, est devenue l'opprobre & le jouet de l'Univers?

Sabatei Sévi n'eſt pas le moins célèbre des impoſteurs dont nous avons parlé. Il vit le jour à Smyrne en 1625, d'un Juif nommé *Mardochée*, qui étoit au ſervice des Anglois en qualité de Courtier. Baſnage dit qu'il étoit fils d'un *poulailler* d'Alep (nous nous ſervons de l'expreſſion originale de cet Auteur); mais nous aimons mieux ſuivre l'Auteur du *Théâtre de la Turquie*, qui étoit alors ſur les lieux. Quoi qu'il en ſoit, Sabatei Sévi ſe montra de bonne heure ruſé, inſinuant, poli, & fort verſé dans l'Ecriture. Il paſſa, en 1654, de Smyrne à Theſſalonique, pour ſe perfectionner dans les ſciences ſacrées. Il y fit de ſi grands progrès en aſſez peu de temps, qu'il réſolut dès-lors de ſe faire paſſer pour le libérateur d'Iſraël.

La fureur qu'il avoit d'étaler ſes connoiſſances, lui fit naître l'envie, quatre ans après, d'aller à Conſtantinople. Il eſpéroit d'être conſulté comme un oracle dans cette grande ville : il ne ſe trompoit point. Il prêchoit dans les

champs, à la vue des Turcs, qui se moquoient de lui; mais les Juifs l'admiroient. Il s'acquit la plus grande réputation parmi ceux de sa secte; ils le regardoient comme un Prophète. Le peuple en vint à un si grand excès de vénération pour lui, que les autres Juifs, appréhendant qu'ils ne fussent inquiétés, si les Turcs s'appercevoient des honneurs que le peuple hébreu lui rendoit, le firent embarquer pour Smyrne, où il y a moins d'espions & plus de liberté qu'à Constantinople.

Après avoir passé quelque temps dans cette ville, le nouveau Prophète se rendit à Jérusalem. Il avoit séduit l'esprit d'une fille de Galata; il se servit d'elle pour se faire annoncer. Cette imbécille dit à ses parens, qu'*elle avoit vu un Ange environné d'une admirable clarté, ayant en main une épée flamboyante, qui lui avoit dit que le véritable Messie étoit venu, & qu'il se manifesteroit sur le rivage du Jourdain; qu'il falloit se disposer à le recevoir & à aller lui rendre hommage.* Le père, aussi crédule que sa fille, ayant communiqué cette vision aux Rabbins, ils décidèrent qu'on ne pouvoit se dispen-

ſer d'obéir à des ordres qu'ils croyoient émanés du Ciel.

La nouvelle de cette prétendue révélation ne fut pas plutôt répandue parmi les Juifs, que beaucoup d'entre eux vendirent leurs maiſons & leurs meubles, & s'embarquèrent pour Jéruſalem. Dès qu'ils y furent arrivés, ils communiquèrent à leurs confrères les motifs de leur voyage. Ceux-ci, ravis de joie, conçurent bientôt l'eſpérance de voir le jour ſi déſiré de la venue du Meſſie. Un nouveau ſtratagême de Sabatei Sévi acheva de les perſuader : il diſtribua le rôle d'Elie à un autre fourbe, & il le produiſit comme ſon héros & ſon précurſeur.

Rabbin de Gaza, Allemand de nation, nommé Nathan Benjamin, étoit honoré dans tout le pays comme un Prophète; on le conſulta ſur la nouvelle qu'on répandoit. Gagné par Sabatei, avec lequel il étoit lié, ou trompé par ſa folle imagination, il répondit qu'il n'y avoit rien de ſi certain que la venue du Meſſie, & que Dieu l'avoit député pour être ſon précurſeur; que dans peu de jours ils le verroient de leurs propres yeux,

Peu de temps après, Sabatei Sévi vint à Gaza: Nathan Benjamin, qui avoit pris le titre de son précurseur, l'y reçut comme le véritable Messie, & le déclara tel, en présence des Juifs. Sabatei, par ruse ou par crainte, protestoit du contraire, & avouoit hautement qu'il ne l'étoit pas. Mais le refus qu'il faisoit d'accepter cette qualité, bien loin de désabuser ses stupides Sectateurs, les confirma davantage dans leur croyance. Ils se jetèrent à ses pieds, sur le témoignage de Nathan Benjamin, & le reconnurent pour leur Souverain.

Pendant le séjour qu'il fit à Gaza, il fut continuellement en conférence avec le prétendu Prophète, qui lui suggéra, dit-on, les moyens de réussir dans son entreprise. *Ait latro ad Latronem.* Il lui conseilla de retourner à Smyrne: il devoit lui adresser, dans cette Ville, une lettre, comme venant de la part de Dieu, par laquelle l'Etre suprême le déclaroit le vrai Messie, avec ordre exprès d'exercer son office.

Deux ou trois mois après son arrivée à Smyrne, les Députés de Nathan Benjamin s'y rendirent avec cette patente

émanée du Ciel, accompagnée d'une autre adressée à la synagogue. Il y déclaroit, de la part de Dieu, Sabatei Sévi vrai Messie, & exhortoit toutes les tribus d'Israël à le reconnoître & à l'honnorer comme tel. Nous ne pouvons mieux faire connoître ce misérable précurseur, qu'en rapportant deux de ses lettres, l'une adressée à l'imposteur, & l'autre aux Juifs.

« Le 22 Kesvan de cette année, au Roi notre Roi, Seigneur de nos Seigneurs, qui ramasse les dispersés d'Israël, qui nous rachète de captivité, l'homme élevé au-dessus de ce qu'il y a de plus haut; le Messie du Dieu de Jacob, le véritable Messie, le lion céleste, Sabatei Sévi, dont l'honneur soit exalté & la domination élevée en fort peu de temps & pour toujours. *Amen.*

« Après avoir baisé, vos mains & essuyé la poussière de vos pieds, comme il est de mon devoir, ô Roi des Rois, dont la majesté soit exaltée & l'Empire étendu, cette lettre sera pour faire connoître à votre souveraine Excellence, qui est ornée & parée de la beauté de votre sainteté, que la parole du Roi de

la Loi a illuminé nos visages. Ce jour a été un jour solennel à Israel, & un jour de lumière à ceux qui nous gouvernent: car, à peine a-t-il paru, que nous nous appliquons à faire vos commandemens, comme c'est notre devoir. Et quoique nous ayons ouï plusieurs choses terribles, nous sommes cependant courageux, & notre cœur est un cœur de lion. Nous ne demandons pas la raison des choses que vous faites, parce que vos œuvres sont merveilleuses. Nous sommes entièrement confirmés dans notre fidélité, & nous consacrons nos propres ames pour la sainteté de votre nom. Nous sommes présentement à Damas, dans le dessein de poursuivre notre chemin vers Scanderon, comme vous nous l'aviez commandé, afin que par ce moyen nous puissions monter & voir la face de Dieu dans sa splendeur, comme la lumière de la face du Roi de vie; & nous, serviteurs de vos serviteurs, nettoyons la poussière de vos pieds, & supplions votre excellente & glorieuse majesté d'avoir soin de nous, du lieu où vous habitez, de nous aider de la face de votre main droite & de votre puissance, & d'abréger le

chemin qui est devant nous, & nous aurons nos yeux vers Jah; Jah qui se hâtera de nous secourir & de nous sauver, afin que les enfans d'iniquité ne nous fassent point de mal; nos cœurs soupirent pour lui, & sont consumés au dedans de nous: qui donnera des ongles de fer pour être digne de demeurer sous l'ombre de votre aîle?

Ce sont ici les paroles du serviteur de vos serviteurs, qui se prosterne pour être foulé par la plante de vos pieds».

NATHAN BENJAMIN.

La lettre qu'il écrivit aux Juifs d'Alep & des environs, étoit conçue en ces termes:

« AU RESTE DES ISRAÉLITES,

» *Paix sans fin.*

« Cette Lettre est pour avertir que je suis arrivé en paix à Damas, & que j'ai fait dessein d'aller rencontrer la face de notre Seigneur, dont la majesté soit exaltée; il est le Souverain du Roi des Rois, dont

l'Empire ſoit étendu ; nous avons fait ce qu'il nous a commandé, & aux douze tribus de lui élire douze hommes : nous allons préſentement à Scanderon, par ſon ordre, montrer nos viſages enſemble, avec une partie de ſes amis particuliers, auxquels il a permis de s'aſſembler dans ce lieu-là. Préſentement je vous fais ſavoir, encore que vous ayez ouï des choſes ſurprenantes de notre Seigneur, que le cœur ne vous en manque point, & que vous n'ayez point de peur. Au contraire, fortifiez-vous dans notre foi, parce que toutes ſes actions ſont miraculeuſes, & ont tant de ſecret que l'entendement humain ne ſauroit comprendre. Qui pourroit donc pénétrer leur profondeur ? Dans peu, toutes choſes vous ſeront clairement manifeſtées dans leur pureté, vous les connoîtrez, & vous les conſidérerez, & ſerez inſtruits par celui-là même qui en eſt l'auteur. Béni eſt celui qui peut atteindre & arriver au ſalut du véritable Meſſie, qui manifeſtera bientôt ſon autorité & ſon empire ſur nous, à préſent & à jamais.

NATHAN BENJAMIN.

Ces lettres, tout extravagantes qu'elles ſont, en impoſèrent au peuple, & même à une partie des Docteurs, parce que Nathan, qui les écrivoit, étoit, comme nous l'avons dit, un homme diſtingué chez eux. La multitude, trompée par ſon humilité ſainte, par ſon aſſiduité à ſe laver tous les matins, à aller le premier à la ſynagogue, & ſur-tout par ſes ſermons pathétiques, ne le croyoit pas capable d'en impoſer. En conſéquence, Sabatei Sévi, ſon digne ami, fut reconnu pour Roi; chacun s'empreſſa à lui porter des préſens, pour pouvoir ſoutenir avec éclat ſa dignité.

Le précurſeur épuiſoit ſa réthorique, pour prouver à tous ceux qui venoient l'écouter, que le libérateur de la Nation étoit inconteſtablement Sévi; qu'il alloit ſe rendre maître de l'Empire Ottoman; qu'il falloit ſeulement attendre neuf mois, pendant leſquels il devoit être caché & cauſer de grandes afflictions au peuple; mais qu'enſuite il paroîtroit ſous la majeſté d'un Dieu, monté ſur un lion, ramenant ſa nation dans ſon ancienne patrie; & pour qu'on le crût avec moins de peine, il ajouta, qu'un

Temple magnifique, dans lequel il feroit les sacrifices ordinaires, descendroit alors du ciel.

Les Docteurs de Smyrne s'assemblèrent pour délibérer sur une affaire qui devenoit de jour en jour plus importante. Le parti le plus sage & le plus éclairé ne trouva point les caractères du Messie dans Sévi, ni ceux d'Elie dans son précurseur. On le condamna à la mort: mais ce parti, comme on le pense bien, ne fut pas le plus nombreux ; il fallut céder à la multitude, prévenue par l'attrait de la nouveauté & des chimères que le précurseur lui avoit débitées d'un air de bonne foi. Sévi fit assembler le peuple dans la synagogue ; il célébra une nouvelle fête, prononça plusieurs fois le nom de Jéhovah, & changea quelques paroles de la Lithurgie. On reconnut son autorité; on croyoit même voir quelque chose de divin dans sa personne. Un second arrêt de mort prononcé par les Rabbins, ne l'étonna point ; il savoit que personne n'oseroit l'exécuter. Ses amis avoient gagné le Cadi de Smyrne : il alla le trouver dans son palais, & s'assura de sa protection. Le peuple pu-

blia que le feu sortoit de la bouche de Sévi, lorsqu'il parloit au Cadi, & qu'une colonne de feu avoit tellement épouvanté ce Gouverneur des Turcs, qu'il avoit été obligé de le renvoyer, au lieu de le faire mourir. On le ramena en triomphe, en chantant ces paroles du psеaume : *La droite de l'Eternel s'est élevée.*

Il ne manquoit plus qu'un trône à ce nouveau Roi, il s'en fit dresser un ; il en éleva un autre pour la Reine son épouse : il apprit à parler en Souverain, & regardoit tous ses imbécilles sectateurs comme ses sujets. Il donna des lois, & dressa une nouvelle formule de foi que tout le monde étoit obligé de recevoir comme venant du Messie. Un Juif, moins dupe que les autres, nommé *Lepeigne*, cabaloit pour empêcher qu'on ne le reconnût. Sévi le fit demander à la synagogue pour le punir. Sur le refus qu'on fit de le lui livrer, il alla le chercher à la tête d'une troupe de cinq cents hommes, & Lepeigne n'évita la mort que par une prompte fuite. Ses propres filles se soulevèrent contre lui, & elles ébranlèrent la foi de leur père, ou du moins il feignit de croire. Plu-

sieurs autres, obligés de céder aux circonstances, suivirent le torrent, & affectèrent de dire de bonne foi qu'ils s'étoient trompés. On appliquoit à cet imposteur, avec art, les oracles de l'Ancien Testament, & on en faisoit voir l'accomplissement dans sa personne. Lui-même, interprétant à son gré un passage d'Elie, annonça qu'il devoit s'élever sur des nues, & il voulut faire avouer à ses disciples qu'ils l'avoient vu dans les airs.

Lorsqu'il se vit parvenu à un si haut degré d'autorité, il fit effacer des pièces le nom de l'Empereur Ottoman, pour y placer le sien. Avant de faire la conquête de son Empire, il disposa des charges & des emplois en faveur de ses favoris, qui l'appeloient *le Roi des Rois d'Israël*, & qui donnoient à un de ses frères le nom de *Roi des Rois de Juda*. Il s'habilla dès-lors comme un Monarque : l'or & la soie étoient sa parure. Il portoit une espèce de sceptre dans la main, & alloit toujours accompagné d'un grand nombre de Juifs lorsqu'il se montroit en public. On étendoit de très-beaux tapis par-tout où il devoit

passer, & on le traitoit comme un Ambassadeur de la Divinité.

Il seroit trop long de rapporter ici les extravagances qu'on débitoit sur ce fourbe & sur ses prétendus miracles, sur-tout dans les provinces les plus éloignées du pays où il se trouvoit. On publioit, entre autres choses, comme une vérité constante, que plusieurs enfans étoient tous les jours en extase, & que, dans cet état, ils publioient qu'il étoit le vrai Messie envoyé de Dieu. Quelques-uns affirmoient qu'il vivoit sans prendre aucun aliment, à l'exception d'un jour de la semaine; d'autres, qu'il étoit si pur & si chaste, qu'il n'avoit jamais approché d'aucune femme, quoiqu'il fût marié depuis plusieurs années; d'autres enfin publioient que, par la vertu de sa seule parole, il avoit fait ouvrir plusieurs prisons pour mettre en liberté les Juifs qui y étoient détenus pour leurs crimes. Enfin, qu'on s'imagine tout ce que l'enthousiasme le plus aveugle, joint à la bêtise la plus absurde, peut inventer, les Juifs le publioient de ce Charlatan. Il n'oublioit rien lui-même pour entretenir leur délire, & il n'y

avoit presque aucune prophétie dont il ne se fît l'application.

Un jour, qu'il prêchoit dans la synagogue, il demanda à un Médecin de sa secte, en présence de tout le peuple, l'explication d'un passage de l'Ecriture qu'il prétendoit s'appliquer. Le Médecin, trop adroit pour contredire Sabatei, qui s'étoit acquis un empire singulier sur tous les esprits, ne demandoit pas mieux que de lui complaire. Il se fit un plaisir de répondre à son gré: mais en jetant la vue sur notre imposteur, il feignit une surprise extrême; l'éclat qui rejailliſſoit sur le visage du faux Messie, parut l'éblouir à un tel point, qu'il demeura tout interdit, sans pouvoir parler pendant un certain espace de temps. Après qu'il eut repris ses esprits, il expliqua le passage d'une manière si favorable pour le Messie, qu'il lui promit de le faire un de ses premiers Officiers dès qu'il auroit pris possession de sa Monarchie.

Sabatei, se voyant reconnu de la plupart des Juifs de Smyrne, résolut d'aller recevoir les hommages de ceux de Constantinople. Il monta, avec tout son

cortége & ſes Officiers, ſur une ſaïque, & il arriva au commencement de 1666. Son entrée fut à la fois, pour lui, un ſujet de vaine gloire & une ſource de chagrins. Les Turcs, voyant que les Juifs alloient au devant de lui avec un grand nombre d'eſquifs & de ſaïques, furent choqués de cet aveuglement. Indignés de ce qu'on rendoit tant d'honneurs à un impoſteur, ils le chargèrent d'opprobres, d'injures, de coups de bâton, & le mirent entre les mains des recors, qui le menèrent du port à la priſon. Cette réception à la turque conſterna tellement les Juifs, que la plupart demeurèrent cachés, ſans oſer demander grace pour leur Meſſie.

Après trois jours de priſon, on l'en tira pour le mener au Grand Viſir. Ce Miniſtre lui demanda d'abord s'il étoit vrai qu'il fût le Meſſie des Juifs : l'adroit Iſraélite, voyant qu'il ne falloit pas employer, devant un Magiſtrat ſévère, le langage dont il ſe ſervoit avec ſes imbécilles partiſans, répondit franchement, qu'il n'étoit qu'un ſimple homme comme les autres ; il ajouta, qu'à la vérité il pouvoit ſe dire Docteur de

la Loi, mais non pas Messie, & que cette qualité ne lui avoit été donnée que par ceux de sa secte, qui le proclamoient tel malgré lui; qu'au reste, il renonçoit à ce titre, dont il étoit indigne.

Le Visir parut satisfait de cette réponse. Cependant, pour ôter toute occasion aux Juifs de parler à l'avenir du Messie, il résolut de le faire mourir : mais ayant consulté les gens de la Loi, ils lui conseillèrent de différer encore cette exécution. Il le renvoya en prison, & alors s'ouvrirent de nouvelles scènes, plus ridicules que les précédentes.

Les Juifs, le regardant comme un juste persécuté, se rendirent en foule pour briser ses chaînes. Le Visir, averti de leur fanatisme, le fit conduire au Château des Dardannelles, distant de deux cents milles de Constantinople, & le fit enfermer dans celui qui est du côté de l'Europe. Il croyoit leur ôter les moyens de le voir ; mais un éloignement de soixante & dix lieues est un espace très-court pour des enthousiastes : un grand concours de peuple, hommes, femmes,

enfans, abordoient de toutes parts aux Dardannelles : c'étoit un flux & reflux continuel de barques & de saïques qui jetoient les Turcs dans l'admiration.

Chacun d'eux faisoit, en signe d'hommage, des présens selon ses forces & son pouvoir.

Pendant son séjour aux Dardannelles, l'impudent Sabatei écrivit une lettre de consolation aux Juifs de Constantinople ; elle est du style d'un homme qui mérite de passer d'une prison d'Etat à une prison de démence. Voici cette rare épître.

« Le fils unique & le premier né de Dieu, Sabatei Sévi, le Messie & sauveur d'Iraël, à tous les enfans d'Israël, les bien-aimés de Dieu, paix. Attendu que vous avez été faits dignes de voir ce grand jour tant désiré d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, pour le salut & rédemption d'Israël, & l'accomplissement des promesses de Dieu faites à nos pères par les Prophètes, touchant son fils bien-aimé, que votre tristesse & votre amertume se convertissent en joie, & vos jeûnes en fêtes & en alégresse, parce que vous ne pleurerez plus, mes

chers enfans d'Israël, Dieu vous ayant donné un sujet de consolation immémorable. Que nos réjouissances se fassent avec le tambour, les orgues, & la musique, remerciant Dieu d'avoir accompli la promesse qu'il vous a faite depuis tant de siècles, & faisant chaque jour ce que vous avez coutume de pratiquer aux Calendes; & que les jours & les nuits, qui étoient consacrés au deuil & à l'affliction, soient changés en jours de joie, à cause de mon apparition: n'appréhendez plus rien, parce que vous aurez le domaine de toutes les nations, & je vous mettrai en possession, non-seulement de tout ce qui paroît sur la terre, mais encore de tout ce que la mer renferme dans ses abîmes; cela vous est réservé pour votre consolation ».

Cependant la nouvelle de l'apparition de ce faux Messie se répandant dans les Provinces de l'Empire, les Ministres des synagogues ordonnoient des jeûnes & des prières publiques pour se disposer à sa venue; ceux d'Alep passoient trois ou quatre jours sans manger, & ces insensés faisoient jeûner jusqu'aux enfans qui étoient à la mamelle. Quel aveugle-

ment ! ces tendres créatures devenoient la victime du fanatisme de leurs pères.

Quelques-uns donnèrent dans un si grand excès de ferveur, qu'ils se jetoient tout nus, en plein hiver, dans des ruisseaux, sans que ce bain salutaire pût modérer leur enthousiasme & tempérer la chaleur de leur cerveau. Ces ridicules austérités, jointes au bruit qu'ils faisoient courir sur les prétendus miracles de ce fourbe, indignoient les Mahometans: ils maltraitoient les Juifs de paroles & de coups; & ces pénitences involontaires, jointes à celles qu'ils s'imposoient, ne contribuèrent pas peu à affoiblir la plus noble faculté de l'homme.

Après que le Messie eut passé quatre ou cinq mois en prison, on le conduisit à Andrinople, où étoit alors le Grand-Seigneur: il avoit eu la hardiesse de lui signifier par écrit, à ce que disoit le peuple, qu'il étoit *Monarque de l'Univers.* Mais une telle folie paroît peu vraisemblable; il n'auroit jamais pu éviter la mort, s'il en étoit venu à cet excès de témérité: il agissoit cependant avec les siens en Souverain des Souverains.

rains. Il envoya plusieurs brevets d'investiture à ses partisans ; il y disposoit des Royaumes, des Etats : il distingua, entre autres, le Médecin Juif de Smyrne, dont nous avons parlé. Ce charlatan le nomma Roi de Portugal. Mais ce Monarque à brevet n'eut garde d'aller prendre possession de son Royaume ; au lieu du manteau royal, il n'auroit trouvé vraisemblablement que le *san-benito* de l'Inquisition.

Le Mufti ayant informé Sa Hautesse de l'émotion que ce faux Messie causoit parmi le peuple, le Grand-Seigneur voulut le voir. Il lui demanda s'il étoit le Messie des Juifs. Sabatei, aussi lâche devant ceux qui pouvoient le punir, qu'il étoit insolent avec ceux qu'il mistifioit, fit la même réponse au Sultan qu'il avoit faite au Visir : il répondit *que non, & que les Juifs ne le proclamoient tel, qu'à cause de quelques petits talens & des connoissances particulières que Dieu lui avoit données ; connoissances qui leur paroissoient au dessus du commun.* Il déclara hautement qu'il renonçoit à la qualité de Messie, dont il n'avoit ni les attributs ni la puissance.

Voilà qui eſt bien, dit le Sultan; *mais pour réparer le ſcandale que tu as donné au peuple de cet Empire, & pour déſabuſer ceux de ta nation, il eſt à propos que tu te faſſes Muſulman, ou que tu te décides tout de ſuite à mourir.* Il n'y avoit rien à répondre à ce raiſonnement: auſſi ſa réſolution fut-elle bientôt priſe. Sabatei dit qu'il vouloit embraſſer la religion du grand Mahomet, & qu'il vouloit vivre & mourir bon Turc. Le Moulla ou Prédicateur du Grand-Seigneur, nommé *Vanli Afendi*, prit la parole, & lui dit, qu'*avant de profeſſer le Mahométiſme, il falloit qu'il crût en Jéſus-Chriſt, fils de Marie, Vierge, & qu'il le reconnût pour un grand Prophète, & le véritable Meſſie envoyé de Dieu.* Il y conſentit, en ajoutant que les Juifs étoient bien trompés d'en attendre un autre.

Après cette profeſſion, bien digne du caractère du lâche Sabatei, le Grand-Seigneur changea ſon nom en celui de *Handi-Mhummd-Aga*, c'eſt-à-dire, Mahométan pélerin de la Mecque. Au lieu de la qualité de Meſſie, il eut celle de *Capidgi-Bachi*, c'eſt-à-dire, un des principaux portiers du ſérail. Il lui aſ-

signa quatre livres dix sous par jour.

Voilà comment se termina cette ridicule farce, & où aboutirent les grands desseins de ce Monarque de l'Univers, qui avoit fait des Rois, & qui finit par être lui-même, dans une place obscure, l'aversion des Juifs & le jouet des Mahométans.

Pour prouver la sincérité de sa conversion, ce déserteur du Judaïsme demanda permission au Grand-Seigneur d'aller dans les synagogues annoncer la vérité de la religion qu'il avoit embrassée : il prêcha, pendant quelque temps, les rêveries du Mahométisme. Sa principale raison étoit que la race d'Isaac étant éteinte, ils devoient s'attacher à celle d'Ismaël, c'est-à-dire, aux Turcs ; « autrement, ajoutoit-il, vous ne pouvez vous dire enfans d'Abraham ». Voilà une doctrine bien différente de la première : mais son éloquence ne réussit pas à leur faire changer de croyance, & il ne lui fut pas aussi facile de persuader la vérité des prodiges de Mahomet, qu'il le lui avoit été de se faire passer pour un homme à miracles.

On peut bien penser quelle fut la

confusion des Juif, en réfléchissant sur une si étrange métamorphose. Ils ne voyoient dans Sabatei qu'un abominable Prédicateur du mensonge, & ils rougissoient de l'avoir appelé auparavant *la bouche de la vérité*. Ils étoient si honteux, qu'ils n'osoient plus paroître devant le peuple. Les Turcs & les Chrétiens leur reprochoient sans cesse leur facilité à se laisser tromper par un fourbe, eux qui montrent tant d'astuce dans le plus petit négoce, & qui sont si opiniâtres à rejeter la croyance du véritable Messie.

Outre l'opprobre dont ce séducteur les couvroit par son apostasie & ses prédications, il emporta d'eux plus d'un million cinq cent mille livres en argent, en or, & en pierreries : mais il ne jouit pas long-temps du fruit de ses rapines ; il mourut quelques années après, dans la charge de *Capidgi*, & bon Turc, au moins à l'extérieur.

Cet imposteur avoit eu trois femmes. La troisième étoit une femme débauchée, que ses parens avoient laissée en Pologne sous la conduite d'un Seigneur catholique. Il publia que l'*esprit du père, détaché de son corps, avoit passé de l'Asie*

jusqu'en Pologne, pour requérir sa fille & la transporter toute nue dans sa maison. Il l'épousa, quoiqu'elle eût couru l'Allemagne, l'Italie; & il eut assez de crédit pour la faire regarder comme la Reine de l'Empire qu'il devoit conquérir. Le frère de cette femme, qui étoit Marchand de tabac à Francfort, quitta sa boutique, & alla trouver son beau-frère, dans l'espérance d'avoir part aux charges de la Couronne; mais il revint, après avoir été nourri, comme les autres, de vaines illusions.

« L'exemple de Sabatei prouve, dit Basnage, jusqu'où un imposteur peut pousser l'impudence, & le peuple la crédulité; & même cette crédulité juive ne fut pas arrêtée par la mort de Sabatei; car on prétendit depuis qu'il vivoit encore. Un autre imposteur, sortant, pour ainsi dire, de son tombeau, persuada à un grand nombre de Juifs que c'étoit-là le Messie qui devoit reparoître avec éclat dans le monde: mais cette nouvelle comédie fit moins de bruit que l'ancienne, & elle finit, comme l'autre, par le ridicule.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophi-*

que prétend que l'aventure de Sévi décrédita si fort la profession de Messie, qu'il n'en a point paru depuis. Il auroit dû dire seulement qu'on n'en a point vu, depuis Sabatei, qui ait eu autant de réputation que lui. De temps en temps, il s'est présenté quelques insensés qui se sont donnés pour le Messie. En 1767, il y en eut un à Damas qui se fit un grand nombre de partisans. Le Pacha, craignant que cette folie n'eût des suites & ne dégénerât en sédition, le fit arrêter & conduire en prison, d'où vraisemblablement il n'est sorti que pour monter sur un échafaud, ou pour se soumettre à l'Alcoran.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

L'UNION DE L'AMOUR ET DE LA PHILOSOPHIE,

ANECDOTE.

UNE aimable ſimplicité fait le mérite de cette Anecdote. Nous la devons à M. de Montagnac, ci-devant Capitaine au régiment de Breſſe, dont nous avons déjà eu occaſion de rapporter d'autres pièces. Celle-ci fut imprimée à la Haye, dit-on, en 1764, dans un Recueil, ſous le titre d'*Amuſemens Philoſophiques*.

Le Marquis de Minville avoit paſſé les premières années de ſa jeuneſſe dans ce tourbillon de plaiſirs & de peines que le grand monde traîne toujours après

foi, lorsqu'il prit tout à coup la résolution de se retirer dans une maison de plaisance qu'il avoit en Touraine (pays si délicieux, qu'il est appelé le jardin de la France). La chasse, la promenade, l'étude des Belles-Lettres, y partageoient agréablement son temps. Avec quel plaisir n'arrêtoit-il pas ses regards sur cette mer orageuse, dont il ne rédoutoit plus les écueils! qu'il se savoit gré d'avoir eu assez de fermeté pour entrer dans le port! Libre de préjugés, affranchi du joug tyrannique des passions, il voyoit alors les choses dans leur vrai point de vue. Le masque sous lequel se cachoient la mauvaise foi, la trahison, le parjure, l'infidélité, les fausses amitiés, étoit tombé; il en appercevoit toute la difformité, & gémissoit sur le sort de ceux qui y étoient exposés. Les charmes solides & inappréciables de la philosophie, l'avoient enfin fixé; il en faisoit ses plus chers délices. Comment peut-on, s'écrioit-il quelquefois, préférer les plaisirs tumultueux & bruyans, à la tranquillité du sage? Hélas! par combien de peines, de regrets, de tourmens, de remords, n'achète-t on pas dans le monde un moment de plaisir! de quelles épaisses

ténèbres ce foible crépuscule n'est-il pas précédé & suivi ! Le sage, au contraire, est toujours content, toujours heureux ; ses plaisirs sont moins vifs, mais bien plus purs & bien plus durables : il ne doit son bonheur qu'à ses réflexions ; pourroit-il craindre de le voir renverser ?

Quelques douceurs que trouvât le Marquis à l'étude de la sagesse, il ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'il manquoit encore quelque chose à son bonheur. Naturellement tendre, il avoit renoncé à l'amour, bien plus par dépit que par raison. Les infidélités réitérées qu'il avoit essuyées de quelques-unes de ses maîtresses, avoient beaucoup contribué à sa retraite ; & dans la persuasion où il étoit, que la légèreté est l'apanage de ce sexe charmant, il évitoit avec soin tout ce qui auroit pu le conduire à un engagement. Mais le Dieu des cœurs, qui se rioit de ses précautions, sut bien les rendre inutiles.

A quelque distance de la maison où ce Marquis avoit fixé son séjour, demeuroit une jeune veuve à qui la nature avoit prodigué ses trésors. Emilie (elle s'appeloit ainsi) joignoit à la figure la

plus séduisante, tous les charmes de l'esprit. La mort d'un mari tendrement aimé, la crainte de ne pouvoir réprimer les mouvemens d'un cœur fait pour recevoir les tendres impressions de l'amour, l'avoient conduite dans une solitude où tout retraçoit à ses yeux l'image de l'époux chéri qu'elle regrettoit. Quelque retirée qu'elle fût, l'arrivée du Marquis avoit fait trop de bruit pour qu'elle l'ignorât. Sa résolution, dans un homme de son âge, paroissoit si extraordinaire, qu'elle souhaita de le connoître : elle ne tarda pas à être satisfaite.

Un violent orage ayant surpris Minville à la chasse, il fut obligé de se réfugier chez Emilie. C'étoit la première fois qu'il la voyoit. Dieux ! qu'elle lui parut charmante ! Tous ses projets s'évanouirent dans un instant, son cœur vola au devant du trait. Etonné, saisi, immobile, il profère quelques paroles sans ordre & sans liaison. Emilie, sur qui une tendre sympathie agissoit déjà, s'aperçut, avec un secret plaisir, de l'effet de ses charmes. Après les premiers propos ordinaires en pareille occasion, elle fit tomber la conversation sur les douceurs de la vie champêtre. Remis de son

trouble, le Marquis parla en homme d'esprit qui a du monde; il ne prit congé d'Emilie, qu'après en avoir obtenu la permission de venir quelquefois lui faire sa cour.

Retiré dans son apartement, Minville se mit à rêver à tout ce qui s'étoit passé pendant cette journée. Il fouilla jusques dans les replis les plus secrets de son cœur; ses recherches ne servirent qu'à le convaincre de la vivacité du feu qui le dévoroit. La philosophie fit en vain quelques foibles efforts pour étouffer une passion, qui, dans un caractère de la trempe de celui du Marquis, ne pouvoit manquer de faire des progrès très-rapides en peu de temps. Sa situation lui paroissoit délicieuse. Ce vide affreux que l'étude la plus assidue n'avoit pu remplir, avoit disparu; les besoins de son cœur étoient satisfaits. Son imagination le transportoit dans un bosquet charmant; il y voyoit Emilie assise sur un lit de fleurs; les Graces, les Amours, la tendre Volupté, formoient un cercle autour d'elle: il étoit à ses genoux, dans l'attitude la plus passionnée. Elle laissoit tomber sur lui des regards languissans; sa belle bouche ne s'ouvroit

que pour lui dire : « Je vous aime ». Que de plaisirs ne goûtoit-il pas !

Emilie, de son côté, n'étoit point tranquille. Combien le Marquis lui avoit paru aimable ! ses graces, son esprit, sa figure, avoient fait sur son cœur la plus vive impression ; elle ne put se le dissimuler. La douce agitation de son ame avoit pour elle des charmes inexprimables. La mémoire de son mari, les réflexions les plus sensées sur les dangers de l'amour, ne purent tenir un instant contre les délicates émotions d'une passion naissante. Avec quel plaisir elle vit les empressemens, les tendres assiduités, les soins délicats de son amant ! Ils alloient souvent se promener dans une petite allée qui régnoit au bord de la Loire, & qui formoit une des avenues de la demeure d'Emilie. = Il me paroît si extraordinaire, dit un jour cette jeune personne à son amant, qu'un homme de votre âge & de votre mérite ait rompu tout commerce avec le monde, que je vous aurois de l'obligation si vous vouliez m'apprendre les raisons qui vous y ont porté. = Aurai-je jamais de secret pour vous, Madame ? répondit le Marquis. Je vais vous apprendre ce

qui n'a été su que de bien peu de personnes =. Nos deux amans s'étoient assis sur un siége de gazon. Le Marquis prit la parole en ces termes.

« Maître d'un bien considérable, je parus dans le monde avec assez d'éclat pour fixer sur moi les regards de la multitude. J'étois désiré dans plusieurs maisons; celle de la Comtesse de .... eut la préférence. Les plus jolies femmes de Paris s'y rassembloient par vanité, bien plus que par goût : certaines me firent les avances les plus marquées. J'étois jeune & sans expérience; mon cœur avoit des besoins, il falloit le satisfaire: aussi ne fus-je pas long-temps sans former un attachement. Celle que je choisis pour l'objet de mes soins, sans être de la première jeunesse, conservoit encore mille agrémens. De petits yeux noirs pleins de feu, un très-beau teint, un sourire fin & spirituel, des graces inexprimables dans le moindre de ses mouvemens, de la taille, du jargon; tout cela formoit un ensemble que bien des gens trouvoient joli. Ma conquête parut d'abord la flatter; mais trop frivole pour s'attacher, elle paya ma tendresse avec une monnoie qui n'aura

jamais cours chez les gens délicats. Je m'en dégoûtai bientôt. Plusieurs autres, à qui j'offris successivement mes hommages en fort peu de temps, ne me parurent mériter que le mépris d'un galant homme. Enfin, désespérant de trouver ce que je cherchois, je me retirai chez moi, dans le dessein de m'y livrer entièrement à l'étude des Belles-lettres.

Etant allé un jour me promener aux Tuileries, j'apperçus une jeune personne dont la figure me frappa. Elle avoit dans la physionomie je ne sais quoi de si noble & de si intéressant, qu'il étoit impossible de la voir sans en être touché. Je me sentis ému; un trouble secret s'empara de mon ame; mes yeux ne pouvoient quitter le cher objet qui fixoit toute mon attention. Une femme d'un certain âge l'accompagnoit. Je voulois les aborder; mais je n'osai. J'étois flottant, irrésolu : l'amour me poussoit, la crainte de déplaire me retenoit. Elles partirent, sans que je me fusse décidé. Je voulus les suivre; mais le carrosse dans lequel elles étoient montées, s'éloigna avec tant de vîtesse, que je fus obligé de retourner chez moi, sans avoir satisfait ma curiosité.

C'eſt alors que je commençai à mettre de la différence entre une paſſion réelle & ces goûts paſſagers & fantaſques qui doivent leur naiſſance à la vanité & au plaiſir des ſens. L'image de mon inconnue me ſuivoit par-tout ; les endroits les plus déſerts, les plus écartés, étoient ceux qui avoient pour moi le plus de charmes .... — Vous aimiez donc? interrompit Emilie avec un trouble dont elle ne fut pas maîtreſſe .... = Oui, Madame, j'aimois, & c'eſt à cet amour que je dois imputer tous les malheurs de ma vie. Mais non, je lui dois tout ; c'eſt lui qui m'a conduit dans cette ſolitude. Charmante retraite, je vous devrois tout le bonheur de ma vie, ſi je pouvois toucher l'objet eſtimable qui vient de me ſoumettre. L'aurois-je connue ſans vous? Mais continuons, Madame, un récit qui paroît vous intéreſſer.

Il ſe paſſoit peu de jours que je n'allaſſe aux Tuileries, dans l'eſpérance d'y revoir mon inconnue. Une douce rêverie m'y avoit retenu, un jour, plus tard qu'à l'ordinaire. La nuit m'y ſurprit, & il étoit plus d'onze heures, quand je penſai à me retirer. En paſſant

devant une maiſon de médiocre apparence, j'entendis des ſanglots redoublés. Je m'approche, & je vois, à travers les vitres d'une ſalle baſſe, le ſpectacle le plus attendriſſant. Une Dame d'un âge avancé, le viſage baigné de larmes, étoit étendue ſur un fauteuil entre deux jeunes filles, dont l'une (jugez de ma ſurpriſe) étoit l'aimable inconnue. « Ce n'eſt pas moi qui ſuis à plaindre, leur diſoit, de temps en temps, cette Dame en redoublant ſes pleurs; la mort va bientôt me rendre inſenſible à mon malheur: mais vous, mes chers enfans, qu'allez-vous devenir? C'eſt ſur votre ſort que je verſe les larmes les plus amères. Qui vous garantira des dangers affreux dont vous êtes menacées? La misère n'eſt-elle pas ordinairement l'écueil le plus redoutable de la vertu »?

Ne prenant conſeil que des divers mouvemens qui m'agitoient, j'ouvre bruſquement la porte, & je m'élance aux genoux de cette Dame. Effrayée d'un ſpectacle auſſi nouveau qu'imprévu, elle pouſſe d'abord un cri; mais bientôt, raſſurée par tout ce que je lui diſois de touchant, elle me fait relever. « Vous, Madame, lui dis-je quand je fus aſſis,

réduite à éprouver, avec votre famille, tout ce que la fortune a de plus accablant ! Sur qui le destin exerce-t-il sa rage ? La vertu, réunie à la beauté, méritoit-elle un sort si rigoureux ? Mais enfin, vos maux sont-ils si grands qu'on ne puisse y remédier » ?

Mon air pénétré, la douceur qu'on trouve à s'ouvrir aux gens que l'on croit dans ses intérêts, m'attirèrent la confiance de Madame Brunet (c'est ainsi qu'elle se nommoit). Après m'avoir regardé quelques instans, elle me parla en ces termes. « Quoique je n'aye pas l'honneur de vous connoître, Monsieur, je me sens si prévenue en votre faveur, que je crois ne pouvoir payer ce qu'il y a de flatteur & d'obligeant dans votre procédé, que par une confiance sans bornes.

Le père de ces enfans, après avoir exercé, pendant plusieurs années, une des premières charges du Barreau, mourut avec beaucoup de réputation & fort peu de bien ; effet ordinaire d'une rare probité. Il ne laissa que dix mille écus placés chez un riche Banquier. J'ai vécu pendant quelques années dans cette douce tranquillité qui n'est connue que

de ceux dont la fortune médiocre oblige à cette modération dans les désirs, qu'on peut regarder comme la source du vrai bonheur. Pourquoi ma félicité a-t-elle été si-tôt & si cruellement troublée? Le Banquier sur qui tout mon bien étoit placé, vient de faire banqueroute : je tombe, par-là, dans la plus affreuse misère; plus d'espoir, plus de ressources. Y eut-il jamais une plus affreuse situation? A ces mots, les pleurs redoublèrent. =J'avoue, lui dis-je, Madame, que vos maux sont grands; mais le fussent-ils encore davantage, ils n'autorisent pas le désespoir : la vertu, que vous avez pratiquée toute votre vie, vous offre une ressource dans cette occasion; elle seule peut nous mettre au dessus des coups terribles de la fortune. C'est dans les revers les plus subits, les plus affreux, qu'elle brille avec le plus d'éclat: d'ailleurs serois-je assez heureux pour vous être de quelque utilité? Oserois-je vous offrir dix mille francs que mes fermiers m'ont apportés hier?=Tant de générosité me charme, répondit Madame Brunet; mais je la mériterois bien peu si j'acceptois vos offres: dans quelque abaissement que le sort nous réduise, nous ne se-

rons jamais à charge à perſonne : mes filles ſavent broder, leur travail pourvoira à notre ſubſiſtance, & nous braverons les rigueurs du deſtin, contentes de ne les avoir pas méritées =. A chaque parole que prononçoit Madame Brunet, on voyoit la violence qu'elle ſe faiſoit pour dévorer des larmes toujours prêtes à couler. « Que ces ſentimens ſont beaux! qu'ils ſont héroïques ! Mais voudriez-vous me mortifier au point de ne pas recevoir ce que j'ai l'avantage de vous offrir ? doit-on ſe faire une délicateſſe de prendre, à titre de prêt, une médiocre ſomme d'argent? = Que votre généroſité eſt ingénieuſe, Monſieur! me répondit-on; ſongez qu'il ne nous reſte que notre vertu. = Eh ! Madame, la fortune peut ſe laſſer de vous perſécuter; les affaires de votre Banquier peuvent ſe raccommoder. Quoi, cette aimable enfant ſeroit réduite à vivre du travail de ſes mains ! ah ! Dieu ! l'idée ſeule m'en fait frémir. Quoi, vous, ajoutai-je en me jetant aux genoux de cette jeune perſonne ; vous, l'ouvrage le plus parfait qui ſoit ſorti des mains de la Divinité; vous qui êtes faite pour donner des lois à toute la terre, vous ſeriez con-

fondue dans la foule de ces malheureuſes à qui l'indigence ne laiſſe, pour ſubſiſter, d'autre reſſource que le travail ! Je ne le ſouffrirai jamais, repris-je en me relevant. Madame, ajoutai-je en me tournant du côté de madame Brunet, je demande votre indulgence pour des tranſports dont je n'ai pas été le maître.... J'aime votre aimable fille ; quand je voudrois le nier, tout me trahiroit ; mais je l'aime avec tout le reſpect dû à ſes attraits : fondé ſur l'eſtime la plus parfaite, mon amour n'aſpire qu'après le moment qui nous unira par des liens indiſſolubles. Regardez moi comme votre fils ; j'en ai au moins les ſentimens =. Je ſortis en finiſſant ces mots. Dès le lendemain, j'envoyai à Madame Brunet dix mille francs ; c'étoit tout ce que j'avois d'argent comptant. Depuis ce temps-là, je n'eus plus d'autre maiſon que la ſienne. Sa fille paroiſſoit recevoir avec reconnoiſſance mes ſoins ; elle me diſoit quelquefois que mon amour la touchoit, que ſon cœur en ſentoit tout le prix ; mais il m'étoit aiſé de connoître qu'elle ſe faiſoit violence pour me tenir ce langage : tant d'indifférence me déſeſpéroit, ſans me rebuter. Je me flattois

d'en triompher par ma persévérance : mais mes espérances s'évanouirent tout d'un coup de la manière la plus cruelle. Etant allé un jour, à mon ordinaire, chez Madame Brunet, je la trouvai dans le dernier abattement. Surpris & inquiet, je m'informe de ce qui peut l'occasionner. Elle m'apprend que sa fille avoit disparu le jour précédent, & qu'elle avoit mille raisons pour appréhender qu'elle n'eût été enlevée par un jeune homme pour qui elle avoit depuis long-temps la passion la plus vive ; passion, au reste, dont elle lui avoit toujours fait un mystère. Quelle nouvelle ! quel coup de foudre pour un amant tendre & délicat ! Je me retire chez moi dans un état plus aisé à imaginer qu'à décrire. Peu d'heures après, madame Brunet me renvoie la somme qu'elle m'avoit empruntée, avec une lettre qui ne me laissa plus douter de mon malheur.

Je fus long-temps inconsolable ; mais enfin, la raison reprenant le dessus, & le mépris succédant peu à peu à la fureur, je me retirai dans cette solitude, bien résolu de renoncer pour toujours à l'amour. J'aspirois après cette tranquillité intérieure, l'objet des désirs du

ſage; je n'en étois même pas éloigné, lorſque vous êtes venu renverſer mes projets, détruire mes réſolutions, & m'apprendre que l'amour triomphe toujours de la philoſophie. Emilie ne répondit à ce que ces dernieres paroles renfermoient de tendre, que par un ſourire flatteur, qui fit naître l'eſpoir dans le cœur du Marquis. Quoi ! Madame, s'écria-t-il, ſerois-je aſſez heureux pour que l'amour le plus vif vous eût touchée? Où trouver des expreſſions pour vous rendre tout ce que ma ſituation à de délicieux? Vous êtes ſenſible, vos beaux yeux me le diſent : dans quel raviſſement leur langage me jette ! Minville s'énonçoit avec tant de graces; ces graces étoient ſi touchantes; il avoit dans le geſte & dans l'expreſſion, quelque choſe de ſi naturel, de ſi tendre, & de ſi paſſionné, qu'Emilie ne put lui refuſer un aveu. Ah ! Marquis, dit-elle en lui jetant un regard dont le ſeul ſentiment pouvoit connoître le prix, pourquoi êtes-vous ſi aimable, & pourquoi ſuis-je ſi foible ? devois-je vous dévoiler le fond d'un cœur qui n'eſt que trop ſenſible à votre mérite. Elle ſe tut à ces mots; une rougeur intéreſ-

ſante donna un nouvel éclat à ſon teint; la pudeur & le déſir ſe retracèrent dans ſes yeux, prêts à ſe livrer un combat. L'amour vertueux, qui doit ſa naiſſance au ſentiment, vint les mettre d'accord. Ce fut lui qui, bientôt après, alluma le flambeau de l'hymen en faveur de ces deux amans. Poſſeſſeur d'une femme auſſi aimable que vertueuſe, Minville ſe trouva au comble de ſes déſirs. Il éprouva alors que les titres, ſans l'amour, ne pouvoient ſuffire au bonheur d'un homme délicat, & que leur réunion ſeule pouvoit le rendre heureux.

Nous ne pouvons diſſimuler que ce Roman eſt dénué de traits. Trop de ſimplicité, quoique fort intéreſſante, le rend lâche & négligé : un pareil ſujet devoit fournir les ſcènes les plus agréables & les plus variées. En mettant la philoſophie ſouvent en oppoſition avec l'amour, on eût donné aux perſonnages une phyſionomie moins triviale, & la différence des caractères, mieux développée, n'auroit ſervi qu'à mieux développer le charme de l'amour, qui auroit fini par s'aſſocier à la philoſophie, plutôt que de lui céder la victoire. Mais pour opérer cette métamorphoſe dans le Roman que nous venons de rapporter, il eût fallu faire un autre Roman, & l'on ſait que notre miſſion n'eſt point d'imprimer notre propre Ouvrage, mais celui

d'autrui. Dans le nombre presque infini de ceux qui doivent entrer dans la *Bibliothèque Universelle des Romans*, il importe d'en admettre de toute espèce, non seulement afin d'exposer le *faire* particulier à chaque Auteur, soit ancien, soit moderne, mais encore pour satisfaire tous les goûts, & pour fournir aux jeunes Littérateurs les ébauches qu'ils pourroient embellir & achever. S'il nous est arrivé quelquefois de refondre plusieurs Romans, nous désirons que notre témérité trouve son excuse dans le plaisir de nos Lecteurs : mais nous croyons aussi devoir quelquefois leur fournir l'occasion de faire mieux que nous.

TABLE.

Hégésipe, ou l'Isle de la Médiocrité, Conte allégorique, page 3
Alaeddin, Conte arabe, 9
L'Hypnérotomachie, ou Songe de Poliphile, 82
Histoire d'Osman, 111
Histoire de Cigale ou Cigala, 137
Histoire de Sabatei Sévi, 144
L'Union de l'Amour & de la Philosophie, 175

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume *de la Bibliothèque des Romans* pour le mois de Décembre. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix distingué de ses Coopérateurs, & l'abondance des sources, le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris, le 15 Décembre 1785.

RAULIN.

LF.C.
B582u

209750

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.167-168.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU